ALPHONSE SÉCHÉ



LA VIE
ANECDOTIQUE
ET PITTORESQUE
DES
GRANDS ÉCRIVAINS



STENDHAL

Sté DES ÉDITIONS LOUIS MICHAUD
168, Bd SAINT-GERMAIN, PARIS



STENDHAL

Sté des Éditions LOUIS-MICHAUD
168, Boul. Saint-Germain, Paris.

GEO. DORIVAL

STENDHAL

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT : **George Sand.** ✧ **Paul Verlaine.** ✧ **Lord Byron.** ✧ **Gœthe.** ✧ **Diderot.** ✧ **Tolstoï.** **Balzac.** ✧ **Baudelaire.**

ALPHONSE SÉCHÉ : **Stendhal.**

JULES BERTAUT : **Victor Hugo.** ✧ **Voltaire.**

P.-L. HERVIER : **Charles Dickens.**

En préparation :

MAURICE ALLEM : **A. de Musset.** ✧ **A. de Vigny.**

LÉO LARGUIER : **Théophile Gautier.**

CALVOCORESSI : **Edgar Poe.**

La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains

※ ※

ALPHONSE SÉCHÉ

※ ※

STENDHAL

※ ※ 1783 + 1842

33 Portraits et Documents





SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS
– 1911 –

STENDHAL

Le jeune Henri Beyle

Pour beaucoup de gens, la personnalité et l'œuvre de Stendhal sont insupportables. A l'œuvre on reproche le style par trop dépourvu d'artifice littéraire, on dit : « Il écrivait mal! » Il n'y a pas jusqu'aux admirables dons de psychologue de Beyle qui ne soient discutés. Sa minutie dans le détail de l'âme agace, on préférerait que ce fût moins profond et plus léger. Quant à l'homme, il est souverainement antipathique. Pourquoi? — On le trouve commun et, surtout, on ne lui pardonne pas de nous avoir tant parlé de lui. Mais l'égotisme n'est-il point à la base de son art? S'il ramène tout à lui, s'il se met à tout instant sous la loupe, est-ce seulement pour se donner le plaisir orgueilleux du *grossissement du moi*? Orgueilleux, certes, Stendhal l'est, mais s'il s'admire naïvement quelquefois, il sait aussi regarder la vérité en face et, alors, aucun de ses défauts — et il en a beaucoup! — ne lui échappe. Ce qui l'intéresse en lui-même, c'est l'Homme. Il ne s'abstrait pas de l'humanité. Il se prend comme un champ d'expérience commode : en s'étudiant jusque dans ses moindres pensées, dans ses moindres actes, toujours il est guidé par son besoin d'analyse, et c'est fort justement qu'il écrit : « Je suis un observateur du cœur humain. » Ce qu'il découvre en bien et en mal chez lui, il suppose que l'on doit le trouver également chez d'autres hommes; et l'observation faite sur autrui, il la contrôle

sur lui-même. C'est mieux qu'une habitude, c'est une méthode. Méthode ou habitude d'ailleurs, il n'en demeure pas moins que Stendhal est antipathique à bon nombre de personnes. Cela tient, croyons-nous, à ce qu'on le juge trop légèrement. Il ne suffit pas de jeter des yeux rapides sur une ou deux de ses œuvres pour le connaître, il faut le lire tout entier, depuis la *Chartreuse* et le *Rouge et Noir*, depuis *De l'Amour* et les *Promenades dans Rome* jusqu'à son *Journal* et ses *Souvenirs*, sans omettre les trois gros volumes de sa *Correspondance* où, plus qu'ailleurs, il se laisse voir tel qu'il fut. Alors, on découvre quelle délicatesse d'âme il y avait dans l'épais Henri Beyle, on touche du doigt sa réelle bonté, on s'étonne et l'on est charmé de sa sensibilité très grande et de sa sentimentalité plus grande encore. Cet amateur de sensations nouvelles, ce notateur de détails réalistes, cet analyste froid et sec, ce dandy et ce railleur était un grand sentimental et un grand sincère, un enthousiaste malgré son pessimisme affecté, un ami quand même du Beau et du Vrai. Son principal tort aura été sa trop grande franchise et la liberté de son esprit, qui narguait les convenances et les susceptibilités. Pour s'être amusé aux paradoxes, parce qu'il joue au cynique, parce qu'il a le mot en coup de fouet, on le tient pour un satanique; c'est un Méphistophélès, c'est un nouveau Machiavel. En amour, par exemple, voyez ses théories!... Oui, mais il ne faut pas s'y laisser prendre. Lorsqu'on le connaît, on s'aperçoit que toute cette science du bonheur facile n'est que livresque; sa rouerie ne l'empêche pas de se comporter en écolier naïf, ni de se faire jouer tout comme un autre — avec cette différence qu'il sait parfois qu'on le joue, ce qui ne fait qu'aggraver son cas! Qu'il n'énerve pas de temps en temps, si, mais, en dernière analyse, on s'attache à lui fortement, il amuse, il intéresse et on l'aime.

Nous l'aimons. Est-ce à dire que nous admirons sans réserve ses écrits, que nous acceptons toutes ses idées, que nous partageons toutes ses théories philosophiques. Non. Plus d'une fois, dans le cours de ce volume, il nous

arrivera de le contredire. Nous ne fermons pas les yeux à ses petits ridicules et ne contresignons point tous les articles de son code du bonheur. Cependant, nous l'aimons parce que, croyons-nous, rien de son originalité ne nous échappe, et que cet homme de 1840 est infiniment près de nous, à cause de sa sensibilité à vif et de sa curiosité jamais au repos. Nous l'aimons parce que nous le comprenons, et nous serions heureux si notre modeste travail pouvait aider à le faire connaître, à le faire comprendre, à le faire aimer.

Jamais encore le procédé que nous avons imaginé de raconter la vie des grands écrivains à l'aide d'anecdotes, en notant leurs faits et gestes les plus menus et les plus intimes, n'aura été d'application plus judicieuse et mieux approprié à notre sujet. Pour connaître Stendhal, il le faut chercher dans les petits détails de son existence, pénétrer dans les arrière-petits coins de sa pensée. Notre procédé convient d'autant plus à l'étude que nous nous proposons, que c'est le procédé de Stendhal lui-même. Nul plus que lui, en effet, n'aima le pittoresque et ne rechercha davantage le trait anecdotique.

* * *

Henri Beyle naquit à Grenoble, rue des Vieux-Jésuites, le 23 janvier 1783. Il eut une enfance précoce, dont il nous entretient longuement lui-même dans sa *Vie de Henri Brulard* (1). Un jour, réfléchissant sur ses années de Grenoble, il écrira : « Nos parents et nos maîtres sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde. » Sans doute, une pareille opinion ne dénote pas un très grand fond de piété filiale chez celui qui l'énonce, elle fait du moins connaître sans détour les sentiments de son auteur. Elle affirme aussi son besoin de liberté, car, nous le verrons, ce n'est point tant à ses parents qu'il en a qu'au régime de compression qui lui fut trop longtemps

(1) Publiée par M. Casimir Stryienski (Charpentier, éditeur, Paris, 1890).

appliqué. Dès le plus jeune âge, Beyle manifestera son caractère indépendant et orgueilleux, et, de suite, il souffrira de toute contrainte, de toute domination. Il faut en convenir, d'ailleurs, ses parents, sans être précisément sévères, firent peser sur lui une volonté un peu tyrannique. Beyle, évidemment, lorsqu'il nous parle de ses misères d'enfant, ne nous dit pas tout : il est trop attentif aux défauts de ses parents et pas assez aux siens. Ce ne devait point être un enfant commode à mener et, si nous admettons aisément qu'il souffrit du système d'éducation employé à son égard, cela n'implique nullement qu'il aurait pu se passer de toute direction. Mais, comme on le verra, la surveillance tracassière de sa tante Séraphie n'était point non plus de celles qui se supportent facilement, et ce n'est pas tout à fait à tort qu'il écrit : « J'ai été un pauvre bambin persécuté. »

Chérubin Beyle, le père, était avocat au Parlement; sous l'Empire et la Restauration il fut adjoint au maire de Grenoble, et le comte d'Artois devait lui remettre lui-même la croix de la Légion d'honneur. A la vérité, ce fut un homme plutôt médiocre. « C'était, a dit son fils, un homme extrêmement peu aimable, réfléchissant toujours à des acquisitions et à des ventes de domaines, excessivement fin, accoutumé à vendre aux paysans et à acheter d'eux, archi-Dauphinois. Il n'y avait rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme-là... Il était de plus excessivement ridé et laid et déconcerté et silencieux avec les femmes qui pourtant lui étaient nécessaires. » Chérubin avait des manies et des passions, ce en quoi son fils lui ressemblera. Pendant un temps, sans qu'on sût pourquoi, il ne lisait que la Bible, Massillon et Bourdaloue; à la suite de la mort de Louis XV, le voici pris d'emballement pour Hume. L'histoire malheureuse de Charles Ier d'Angleterre lui suggérait probablement de philosophiques réflexions! Bientôt après, il ne pense qu'à l'agriculture et, plus tard, il se ruinera à faire construire. Ceci pour les manies. Du côté des passions, il faut inscrire l'amour des femmes et l'amour de l'argent.

« L'argent fut la grande pensée de mon père », dit Stendhal.

En 1793, Grenoble allait connaître la Terreur. Ce fut d'ailleurs une Terreur des plus bénignes, Beyle insiste



Mme Alexandre Mallein, née Zénaïde Beyle.
(Communiqué par M. C. Stryienski.)

sur ce fait à plusieurs reprises : à peine si on emprisonne quelques dizaines d'*ultras*, et la guillotine fonctionnera seulement pour un ou deux prêtres. « C'est le seul sang que la Terreur de 93 ait fait couler à Grenoble », note Stendhal. Croyez bien au surplus qu'il ne regrette rien : le jeune Beyle avait l'âme féroce. C'est lui qui l'assure!

Nous pensons qu'il exagère. Écoutons-le pourtant raconter l'impression que lui causa la nouvelle de l'exécution du roi.

Durant le procès, ses parents suivaient anxieusement les journaux; à la condamnation ils furent atterrés. Il leur restait néanmoins un espoir : « Ils n'oseront jamais faire exécuter le roi », disaient-ils. Mais Henri Beyle pensait : « Pourquoi pas, s'il a trahi? »

« J'étais, rapporte-t-il, dans le cabinet de mon père, rue des Vieux-Jésuites, vers les sept heures du soir, lisant à la lueur de ma lampe et séparé de mon père par une grande table...

« La maison fut ébranlée par la voiture du courrier qui arrivait de Lyon et de Paris.

« Il faut que j'aille voir ce que les monstres auront fait, dit mon père en se levant.

— J'espère que le traître aura été exécuté, pensais-je. Puis, je réfléchis à l'extrême différence de mes sentiments et de ceux de mon père. J'aimais tendrement nos régiments que je voyais passer sur la place Grenette, de la fenêtre de mon grand-père, je me figurais que le roi cherchait à les faire battre par les Autrichiens. On voit que, quoique à peine âgé de 2×5 ans, je n'étais pas fort loin du vrai. Mais j'avouerai qu'il m'eût suffi de l'intérêt que prenaient, au sort de Louis XVI, M. le grand vicaire Rey et les autres prêtres, amis de la famille, pour me faire désirer sa mort... Je jugeais la cause entre ma famille et moi, lorsque mon père rentra. Je le vois encore en redingote de molleton blanc, qu'il n'avait pas ôté pour aller à deux pas, à la poste.

« C'en est fait, dit-il avec un gros soupir, ils l'ont assassiné (1). »

Stendhal assure qu'il fut si transporté de ce « grand acte de justice nationale », qu'il fut saisi d'un des plus vifs mouvements de joie qu'il ait éprouvés en sa vie. Peut-être sera-t-on surpris d'un pareil enthousiasme chez un

(1) Stendhal, *Vie de Henri Brulard.*

enfant de dix ans, mais, nous l'avons dit, Beyle fut très précoce et plus d'un de ses sentiments nous étonne.

Beyle n'aimait point son père; par contre, il adorait sa mère: ce fut même, à l'en croire, une des raisons qui lui donna de l'aversion pour son père : il en était jaloux!

Henriette Beyle était une demoiselle Gagnon; c'était une jeune femme instruite et distinguée; elle lisait le Dante et le Tasse dans l'original. Au physique, elle avait un très gracieux visage, un peu d'embonpoint et une grande fraîcheur. Beyle regrette seulement qu'elle n'ait point été plus grande, mais il se console en disant : « Elle avait une noblesse parfaite dans les traits. »

Cette charmante femme témoignait une extrême tendresse à son fils, qui trouvait un plaisir équivoque dans ses caresses maternelles.

« Je voulais — écrit-il — couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y ait pas de vêtements. Elle m'aimait à la fureur et m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était comme obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers, je voulais toujours les lui donner à la gorge — qu'on daigne se rappeler que je la perdis, par une couche, quand à peine j'avais sept ans (1). »

Certes, voilà qui nous rassure; Beyle pousse d'ailleurs la naïveté jusqu'à nous dire que jamais sa mère n'a participé en rien à son amour! « Quant à moi, ajoute-t-il, j'étais aussi criminel que possible, j'aimais ses charmantes faveurs. » Et il se laisse même aller à une confidence plus secrète, qu'une honte subite lui fait interrompre brusquement :

« Un soir, comme par quelque hasard on m'avait mis coucher dans sa chambre par terre, sur un matelas, cette femme vive et légère comme une biche sauta par-dessus mon matelas pour atteindre plus vite à son lit... » Il n'ose achever.

Le souvenir de cette mère lui est si cher, qu'à quarante-

(1) Stendhal, *Vie de Henri Brulard.*

cinq ans de distance il retrouve, en sa mémoire cependant bien incertaine d'habitude, des détails charmants de sa première enfance, « des jours heureux » passés du temps de sa mère. Le voici faisant ses premiers pas : « Ma mère m'ayant fait porter dans sa chambre (verte) le jour où j'avais un an, 23 janvier 1784, me tenait debout près de la fenêtre, mon grand-père, placé vers le lit, m'appelait — je me déterminai à marcher et arrivai jusqu'à lui. »

Alors, il parlait un peu et, pour saluer, il faisait *hateu*, ce qui voulait dire *adieu*.

Un jour il faillit se faire tuer. N'imagine-t-il pas d'exciter un mulet avec un morceau de bois pointu ! Il fut renversé d'un coup de pied. « Un peu plus il était mort », disait son grand-père. Une autre fois, il se casse deux dents en tombant sur le coin d'une chaise, bien que sa mère et son grand-père fussent auprès de lui.

En 1835, Beyle se rappelle encore la profonde douleur qu'il ressentit à la mort de sa mère, époque de laquelle il date l'éveil de sa vie morale. Pendant les couches de la jeune femme, sa sœur Pauline et lui avaient été conduits chez leur grand-père Gagnon, qui demeurait place Grenette. « Je couchais, dit-il, sur le plancher, sur un matelas, entre la fenêtre et la cheminée, lorsque vers les deux heures du matin, toute la famille rentra en poussant des sanglots.

« Mais comment! les médecins n'ont pas trouvé de remèdes? »

Il était beaucoup plus étonné que désespéré, la mort étant pour lui une chose incompréhensible.

« Quoi, disait-il à la vieille servante, Marion, je ne la reverrai jamais?

— Comment veux-tu la revoir, si on l'emporte au cimetière? »

Le lendemain matin, on lui dit d'aller embrasser son père. Son étonnement ne diminuait pas. « Comment ! ma petite maman est morte! Mais comment? est-ce que je ne la reverrai plus? » Il ne pouvait se faire à cette idée.

Vint l'heure de l'enterrement ; son père, « dont la figure

était réellement, absolument changée », lui passa une sorte de manteau noir qu'il lui lia au cou. Bientôt après arrivèrent les parents et les amis. L'enfant observait. Il s'indigne de ce qu'un certain M. Picot, leur cousin, « au lieu de pleurer et d'être triste, se mit à faire la conversation comme à l'ordinaire » avec Romain Gagnon, son oncle, poudré, parfumé et coiffé d'une élégante bourse carrée de taffetas noir formant deux oreilles de chien. Cependant Romain Gagnon avait les yeux rouges; le jeune Henri lui en eut beaucoup de reconnaissance. Enfin il se fit un grand bruit : « C'était la bière de ma pauvre mère que l'on prenait au salon pour l'emporter.

« En entrant au salon et en voyant la bière couverte du drap noir où *était ma mère*, je fus saisi du plus violent désespoir, je comprenais enfin ce qu'était la mort (1). »

A l'église, on dut le faire sortir, tant sa douleur était bruyante et, au cimetière, il fit « des folies », pleurant, criant, pour qu'on ne jetât pas de terre sur la bière de sa mère, persuadé qu'il était que cela lui faisait mal.

Ainsi lui fut ravie celle qu'il aima le plus au monde. Ce fut pour lui un grand malheur, et c'est en toute vérité qu'il a pu écrire : « Avec ma mère finit toute la joie de mon enfance. » En effet, il sera livré maintenant à la direction de son père, qu'il n'aime pas, et de la sœur de sa mère, Séraphine Gagnon, qu'il exécrera superlativement, pour nous servir de ses propres mots. A l'en croire, Séraphine aura été « le mauvais génie » de sa jeunesse. M. Chuquet, qui n'accepte ni ne comprend grand'chose aux sentiments précoces et outranciers de Beyle, fait observer que, plus tard, dans une lettre à sa sœur, le jeune homme « parle sans colère de ce tyran en jupons et de tous les maux que lui fit souffrir cette pauvre tatan Séraphie (2). » Et M. Chuquet de conclure, à son habitude, que Stendhal s'exagérait singulièrement — à distance, c'est-à-dire au moment où il rédige sa *Vie de Henri*

(1) Stendhal, *Vie de Henri Brulard.*
(2) Arthur Chuquet, *Stendhal-Beyle.*

Brulard! — ses sentiments d'enfant. Ce n'est point notre avis, du moins pour ce qui concerne sa mère, et son père, et sa tante! Sur d'autres points, nous reconnaissons volontiers que Stendhal a commis, de bonne foi d'ailleurs, des inexactitudes. C'est ainsi que nous avons peine à croire qu'il avait dès l'âge de quatre ans la haine de la religion — mais encore pouvait-il avoir fort bien une aversion non raisonnée pour les prêtres, soit à cause de leur costume, soit pour une tout autre raison. Lorsque Beyle nous dit que ses opinions, à dix ans, étaient « parfaitement et foncièrement républicaines », il nous est permis de nous montrer sceptiques, d'autant que les opinions politiques de Stendhal, nous le savons, furent assez peu fixées toute sa vie. Quant à la pauvre *tatan* Séraphie, il faut noter que lorsque Henri Beyle lui donna ce petit nom, elle était morte depuis déjà longtemps. *Pauvre* ne veut d'ailleurs pas nécessairement dire *bonne*, et *tatan* peut fort bien n'être ici qu'un souvenir : *tatan*, c'est ainsi que je l'appelais, peut-être même, que nous l'appellions, te souviens-tu? — Enfin, s'il n'a pas de rancune à cet instant contre la morte, il n'a point oublié cependant les *maux qu'elle lui fit souffrir*. A s'en tenir à ce qu'il raconte, — et les détails qu'il donne sont trop nombreux et trop précis pour être totalement inexacts, — Séraphie Gagnon « avait toute l'aigreur d'une fille dévote qui n'a pas pu se marier ». Beyle se demande ce qui lui était arrivé pour rester vieille fille et, comme il ne trouve rien à répondre à sa question, il conclut par un trait : « Nous ne savons jamais la chronique scandaleuse de nos parents. » Séraphie, qui avait l'esprit étroit, autoritaire et pédantesque, ne sut qu'imaginer pour contrarier les libres élans de la nature pétulante du jeune garçon confié à ses soins. Au surplus, elle ne comprit jamais rien à son caractère; pour elle, Beyle était méchant. Cette opinion datait de loin. Un jour, Henri pouvait avoir quatre ans environ, il mordit à la joue une de leurs cousines, Mme Pison du Galland, « une femme de vingt-cinq ans qui avait de l'embonpoint et beaucoup de rouge ».

Elle était assise au milieu d'un pré, sa joue était à la hauteur de l'enfant.

« Embrasse-moi », dit-elle.

Il ne voulut pas. Elle insista: il s'obstina; elle se fâcha. Alors, rageur, il enfonce ses petites dents : « Je mordis ferme », écrit-il.

Et sa tante Séraphie de s'écrier : « Cet enfant a un caractère atroce, c'est un monstre. »

Il était jugé.

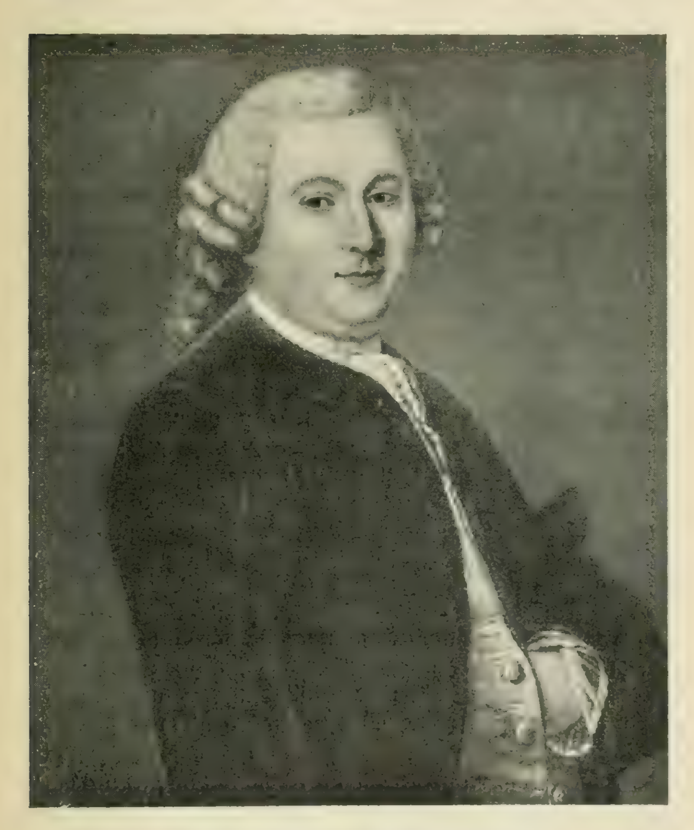
Une autre fois, Henri Beyle jouait sur le balcon. Avec des joncs qu'il coupait « en morceaux de deux pouces de long », il faisait un jardin. Soudain, le couteau de cuisine dont il se servait lui échappe et tombe dans la rue à quelques pas de Mme C.....z, « la plus méchante femme de toute la ville ». Séraphie déclara sans hésitation, qu'il avait voulu tuer Mme C.....z. Dès lors, on comprend que cette excellente âme, lorsqu'elle eut à surveiller l'éducation de son neveu, s'efforça de le discipliner. A cette fin, elle emploiera tout son temps et tout son esprit tracassier. Elle aura d'ailleurs fort à faire; il avoue lui-même avoir eu des colères « abominables ». Il dit encore : « Nous avions des soirées horribles ensemble, car je lui tenais tête fort bien, je raisonnais. et c'est ce qui la mettait en fureur. » De l'avis de Beyle, Séraphie « faisait l'amour » avec Chérubin Beyle. et il demeure persuadé que sa tante haïssait en lui « l'obstacle moral ou loyal » qui s'opposait à leur mariage. Mais il doit certainement être dans l'erreur. Séraphie le haïssait-elle. d'ailleurs? Nous croyons simplement qu'elle obéissait à sa nature démoniaque, qui lui donnait le goût des scènes et la poussait à imposer sa volonté à chacun. Tout lui était prétexte à déchaîner son détestable caractère. Non seulement elle inquisitionnait dans les cahiers et les livres d'Henri, avec le secret espoir d'y trouver matière à réprimande, mais, encore, elle prétendait régenter jusqu'à ses sentiments. Le pauvre gamin qu'on ne laissait jamais jouer avec des enfants de son âge, qui n'avait aucun petit camarade, dans son infini besoin d'épanchement et d'affec-

tion, s'était pris d'une véritable amitié pour le valet de chambre de son grand-père, nommé Lambert, auquel il a consacré quelques pages émues de sa *Vie de Henri Brulard*. Lambert était son confident; auprès de lui, Henri Beyle pouvait satisfaire son besoin de parler, besoin commun à tous les enfants. « Mes confidences, raconte-t-il, ennuyaient Lambert et, quand je le serrais de trop près, il me donnait une petite calotte bien sèche et proportionnée à mon âge. Je ne l'en aimais que mieux. Son principal emploi, qui lui déplaisait fort, était d'aller chercher des pêches à Saint-Vincent près le Fontanil (domaine de mon grand-père). Il y avait près de cette chaumière, que j'adorais, des espaliers fort bien exposés qui produisaient des pêches magnifiques. Il y avait des treilles qui produisaient d'excellent *Lardan* (sorte de chasselas, celui de Fontainebleau n'en est que la copie). Tout cela arrivait à Grenoble dans deux paniers placés à l'extrémité d'un bâton plat, et ce bâton se balançait sur l'épaule de Lambert, qui devait faire ainsi les quatre milles qui séparent Saint-Vincent de Grenoble. »

Or, un jour, Lambert tomba si malencontreusement d'un arbre, qu'il mourut peu après. Henri en ressentit un profond chagrin. A quelque temps de là, on servit à sa tante du potage « dans une petite écuelle de faïence ébréchée » qu'on avait utilisée pour recevoir le sang du malheureux valet de chambre pendant une saignée. Cédant à un accès subit de sensibilité — cette sensibilité qui sera si grande chez lui toute sa vie ! — il fondit en larmes. Croit-on que Séraphie lui fit une scène! Indigné, il s'en va à la cuisine cacher ses larmes, cependant qu'il répète à mi-voix : « Infâme! infâme! »

Une autre fois, son grand-père lui avait prêté un livre, *la Henriade* ou *Bélisaire*, et il était absorbé dans sa lecture, quand sa tante Séraphie fait irruption et s'écrie : « Comment a-t-on pu donner de tels livres à cet enfant? Qui lui a donné ce livre? » — Pour toute réponse, le coupable de cet épouvantable crime se borne à hausser les épaules en murmurant : « Elle est malade! » — En défi-

nitive, il semble que ce mot ait été l'expression de la vérité. Séraphie était une maniaque de la domination. Il



Henri Gagnon, grand-père de H. Beyle.
(D'après un portrait de la *Bibliothèque de Grenoble*.)

n'en reste pas moins qu'elle rendit très malheureux Henri Beyle, au point qu'il imagina d'échapper à sa tutelle par un acte d'héroïsme! Il existait à Grenoble un certain Gardon, qui avait jeté le froc aux orties à la Ré-

volution. Ce Gardon avait eut l'idée de donner aux élèves du collège Saint-André une première instruction militaire. A cet effet, il avait organisé une petite armée, sous le nom de bataillon de l'Espérance : quelque chose comme les bataillons scolaires de Paris, il y a une vingtaine d'années! Comme bien l'on pense, Chérubin Beyle était trop ultra pour enrôler son fils dans les valeureuses phalanges de l'abbé Gardon, et Séraphie, qui voulait lui faire donner une éducation aristocratique, serait morte de honte à la pensée que son neveu pût avoir un contact quelconque « avec des enfants du commun ». Mais, comme Henri n'avait, lui, aucune de leurs raisons pour fuir le bataillon d'Espérance, qu'au contraire son désir d'échapper à ses parents le travaillait chaque jour davantage, un beau matin, il prit « un morceau de papier plus large que haut de la forme d'une lettre de change »... et, contrefaisant son écriture, invita le « citoyen Gagnon à envoyer son petit-fils Henri B... à Saint-André, pour qu'il pût être incorporé dans le bataillon de l'Espérance »; il termina par le réglementaire : *Salut et fraternité*, puis, tranquillement, signa : GARDON. L'invention était admirable, malheureusement elle ne réussit point. La supercherie fut découverte. Résultat : Henri fut privé de dîner à table durant trois jours. C'était toujours ça, pendant ce temps, il n'aurait pas à subir le voisinage de Séraphie!...

Cette Séraphie si superlativement honnie, Beyle la désirera pourtant — d'un désir des plus voluptueux. Ce n'est pas qu'elle ait été belle — encore n'était-elle point laide! — mais Stendhal n'a jamais pu voir deux doigts de chair féminine sans éprouver immédiatement un véritable émoi dans tout son être. Eh bien, plus d'une fois, à Claix, où son père avait sa propriété, il eut à loisir l'occasion d'admirer les jolis mollets de « sa plus cruelle ennemie » qui, sitôt éveillée, sortait dans le clos sans même prendre la peine de mettre ses bas. Devant une telle vision sa jeune imagination s'affole : « Volontiers, j'eusse été amoureux de Séraphie », dit-il. Et encore : « Je me figurais un plaisir délicieux à serrer dans mes bras cette

ennemie acharnée. » Malgré la force du désir qu'elle lui inspira un instant, il se trouva grandement soulagé quand elle mourut. Le soir où cet événement arriva, il était dans la cuisine avec la vieille Marion; quelqu'un vint dire : « Elle est passée. » — N'écoutant que son cœur, il se jette à genoux pour... « remercier Dieu de cette grande délivrance! » — Il n'a pas d'autre regret!...

En opposition à la grincheuse Séraphie, voici le Dr Henri Gagnon, le grand-père de Beyle. Qu'on lise le petit portrait que Stendhal en a tracé, on verra de suite quels étaient ses sentiments à son égard.

« M. Henri Gagnon, dit-il, portait une perruque poudrée, ronde, à trois rangs de boucles, parce qu'il était docteur en médecine, et docteur à la mode parmi les dames, accusé même d'avoir été l'amant de plusieurs, entre autres Mme T....e, l'une des plus jolies de la ville.

« Mon excellent grand-père, à cause de sa perruque, m'a toujours semblé avoir quatre-vingts ans. Il avait des vapeurs (comme moi misérable), des rhumatismes, marchait avec peine, mais, par principe, ne montait jamais en voiture et ne mettait jamais son chapeau — un petit chapeau triangulaire à mettre sous le bras et qui faisait ma joie quand je pouvais l'accrocher pour le mettre sur ma tête, ce qui était considéré par toute la famille comme un manque de respect, et enfin par respect je cessai de m'occuper du chapeau triangulaire et de sa petite canne à pomme en racine de buis, bordée d'écaille.

« Mon grand-père adorait la correspondance apocryphe d'Hippocrate qu'il lisait en latin et l'Horace de l'édition de Johannès Bond, imprimée en caractères horriblement menus. Il me communiqua ces deux passions et en réalité presque tous ses goûts (1). »

Le Dr Gagnon était un esprit éclairé; à Grenoble, il jouissait d'une particulière estime. Il fonde la bibliothèque, va voir Voltaire à Ferney, s'institue le protecteur des jeunes gens... et obtient d'être appelé de son filleul

(1) Stendhal, *Vie de Henri Brulard.*

et petit-fils le *roi d'esprit* de la ville, titre éclatant pour Stendhal, qui prisa l'esprit par-dessus tout.

« Mon grand-père, écrit Beyle, était mon camarade sérieux et respectable » ; ailleurs, il assure que Henri Gagnon fut son « ami intime ». Il dit vrai. Rudoyé par sa tante Séraphie, négligé par son père, sans camarades, privé de toutes distractions, il n'avait trouvé un peu d'aide, d'affection qu'auprès de son grand-père. Lui seul le comprenait, l'aimait sincèrement, s'intéressait au développement de sa pensée; lui seul paraît avoir eu conscience de l'intelligence de l'enfant et, au lieu de contrarier son goût pour la lecture, il lui prêta des livres de sa bibliothèque. Son père et sa tante le traitent en gamin auquel on impose une discipline intellectuelle et morale, Henri Gagnon, au contraire, se montre plein d'égards pour son petit-fils, discutant, raisonnant avec lui, le traitant comme un petit homme. Nous qui savons combien Stendhal supporta mal toute domination brutalement affirmée, combien son orgueil le rendit malheureux chaque fois qu'il se trouva dans l'obligation de subir l'autorité d'un chef, nous ne doutons pas qu'une bonne part de son affection pour son grand-père ne vînt précisément de la *considération*, en quelque sorte, que celui-ci lui témoigna. Expansif et timide à la fois, le jeune Beyle avait déjà besoin de se sentir libre et en confiance, si l'on peut dire. Dominé par son père ou par Séraphie, il était véritablement annihilé; il se renfermait en lui-même et devait être très malheureux de ne pouvoir donner cours à son tempérament et à son esprit ardents et précoces. Auprès de son grand-père, il n'avait plus à souffrir aucune intimidation, il ne lui était pas nécessaire de dissimuler ses sentiments ni ses curiosités, en un mot, il se sentait vivre parce que délivré de toute contrainte.

Un homme que Henri Beyle a beaucoup aimé aussi, un homme qui eut sur lui une influence considérable, c'est Romain Gagnon, son oncle. Celui-là, Stendhal le prendra pour modèle toute sa vie. Pensez donc, Romain Gagnon, « jeune, brillant, léger, » passait pour l'homme le plus

aimable de la ville, au point que bien des années après une dame, voulant se glorifier de sa vertu, qui avait reçu tant d'atteintes, disait : « Je n'ai jamais cédé à M. Gagnon fils (1). » N'est-il point un homme étonnant celui auquel va pareil éloge de donjuanisme, et comment le jeune Beyle n'éprouverait-il point de l'admiration pour un pareil phénix? Aussi, quelle joie pour lui d'aller avec son oncle voir jouer le *Cid* et, une autre fois, la *Caravane du Caire*, opéra de Grétry, où évoluaient des chameaux qui lui « firent absolument perdre la tête ». Ah! ce Romain Gagnon, imagine-t-on homme plus distingué! Peu instruit, avocat sans causes, il est vrai, mais de si bon ton, « toujours plaisant, délicat, rempli de ces phrases qui veulent tout dire, si l'on veut », et joli avec ses grands yeux admirables « qui louchent un peu à la moindre émotion », et fou à souhait... Le type du parfait dandy, quoi! Aussi avait-il eu toutes les plus jolies femmes de Grenoble, qui, selon l'usage du pays, lui faisaient des cadeaux qui lui servaient à s'habiller « magnifiquement » et, aussi, sans doute, à entretenir ses maîtresses pauvres. Touchante délicatesse, en vérité! Bref, pour le jeune Henri, « la plus belle chose du monde » était, alors et depuis, d'être un « homme aimable » comme son oncle.

Puisque nous voici au chapitre des sympathies de Beyle, quelques mots sur sa tante Élisabeth Gagnon. Celle-ci, il l'aimait et l'admirait autant qu'il haïssait Séraphie : Romain Gagnon représente à ses yeux l'homme du monde par excellence, Élisabeth, elle, incarne dans son esprit la noblesse de caractère, elle est le symbole vivant de l'honneur, la personnification de ce qu'il a a appelé l'*espagnolisme*. « Ma tante Élisabeth, dit-il, avait l'âme espagnole. Son caractère était la quintessence de l'honneur. Elle me communiqua pleinement cette façon de sentir et, de là, une suite ridicule de sottises par délicatesse et grandeur d'âme. » Ainsi, à son oncle, il emprunte les manières désinvoltes, il cherchera à imiter son

(1) Stendhal, *Vie de Henri Brulard*.

esprit pétillant qui plaisait tant aux belles de Grenoble ; quant à la délicatesse et à la générosité de ses sentiments, ce qu'il y aura de chevaleresque en lui, c'est à sa tante Élisabeth qu'il le devra. A ceci, ajoutez un peu de la passion de son père pour les femmes, puis une forte dose de cette faiblesse à la Fontenelle du grand-père Gagnon, et vous aurez à un rien près le caractère de Henri Beyle.

Comme le Dr Henri Gagnon, mais avec plus de fermeté, Élisabeth protège son neveu contre l'acrimonieuse Séraphie. Elle s'indigne qu'on ne procure à l'enfant aucune distraction. Lorsqu'il s'échappe pour « aller passer une demi-heure à la promenade du jardin de ville », elle ferme les yeux.

La tante Élisabeth avait toutes les bontés pour son neveu, mais savait au besoin le réprimander; c'est ainsi qu'elle le « gronde vertement » le jour où il se laisse aller à appeler son père : « cet homme ». Elle ne pouvait souffrir un pareil manque de respect.

« Mais comment veux-tu que je puisse l'aimer? disait-il. Excepté me peigner quand j'avais la rache, qu'a-t-il jamais fait pour moi?

— Il a la bonté de te mener promener.

— J'aime bien mieux rester à la maison, je déteste la promenade aux *Granges.* »

Une fois, il échappa à la tante Élisabeth de dire que sa sœur Henriette, la mère d'Henri, n'avait point eu d'inclination pour Chérubin Beyle. « Ce mot fut pour moi — rapporte Stendhal — d'une portée immense. J'étais encore, au fond de l'âme, jaloux de mon père. »

Aussitôt, il court répéter le propos de sa tante à la vieille bonne Marion, et celle-ci le comble d'aise en lui racontant qu'à l'époque de son mariage, Henriette Gagnon avait dit à Chérubin qui lui faisait la cour : « Laissez-moi, vilain laid. » Vilain laid! Henri Beyle se pâme, il en est malade : « C'est peut-être la chose qui m'a fait rire le plus en ma vie », s'écrie-t-il. Décidément Chérubin n'était point dans son cœur.

Pour avoir fait le tour de la famille de Beyle il nous

reste encore à parler de Pauline et de Zénaïde Beyle, les deux sœurs de l'auteur des *Promenades dans Rome*. Peut-être Henri eût-il aimé Zénaïde, dont il était le parrain, si elle n'avait pas été la préférée de son père, mais cela avait suffi pour qu'elle lui devînt antipathique. Ensuite, Zénaïde jouissait des faveurs de Séraphie à laquelle, paraît-il, elle rapportait tout ce que disaient et faisaient son frère et sa sœur. Aussi, un jour, Henri, par manière de vengeance, dessine sur le mur une caricature de « deux pieds de long » sous laquelle il écrit en hautes lettres : *Caroline Zénaïde B...., rapporteuse*. Cette charge fut l'occasion pour Séraphie d'une terrible scène, elle voulait se précipiter sur le coupable qui, pour se protéger, mit une chaise entre sa tante et lui.

Avec Pauline, Henri s'entendait au contraire à merveille, ce qui ne l'empêcha point pourtant, une fois, de la battre. La gamine poussa des cris déchirants : « Enfant indigne, je te mangerais! » dit le père Beyle à son fils, qui se repentit vivement d'avoir querellé sa meilleure amie. Car Pauline fut vraiment l'amie, la confidente de son frère. Toute sa vie Henri Beyle lui témoignera la plus vive affection, s'intéressant à ses idées, dirigeant ses lectures, lui donnant des conseils, lui confiant jusqu'à ses aventures amoureuses et venant chercher auprès d'elle un peu de consolation dans ses chagrins.

Tels furent les témoins, les compagnons et les directeurs de la première enfance de Henri Beyle à Grenoble. A côté, c'est-à-dire hors du cadre de sa famille, trois personnes, trois figures pittoresques et qui influèrent sur lui à divers titres ont encore leur place ici : ce sont ses maîtres, l'abbé Raillane, Durand et Gros.

A la vérité, l'abbé Raillane eut un prédécesseur auprès de Beyle, un certain Joubert, « homme de cinq pieds, six pouces, horriblement maigre, et portant une redingote noire, sale et déchirée » que Stendhal qualifie « d'affreux pédant ». Ce Joubert, espèce de paysan, eut donc l'honneur d'enseigner au jeune Henri les premiers principes du latin, ce qu'il accomplissait d'ailleurs avec une par-

faite sottise. Enfin il meurt. Voici l'abbé Raillane qui entre en fonction. A en croire son élève, ce fut « un noir coquin ». L'abbé Raillane, « petit, maigre, très pincé, le teint vert, l'œil faux avec des sourcils abominables », aura de suite été considéré en ennemi par Henri Beyle. Un grand grief : Stendhal lui reproche de s'être montré hostile à la logique et à tout raisonnement droit. La logique, le raisonnement *droit*, tout ce que Stendhal aimera le mieux, la forme même de son esprit! Mais l'abbé Raillane, « parfait tejé » (lisez jésuite!), n'avait point les goûts de son élève dont il s'appliquait à corriger la trop grande liberté de paroles.

« Mais, monsieur, c'est vrai, c'est ce que je sens.

— N'importe, mon petit ami, il ne faut pas le dire, cela ne convient pas. »

L'abbé avait deux manies — et des manies de prêtre ne sont pas loin d'être des passions ! — il aimait les serins des Canaries et les orangers. Bien qu'il occupât avec son élève une chambre peu spacieuse, humide, obscure et où le soleil ne pénétrait jamais, il avait installé, à deux pieds du lit d'Henri Beyle, une énorme cage dans laquelle s'ébattaient tristement « une trentaine de pauvres serins de toutes couleurs ». Les orangers, hauts de quelques pouces, il les avait plantés dans des caisses placées sur la fenêtre et il « se mettait en colère, calme, sombre et méchant, d'une diplomatie flegmatique », quand le jeune Henri mangeait le pain de son goûter près de ses plantations merveilleuses. Les miettes de pain, paraît-il, attiraient les mouches, lesquelles ravageaient les orangers.

L'abbé Raillane expliquait Virgile à Beyle qui le traduisait à grand'peine; heureusement la bibliothèque de Chérubin Beyle renfermait une traduction de l'œuvre du poète latin : notre écolier s'en empara, la cacha aux lieux d'aisance, « dans une armoire où l'on déposait les plumes des chapons » et, l'heure de la version venue, habilement s'arrangeait pour aller consulter la bienheureuse traduction de l'abbé Desfontaines. N'en doutez pas, il était enchanté de ce bon tour joué à son précepteur. Il avoue



Pauline Beyle.
(D'après une sanguine de Mme Cingria.)

lui-même qu'à cette époque, il était fort sournois, fort méchant et sans doute fort injuste envers son père et

l'abbé Raillane. Ce qu'il reproche le plus amèrement à l'un comme à l'autre, c'est de l'avoir empêché de se mêler aux enfants de son âge : « Qui le croirait, dit-il, je n'ai jamais joué aux gobilles (billes) et je n'ai eu de toupie qu'à l'intercession de mon grand-père auquel, pour ce sujet, sa fille Séraphie fit *une scène?* » Aussi quelle joie, le jour où il découvre un exemplaire de *Don Quichotte*! L'immortel chef-d'œuvre de Cervantès le fit mourir de rire ; il n'hésite pas à écrire que la découverte de ce livre fut peut-être « la plus grande époque » de sa vie. Pour le lire à son aise, et rire à pleine bouche, il se cachait dans les charmilles de Claix. Qu'il était heureux! Du coup, il perdait toute envie de courir les rues avec des garnements de son âge; la lecture allait devenir sa grande distraction. Tour à tour, il lit Molière dont il ne comprend que *l'Avare*, Destouches qui l'attendrit jusqu'aux larmes, l'Arioste — et le voilà amoureux jusqu'à la folie de Bradamante, qu'il imaginait « une grosse fille de vingt-quatre ans, avec des appas de la plus éclatante blancheur ». Dans le même temps, il met la main, chez son grand-père, sur les relations des voyages en Abyssinie, de l'Anglais Bruce. L'ouvrage était illustré; Beyle déclare que les images eurent sur son éducation une influence immense. Bruce lui donna le goût des sciences, notamment des mathématiques. Et, bientôt allait lui venir — comme il dit — une idée de génie : *Les mathématiques peuvent me faire sortir de Grenoble.* C'est qu'il avait Grenoble en horreur. Lorsqu'il s'occupera à rédiger sa *Vie de Henri Brulard*, en 1832, le même dégoût lui restera. Il écrit alors : « Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion... »

Stendhal ne se souvient pas des circonstances qui le débarrassèrent de la tyrannie de Raillane — le principal, d'ailleurs, était qu'il en fût débarrassé! Son nouveau maître fut un brave homme, gros et rond, du nom de Durand. Ce qui charma le jeune Beyle chez ce maître, ce fut sa politesse. Il n'avait jamais été traité que durement, aussi sut-il infiniment de gré à M. Durand de ses ma-

nières courtoises. Le digne homme ignorait à peu près autant le latin que son élève, mais c'était, naturellement, le moindre des soucis de ce dernier. Enfin, la Convention ayant institué des écoles centrales, ses parents l'envoyèrent à celle de Grenoble où, précisément, M. Durand avait été nommé professeur de latin, sur la recommandation du Dr Gagnon. Le jeune Beyle suivit les cours de l'École centrale pendant trois ans, de 1796 à 1799. Ce fut un très brillant élève. En 1799, neuf élèves avaient été jugés dignes de recevoir le premier prix de mathématiques; Beyle étant celui qui répondit le plus aisément, le plus éloquemment aux questions des examinateurs, ce fut à lui que l'on donna l'ouvrage réservé à l'élève qui méritait le premier prix. Il eut aussi une mention de dessin et le prix d'honneur de la classe des académies.

Les succès de Henri Beyle en dessin et en mathématiques s'expliquent. Bien avant d'entrer à l'École centrale, ses parents l'envoyaient sous la conduite d'un « assainisseur de pots de chambre », qui avait remplacé le pauvre Lambert, — prendre des leçons de dessin chez un M. Le Roy, venu de Paris. Dans l'atelier de ce M. Le Roy, il y avait un grand paysage représentant une montagne couverte d'arbres épais au pied de laquelle coulait un clair ruisseau. « Là, dit Stendhal, trois femmes presque nues (ou sans *presque*) se baignaient gaîment. » Et il ajoute : « Ce paysage, d'une verdure charmante, devint pour moi l'idéal du bonheur. C'était un mélange de sentiments tendres et de douce volupté! Se baigner ainsi avec des femmes aimables! » Il faut dire qu'il était tout particulièrement préparé par ses lectures à s'enflammer devant l'image de trois jolies filles sans voiles. N'avait-il pas dérobé à son oncle Romain quelques romans licencieux, entre autres : *Félicia ou mes fredaines* qui, selon ses propres termes, l'avait plongé dans un torrent de volupté. Il avait lu aussi la *Nouvelle Héloïse*. Quel enthousiasme! Nouveaux transports de bonheur et volupté impossibles à décrire. Avec Stendhal, on ne saurait faire deux pas dans sa vie sans rencontrer ces mots-là : bonheur, vo-

lupté. — Ah, il sera bien le digne émule du citoyen de Genève! Malgré toute sa sécheresse de style, nul plus que lui ne fut romantique, nul n'eut une imagination plus romanesque joint à une sensibilité plus vive.

Donc Beyle songeait au moyen de quitter Grenoble, d'aller à Paris. On l'a vu, il avait mis alors tout son espoir dans les mathématiques. Cela, en effet, pouvait le conduire à une grande école, à Polytechnique, par exemple — ce qui faillit bien arriver d'ailleurs. Au reste, les mathématiques lui plaisaient. Pour avancer plus vite dans ses études, il prit, à l'insu de son père et grâce aux écus de six francs que lui donna sa bonne tante Élisabeth, des leçons particulières. Il avait découvert un homme étonnant : travailleur, désintéressé, invariable dans ses convictions politiques, intègre sur tous les chapitres, esprit scientifique génial; il s'appelait Gros. Stendhal confesse que ce M. Gros occupait toute son âme et qu'il l'adorait et le respectait. A l'entendre, ce fut grâce à ce maître qu'il ne devint pas un coquin — ce qui est sans doute exagéré. De fait, M. Gros l'enseigna admirablement. Beyle avait une telle ardeur, les mathématiques étaient pour lui une si réelle passion qu'il ne prenait même pas le temps de se faire couper les cheveux. Les succès qu'il remporta à l'École centrale le dédommagèrent de ses constants efforts. Quant à M. Gros, Stendhal lui conservera toujours une place privilégiée dans sa mémoire. Lorsqu'il aura à tracer le portrait d'un honnête homme, d'un savant, soit dans les *Promenades dans Rome*, soit dans *le Rouge et le Noir*, soit dans *Lucien Leuwen*, ce sera à M. Gros qu'il pensera.

Avant de suivre Henri Beyle à Paris — car ses plans vont aboutir — il nous faut encore rapporter quelques aventures de notre héros, deux histoires d'amour et un duel.

D'abord le duel. L'adversaire de Beyle fut un élève de l'École centrale, un *grand*; il avait bien un pied de plus que le jeune Henri, il se nommait Odru. Par dérision, on l'appelait Odruas Kambin, à cause qu'il disait *kambin* au lieu de quand bien. Beyle avait dessiné sa caricature sur

le mur de l'escalier. Pour se venger, Odru ne savait qu'imaginer pour tracasser le moqueur. Cette fois-là, c'était pendant une classe de dessin; Odru, qui était



Stendhal, vers 1800.

(Extrait du tome Ier de la *Correspondance de Stendhal,* Ch. Bosse, éditeur)

placé devant Beyle, s'arrangeait pour que ce dernier ne vît rien du modèle. Furieux, Beyle se lève et lui donne un soufflet. L'autre ne dit rien, mais, quelques instants plus tard, son ennemi voulant s'asseoir, il retire la chaise

et voilà notre écolier sur le derrière. Semblables injures se lavent dans le sang. Il en fut immédiatement décidé ainsi. On se battrait au pistolet. On se procure des armes — où? comment? Stendhal ne nous l'apprend pas — puis on descend dans les fossés de la ville. Toute la pension était là, public bruyant qui criait : « *se battront, se battront pas!* » On mesure un nombre de pas effroyable. Beyle se dit : « Voici le moment d'avoir du courage. » — « Je regardais fixement, raconte-t-il, un petit morceau de rocher en forme de trapèze qui se trouvait au-dessus de moi, le même que l'on voyait de la fenêtre de ma tante Élisabeth, à côté du toit de l'église Saint-Louis. » Son attention ainsi occupée, il n'avait plus peur. Odru tira, lui fit probablement de même, mais les pistolets restèrent silencieux, les témoins ayant eu la sagesse de ne les point charger. Les adversaires se réconcilièrent néanmoins. Sur le moment, Henri Beyle ne fut sans doute pas autrement fâché que l'affaire s'arrangeât; le lendemain, pourtant, son *espagnolisme* souffrit beaucoup de ce dénouement pacifique. « Comment oser admirer le *Cid* après ne s'être pas battu? » songeait-il. Et, très sérieusement, il dira que cela fut le grand remords de tout le commencement de sa jeunesse. Il ne faut pas s'en étonner outre mesure, Stendhal ayant toujours été très glorieux. Son dandysme naît de là. Il est perpétuellement occupé de l'opinion d'autrui sur lui-même, voire de sa propre opinion, car il a une rare faculté de dédoublement : il ne fait rien, il ne pense rien qu'il ne se regarde penser et agir. Sa timidité avec les femmes pourrait bien avoir sa source dans ce curieux phénomène d'auto-observation.

Stendhal a dit que l'amour fut son unique occupation. De fait, il serait possible d'écrire sa vie rien qu'en rapportant ses diverses péripéties amoureuses. L'amour partout et toujours, dans tous les lieux et dans toutes les situations! Il n'était encore qu'un enfant que déjà les femmes avaient toutes ses pensées. Il assure avoir eu un tempérament de feu; nous le croyons, bien

que sa conduite soit souvent en contradiction avec cette affirmation. Du moins, si l'amour n'est pas essentiellement un besoin chez lui, c'est à coup sûr un goût irrésistible. A ce point de vue Beyle fait montre d'une rare précocité. Il se sentait attiré vers toutes les femmes jolies ou non! Ne jeta-t-il pas un instant son dévolu sur la fille d'une amie de sa tante Séraphie, Mlle Vignon, qui « ressemblait assez à un lapin blanc »? Cependant elle était trop laide; malgré tous ses efforts et tous ses désirs, il ne réussit pas à en devenir amoureux. Mais il y avait en lui une puissance d'affection qui ne pouvait rester sans emploi. La lecture de *Félicia* l'avait rendu fou absolument. A tout prix il lui fallait une maîtresse. C'est alors qu'il s'éprit de Mlle Kably. Qu'était cette demoiselle Kably? — Une actrice. Il en a tracé ce portrait avantageux : « C'était une femme mince, assez grande, avec un nez aquilin, jolie, svelte, bien faite. Elle avait encore la maigreur de la première jeunesse, mais un visage sérieux et souvent mélancolique. » Mlle Kably avait assez peu de talent pour qu'on la mît à toutes les sauces : elle jouait les jeunes premières de comédie, elle chantait aussi dans l'opéra-comique. Son grand succès était le rôle de Claudine dans la pièce de même nom, de Florian. Naturellement, Beyle l'admirait dans tout ce qu'elle disait. Il est si éperdument amoureux qu'une immense bonté emplit soudain son âme : sa haine pour sa tante Séraphie tomba comme par enchantement. Mlle Kably lui révéla combien l'amour rend indulgent aux faiblesses d'autrui; ce fut elle aussi qui lui donna ce goût de la musique qui fut peut-être, selon ses expressions, sa passion la plus forte et la plus coûteuse.

Pour admirer son idole, le jeune Beyle allait au théâtre aussi souvent qu'il le pouvait. Un jour vint pourtant où il songea à la voir d'un peu plus près. Mais comment vaincre cette timidité, qui se moquera toute sa vie de ses plus hardies théories sur l'amour et sur la manière de prendre une femme? Il se décide enfin à demander où loge Mlle Kably. « C'est probablement l'action la plus brave de ma vie », dit-il, non sans ironie. Lorsqu'il sut où elle demeurait, il

alla rôder autour de chez elle. Il était partagé entre le désir de la voir et la crainte de la rencontrer. S'il s'était trouvé face à face avec elle, il se serait sûrement évanoui. Son cœur battait à rompre; il ne retrouvait le calme qu'une fois loin de chez la jeune femme. Mais voici qu'un matin, au jardin de la ville, alors que, comme toujours, il pensait à elle, Mlle Kably apparut. Il manqua se trouver mal. Il n'hésita pas... il prit la fuite! Dès lors, il se borne à l'aller applaudir, et, faute de n'oser pas l'aborder, il s'en va de mur en mur contempler le nom de son idole imprimé avec de vieux caractères sur les affiches du théâtre. Toute sa vie Stendhal saura se payer de compensations plutôt platoniques!

Enfin, Mlle Kably disparut, sans même se douter des ravages qu'elle avait causés dans le cœur d'un garçon de treize ans. Notre amoureux fut si triste de ce départ qu'il ne put de longtemps assister au spectacle.

Mais, bientôt, Victorine Bigillion allait remplacer l'actrice envolée. Mlle Bigillion avait treize ans, elle était la sœur de deux amis de Beyle. Plutôt laide que jolie, mais piquante, spirituelle et bonne fille. Ce qui avait surtout frappé le jeune Henri chez la petite Victorine, c'était que sa figure s'accordait parfaitement avec la fenêtre à croisillons de l'appartement qu'elle occupait avec ses deux frères. « Cet accord parfait — dit-il — me frappait, ou plutôt j'en sentis l'effet, et je n'y comprenais rien. » Victorine se mêlait aux jeux de ses frères et de Beyle, sans même paraître se douter qu'ils étaient d'un autre sexe qu'elle. C'est dire qu'elle n'était pas coquette. Aussi la petite compagnie vivait-elle en toute simplicité « comme de jeunes lapins jouant dans les bois, tout en broutant les serpolets ». Néanmoins, Stendhal avoue qu'il admirait la gorge ravissante de son amie. L'aimait-il? Il n'en savait trop rien. Elle l'occupait énormément, et il avait un extrême plaisir à être auprès d'elle et à lui raconter tout ce qu'il pensait. Ayant acheté un livre, il y dessina un V majuscule au milieu d'une couronne de feuillage. « Tous les jours, dit-il, je regardais ce monument. » Ses

sentiments très vifs pour Mlle Bigillion n'empêcheront pas qu'il désire aller à Paris jouer les grands rôles de séducteur. Cela, c'est une vieille idée à lui. En vérité, il se croit l'étoffe d'un Don Juan. Une fois dans la capitale, il éprouvera bien des déconvenues de ce côté. Alors, l'image de Victorine viendra tout naturellement se placer devant ses yeux. Il notera dans son journal : « Si l'état où nous sommes pendant que l'on décide de notre sort est d'un bon augure, Victorine doit m'aimer. » Et il lui écrit de longues lettres. Pas de réponse. Mlle Bigillion ne donne pas signe de vie. L'oublierait-elle? Va-t-il l'oublier? Déjà il est occupé de celle-ci, puis de celle-là, et surtout de Mélanie Guilbert. Or, justement, un jour qu'il promène à son bras Mélanie, voilà qu'il rencontre Victorine, venue à Paris. Elle était en voiture et passait près des Tuileries. Victorine l'a vu. Stendhal se sent une petite pensée de vanité. Et notre dandy de noter : « Si Victorine a une âme comme la mienne, cette rencontre doit l'avoir mise au désespoir et, en même temps, la disposer à m'être favorable à première vue. » Stendhal obéit à sa manie de psychologie. Pourtant, il apprendra que son beau raisonnement ne valait rien en l'espèce. Il revoit Victorine, il lui parle, mais elle se montre extrêmement dégagée avec lui. Il dut être bien étonné! Aussi laissera-t-il le souvenir de Mlle Bigillion se perdre tout au loin dans sa pensée.

II

Beyle à l'armée

A la suite des succès que le jeune Henri Beyle avait remportés à l'École centrale, il fut convenu qu'on l'enverrait à Paris passer le concours d'admission à l'École polytechnique. Ainsi les mathématiques allaient le sortir de Grenoble; ses plus chers désirs se réalisaient.

Lorsque son départ fut chose bien décidée, Romain Gagnon crut le moment venu de donner à son neveu quelques conseils, fruits de son expérience personnelle. Il voulut également lui remettre un peu d'argent, mais le jeune homme refusa, se contentant des sages paroles de son oncle. — « Mon ami, dit Romain Gagnon, tu te crois une bonne tête, tu es rempli d'un orgueil insupportable à cause de tes succès dans les écoles mathématiques, mais tout cela n'est rien. On n'avance dans ce monde que par les femmes. Or tu es laid, mais on ne te reprochera jamais ta laideur parce que tu as de la physionomie. Tes maîtresses te quitteront. Or rappelle-toi : dans le moment où l'on est quitté, rien de plus facile que d'accrocher un ridicule. Après quoi, un homme n'est pas bon à donner aux chiens, aux yeux des autres femmes du pays. Dans les vingt-quatre heures où l'on t'aura quitté, fais une déclaration à une femme; faute de mieux, fais une déclaration à une femme de chambre. »

Ces conseils répondaient trop bien aux penchants de Beyle pour qu'il n'en tînt pas grand compte. Nous verrons que toujours, qu'il s'en souvienne ou obéisse simplement à son tempérament, il mettra sa conduite en harmonie avec les préceptes formulés par son oncle

Romain. La timidité que nous avons déjà remarquée chez lui paraît bien avoir eu deux causes : d'abord, le sentiment qu'il avait de sa laideur, ensuite, la crainte où il était perpétuellement de tomber dans un ridicule.

Il arrive à Paris, le 10 novembre 1799, le lendemain du 18 brumaire. Il n'a pas tout à fait dix-sept ans. Il est tout sentiment et tout imagination. L'idée de la femme l'obsède. Mais, si matériel qu'il s'efforce de nous paraître, si réaliste, il est, en vérité, chargé d'idéal. Aussi n'aura-t-il que du dégoût pour les filles galantes. Ce qu'il désire, c'est le « sourire d'un cœur aimant ». Il aspire au grand amour. Voilà pourquoi il renonce à subir l'examen pour Polytechnique, au grand étonnement de ses amis et à la grande colère de son cousin Noël Daru. Comme celui-ci le réprimandait, Beyle lui fit cette réponse : « Mes parents me laissent maître du parti à prendre. » A quoi Daru répliqua : « Je ne m'en aperçois que trop. »

Les mathématiques ne furent donc qu'un moyen pour Stendhal. Il voulait venir à Paris; les mathématiques avaient servi son désir. Maintenant, il n'en avait que faire. Une seule chose l'intéressait : les femmes. « Mon idée fixe, en arrivant à Paris, écrit-il, l'idée à laquelle je revenais quatre ou cinq fois le jour en sortant, à la tombée de la nuit, à ce moment de rêverie, était qu'une jolie femme, une femme de Paris, bien autrement belle que Mlle Kably ou ma pauvre Victorine, tomberait dans quelque grand danger duquel je la sauverais, et je devais partir de là pour être son amant. Je l'aimerais avec tant de transports que je dois la trouver! (1) » Voilà, c'est du fétichisme!

En débarquant dans la capitale, — dont les environs lui avaient paru horriblement laids parce que sans montagnes! — il s'installe dans un hôtel, à l'angle de la rue de Bourgogne et de la rue Saint-Dominique. Mais, bientôt, par économie, il loue une chambre sur l'esplanade des Invalides, tout près par conséquent de l'École polytech-

(1) *Vie de Henri Brulard.*

nique. Ce premier contact avec Paris le déçoit quelque peu. Il en est tout chaviré, malade même. Et c'est navrant de le voir seul, dans une petite pièce qu'éclaire à peine une petite fenêtre, assis tristement à côté d'un petit poêle de fonte, sa tisane posée à terre. Il mâche et remâche ses pensées; il écoute son cœur; il scrute son âme. « J'étais un être constamment ému », écrit-il. Il dira aussi qu'à cet instant, il était *un poète*. Ce sera d'ailleurs une douce illusion chez lui que de se croire doué pour la poésie. Les essais poétiques que nous avons de lui suffisent à fixer notre opinion sur ce point. Dans sa solitude, le jeune Beyle se noyait dans une mélancolie qui ne devait pas être sans charme; il se perdait dans le vague de rêves sans profit; il confondait la rêverie avec l'inspiration.

Il déménage une troisième fois. Le voici au troisième étage d'une maison du passage Sainte-Marie. Sa chambre ouvre sur la rue du Bac. Sa santé se délabre de plus en plus. Il doit prendre le lit. Il délire. On redoute une hydropisie de poitrine. Enfin, lorsqu'il fut hors de danger, son cousin Daru l'installa dans sa propre maison, rue de Lille, au coin de la rue de Bellechasse. Dès lors sa vie va prendre une orientation nouvelle, du moins il se préoccupera de se découvrir une vocation, chose peu aisée, Stendhal n'ayant jamais eu d'idées bien arrêtées. Obtient-il une chose qu'il ambitionne, il s'en dégoûte presque aussitôt. L'inquiétude et l'ennui sont toujours dans ses bagages, son instabilité d'humeur est déconcertante. On aurait tort de l'imaginer désintéressé, il sera au contraire très occupé des moyens de se pousser dans le monde. Seulement, il a de déplorables brisures de volonté. Personne plus que lui n'est incapable, malgré son amour de la logique, de poursuivre un but jusqu'à ce qu'il soit atteint. Son goût de la liberté contrarie souvent aussi ses projets. Et puis, un perpétuel besoin de changement le pousse à abandonner brusquement les diverses situations où le hasard, ses mérites ou la faveur l'élèvent. Sans paradoxe, on peut dire que jamais il ne *fit rien vo-*

lontairement pour son établissement; il n'emploie sa volonté qu'*à défaire* ce qu'un concours de circonstances heureuses avait fait pour lui. Pour le reste, il flotte indécis; les grands remous ne le saisissent pas; il se laisse porter par les petits courants. Sa vanité le dispense des bassesses de la courtisanerie; sa timidité et son inconstance ne lui permettent pas les résolutions énergiques. Aussi est-ce en toute vérité qu'il pourra écrire, dans la *Vie de Henri Brulard* : « Je dois une petite statue à la Fortune. »



Le comte Pierre Daru.

La famille Daru, dans laquelle Henri Beyle avait été introduit, était nombreuse. Outre Noël Daru, le père, ancien intendant, « vieux bourgeois despote et ennuyé », outre Mme Noël Daru, petite vieille ratatinée, il y avait onze enfants, dont deux fils, Pierre et Martial.

Pierre Daru était déjà un personnage considérable. Il occupait le poste de secrétaire général du ministre de la Guerre. C'était un travailleur acharné, et point si sot que Stendhal voudrait nous le faire croire. Il aimait les lettres, faisait des vers, traduisait Horace. Mais, aux yeux de Beyle, il avait le grand défaut de ne l'avoir pas deviné,

de n'accorder pas d'importance à ce jeune cousin. L'auteur du *Rouge et Noir* cite une anecdote significative, à ce sujet. — Sous la Restauration, Pierre Daru trouve chez son libraire un exemplaire d'un livre de Stendhal; l'ouvrage était épuisé.

« Combien? dit Daru.

— Quarante francs.

— Comment! quarante francs!

— Oui, et par grâce.

— Est-il possible? Cet enfant ignorant comme une carpe! »

Néanmoins, Beyle reconnaît que Pierre Daru fut son bienfaiteur. Cela ne l'empêchera pas de le juger sévèrement. Cependant il rend justice à sa probité, à sa puissance de travail, à sa science d'avocat consultant, à ses mérites d'administrateur. Mais c'était un caractère froid, une âme sans sensibilité et, pour le sensible Stendhal, il ne saurait y avoir rien de plus odieux qu'un pareil homme. Ajoutez que, violent, emporté, autoritaire, il terrorisera Beyle chaque fois que celui-ci travaillera sous sa direction, et vous comprendrez pourquoi il n'y eut jamais de sympathie réelle entre les deux hommes.

Martial Daru était loin d'avoir la valeur de son frère aîné. Cela n'échappe pas à Beyle; il dira de son cousin qu'il n'avait ni tête ni esprit, qu'il n'était ni bête ni génie. Il eut pourtant beaucoup d'amitié pour lui. C'est que Martial avait, pour notre Dauphinois, un rare prestige. Pensez donc, il pouvait se targuer d'avoir eu vingt-deux maîtresses! Ce n'est pas encore les mille et trois de Don Juan, mais enfin, pour un amateur, ce n'est point trop mal! Martial Daru était d'ailleurs un homme aimable et bon. Il fit un accueil des plus bienveillants à son jeune cousin qu'il déniaisa, le menant avec lui au théâtre, l'introduisant dans les coulisses, dans les loges des actrices qui s'habillent et se déshabillent sans façon comme sans gène devant Beyle ébloui et ému. Aussi, sera-ce avec reconnaissance que l'auteur des *Souvenirs d'égotisme*

écrira : « Je lui dois le peu que je sais dans l'art de me conduire avec les femmes. »

Un beau jour, Noël Daru prit Beyle à part et lui annonça que son fils Pierre était disposé à l'emmener travailler avec lui dans les bureaux du ministère de la Guerre. « Le lendemain matin, dit Stendhal, je marchais à côté du comte Daru, que j'admirais, mais qui me faisait frémir… »

Cette frayeur de Pierre Daru, Beyle l'eut toujours. Il faut dire que Pierre Daru était perpétuellement en colère ; Stendhal attribue cet état à la peur : Daru avait une peur maladive de Napoléon.

Les débuts de Beyle au ministère ne furent pas heureux ; n'écrivit-il pas *cela* avec deux *l* : *cella*, dans la première copie dont il fut chargée. Pierre Daru n'eut pas assez de sarcasmes pour ce lauréat de l'École centrale de Grenoble, qui laissait passer de pareilles fautes. Aussi, de ce jour, Daru se montra-t-il toujours fort défiant à l'égard de Beyle dont il relisait toutes les lettres, en rejetant la moitié, alors qu'il signait, sans les vérifier, celles écrites par les autres commis. Au surplus, Beyle n'avait point la vocation bureaucratique. Rien ne le désolait davantage que la conversation vide de ses collègues. Comment penser, comment travailler dans ce milieu? Qu'il aurait donc voulu être ailleurs! Il assure qu'il était complètement hébété, et nous le croirons sans difficulté. Une seule chose lui fait prendre patience : l'espoir d'être nommé adjoint aux commissaires des guerres. Son cousin Martial lui laissait entrevoir cette nomination comme possible. Déjà il se voyait revêtu d'un magnifique uniforme doré, l'épée au côté. Il aura beau faire le dégoûté, plus tard, à cette époque rien ne lui eût été plus sensible que de parader sous un riche habit.

Pierre Daru ne l'oubliait d'ailleurs point. Ayant suivi Bonaparte en Lombardie, au titre d'inspecteur en chef aux revues, il fit signe à son jeune cousin de le rejoindre. Beyle fut fou de joie. Le 7 mai, il s'éloigne de ce Paris où il avait tant désiré venir, et qu'il quitte aujourd'hui d'un cœur léger. Le 18, il arrive à Genève. Sans perdre un

instant, il court à la vieille maison qui vit naître J.-J. Rousseau. Il est encore plein du souvenir brûlant de la *Nouvelle Héloïse...*

Daru avait laissé à Genève un cheval malade. Beyle attendit que la bête fût rétablie pour poursuivre son chemin. Enfin, « après plusieurs délais, dit-il, vers les huit heures on attache sur ce jeune cheval suisse et bai clair, mon énorme portemanteau, et un peu en dehors de la porte de Lausanne, je monte à cheval ». C'était la seconde ou la troisième fois de sa vie. L'animal qui n'était pas sorti de l'écurie depuis un mois, s'emporte, quitte la route et se jette vers le lac, dans un champ planté de saules. Beyle mourait de peur : « Je regardais, écrit-il, les épaules de mon cheval, et les trois pieds qui me séparaient de terre me semblaient un précipice sans fond. Pour comble de ridicule, je crois que j'avais des éperons. »

La galopade durait depuis près d'un quart d'heure, quand, heureusement, le domestique d'un certain capitaine Burelvillers, auquel Beyle avait été recommandé, se saisit du cheval.

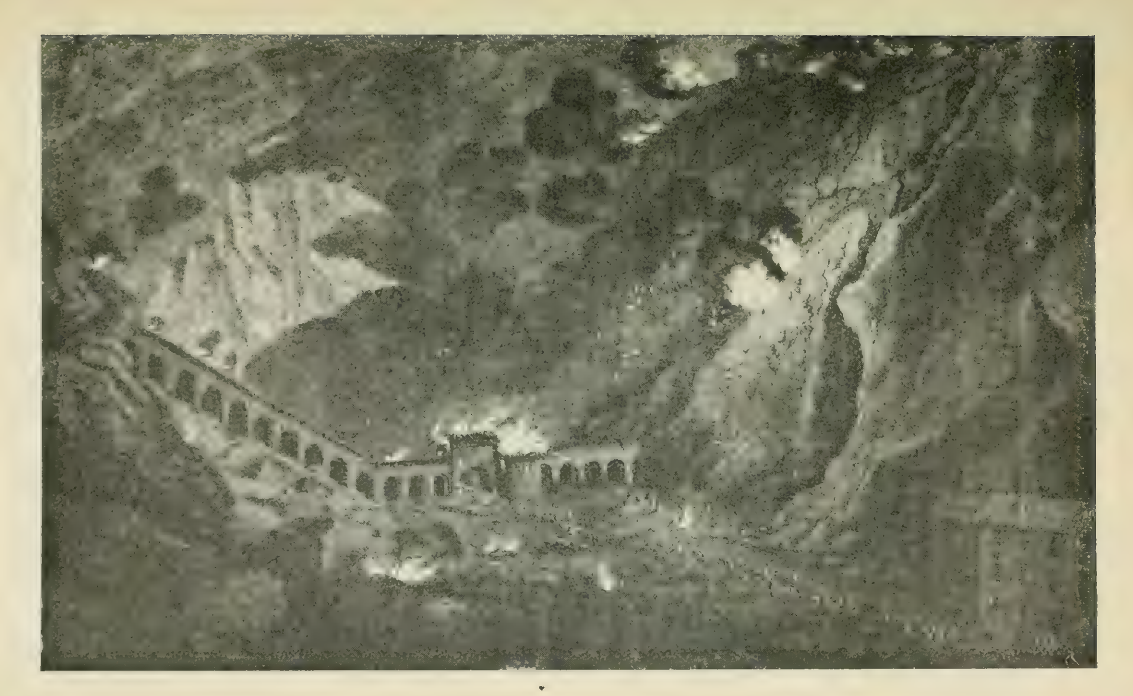
Ce Burelvillers, grand et maigre, avec des cheveux blonds, la mine narquoise, armé d'un sabre immense, vêtu d'un habit bleu aux boutons et aux épaulettes d'argent, était un être violent, emporté, de relations impossibles. Mais Stendhal n'eut qu'à se louer de sa compagnie. Ils feront route ensemble jusqu'à Milan.

A Lausanne, Beyle faillit avoir une affaire avec le municipal chargé de distribuer les billets de logements. Celui-ci n'avait-il pas eu l'outrecuidance de douter de l'honneur qu'il y avait à servir la patrie! Indigné, Beyle met la main à son sabre — car il joignait au ridicule d'avoir des éperons, le ridicule de traîner un sabre! mais Burelvillers le retint.

« Vous savez vous battre? interrogea le capitaine.

— Je n'ai jamais tenu une épée de ma vie.

— Et qu'auriez-vous fait si ce chien d'aristocrate était sorti avec vous ?



Passage de l'artillerie française sous le fort de Bard.
(D'après une gravure du *Musée de l'armée*.)

— J'aurais foncé sur lui. »

Dorénavant, à chaque halte, Burelvillers donna une leçon d'escrime à son jeune compagnon. Mais Beyle avait la peau délicate; il assure n'avoir jamais pu tenir son sabre sans avoir des ampoules.

Lorsque l'on regarde les portraits que nous avons de lui, quand nous lisons les descriptions pittoresques qu'ont faites de sa personne Mérimée, Colomb, Monselet..., nous avons peine à nous imaginer qu'il fut de complexion délicate!

Il assure cependant, qu'au moment où il passait les Alpes de compagnie avec le capitaine Burelvillers, il ressemblait assez à une jeune fille de quatorze ans. « J'avais dix-sept ans et trois mois, mais jamais fils gâté de grand seigneur n'a reçu une éducation plus molle. » Toutefois, il montra une endurance et même un courage tout à fait dignes d'éloge.

La traversée du Saint-Bernard ne se fit pas sans de grandes difficultés. Tout le long des routes et des sentiers, Stendhal et son mentor croisaient des groupes de quinze à vingt soldats qui montaient. Peut-être étaient-ce des héros, mais, à coup sûr, ils n'en avaient ni la figure ni les allures. « Au lieu des sentiments héroïques que je leur supposais — note Beyle — d'après six ans de rêveries héroïques, j'entrevoyais des égoïstes aigris et méchants; souvent ils juraient contre nous de colère de nous voir à cheval et eux à pied. Un peu plus ils nous volaient nos chevaux. »

Ainsi, dès ses premiers contacts avec des militaires, Beyle est frappé du manque de générosité, de grandeur, d'héroïsme de tous ces hommes, qui pourtant vont verser leur sang aux quatre coins de l'Europe. Déjà, son extraordinaire faculté critique le met à même de juger les choses, les événements et les hommes, de sang-froid. Il aura beau avoir une imagination au fond très romanesque, il aura beau être romantique par beaucoup de côtés, jamais il ne s'excitera; il n'aura pas la vue lyrique. Son observation est celle d'un réaliste qui s'arrête aux petits détails. Pas

d'aperçus synthétiques chez lui, pas d'impression d'ensemble. Et c'est cela qui lui permettra de nous donner des descriptions de batailles si vraies, si saisissantes, si neuves. Il sera le premier à signaler ce qu'il y a de petit, de mesquin, d'égoïsme, de vanité, de cupidité dans la guerre, parallèlement au courage et à l'héroïsme. Au milieu de la tuerie générale, combien songent encore à leur avancement! combien font une action d'éclat par ambition!

En traversant les Alpes, Stendhal a l'état d'âme de Fabrice del Dongo, de la *Chartreuse de Parme*, assistant à la déroute de Waterloo. Toutes ses illusions poétiques et héroïques s'envolent, et il ne peut s'empêcher de murmurer : *N'est-ce que ça?* — Si navré qu'il fût du lamentable spectacle offert par les troupes gravissant les monts, il est cependant heureux parce qu'il a le sentiment d'assister à « une chose difficile ».

Arrivé devant le fort de Bard, il fallut s'arrêter. On resta là deux ou trois jours. La canonnade répercutée par les « rochers si hauts, dans une vallée si étroite », le rendait fou d'émotion. Enfin Beyle et Burelvillers continuèrent leur route, en passant par Alboredo. Ici se place un épisode qui donne bien une idée du caractère de l'auteur de *Le Rouge et le Noir*.

« Après une demi-lieue, raconte-t-il, j'entendis donner cet avis de bouche en bouche : — Ne tenez la bride de vos chevaux qu'avec deux doigts de la main droite afin que, s'ils tombent dans le précipice, ils ne vous entraînent pas.

« Diable! il y a donc du danger! me dis-je. »

On s'arrêta sur une petite plate-forme.

« Ah! voilà qu'ils nous visent, dit le capitaine.

— Est-ce que nous sommes à portée? dis-je au capitaine.

— Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur? me dit-il avec humeur. Il y avait là sept à huit personnes.

« Ce mot fut comme le chant du coq pour saint Pierre. Je rêvai, je m'approchai au bord de la plate-forme pour

être plus exposé, et, quand il continua la route, je traînai quelques minutes pour montrer mon courage.

« Voilà comment — ajoute Stendhal, non sans une pointe de satisfaction — je vis le feu pour la première fois (1). »

Ce mauvais pas passé, tout alla bien. Le soir venu, Burelvillers et son *élève* firent halte chez un curé. Burelvillers jurait selon son habitude et rudoyait quelque peu son hôte. Apitoyé, Beyle ne trouve rien de mieux, pour ramener le calme dans l'esprit du pauvre curé, que de lui parler latin. Le brave homme se montra très touché de cette bonne intention, aussi apprit-il au jeune homme que : *Donna* voulait dire femme, *cattiva*, mauvaise, et qu'il fallait dire : *Quanti sono miglia di qua a Ivrea?* quand il voudrait savoir combien il y avait de milles, du point où il était, pour aller à Ivrée.

Telle fut la première leçon d'italien de Henri Beyle.

A Ivrée, il devait éprouver, ainsi qu'il le redira longtemps après à Mérimée, l'un des plus grands plaisirs de sa vie. On jouait le *Matrimonio segreto* de Cimarosa. Il y fut avec son capitaine. Il ressentit un tel bonheur, « un bonheur divin », que tout fut immédiatement oublié des autres instants heureux de sa vie. Son enthousiasme pour la Julie de Rousseau, lui-même, se trouva diminué. Jamais rien de plus pur ni de plus vif n'avait ému son âme. C'est au point qu'il s'écrie : « Ma vie fut renouvelée et tout mon désappointement de Paris enterré à jamais. Vivre en Italie et entendre de cette musique devint la base de tous mes raisonnements. »

Voilà bien Stendhal, excessif et spontané.

Enfin, le voici à Milan, Milan qui sera sa ville chérie, sa patrie d'élection, où il vivra ses plus douces années, au milieu de l'amour et des plaisirs. Il verra des villes plus grandes, plus riches, des sites plus magnifiques : Naples, les environs de Dresde, le lac de Genève, mais rien pour lui ne vaudra Milan et « la campagne *luxuriante* qui

(1) *Vie de Henri Brulard.*

l'environne ». S'il revenait, s'il parcourait le Milan d'aujourd'hui, splendide cité aux rues propres et larges, sillonnée d'innombrables petits tramways jaunes; s'il voyait les « embellissements », qui chaque jour transforment la ville en une capitale aussi moderne que banale, peut-être son enthousiasme se trouverait-il quelque peu refroidi! Encore n'est-ce pas bien sûr, car de Milan, Stendhal aima moins les monuments et le pittoresque, que le théâtre et les femmes. Il aime en Milan le bonheur qu'il y trouve. Comme les femmes, Stendhal est perpétuellement occupé à distraire son ennui. Il juge les choses et les gens au plaisir qu'il en prend, ce qui est aussi très féminin. Et s'il se proclame *Milanese*, c'est en souvenir des heures heureuses qu'il vécut à la *Scala* et auprès de la belle Angela Pietragrua.

La première personne qu'il rencontra, en entrant dans la capitale de la Lombardie, fut Martial Daru, qui promenait une mirifique redingote bleue, et un merveilleux chapeau brodé, uniforme d'adjudant général. Aussitôt, Beyle prend congé du capitaine Burelvillers et se confie à son cousin. Celui-ci le conduisit à la Casa d'Adda. « J'entrai dans une cour magnifique. Je descendis de cheval fort étonné et admirant tout. Je montai par un escalier superbe. Les domestiques de Martial détachèrent mon portemanteau et emmenèrent mon cheval.

« Je montai avec lui et bientôt, me trouvai dans un superbe salon donnant sur la Corria. J'étais ravi, c'était pour la première fois que l'architecture produisait son effet sur moi. Bientôt on apporta d'excellentes côtelettes panées. Pendant plusieurs années ce plat m'a rappelé Milan (1). »

Il subit un charme; il est littéralement envoûté! A dater de ce jour Milan = paradis terrestre, pour Stendhal. Il n'est pas jusqu'à l'odeur particulière des rues, une odeur de fumier, qui ne le ravisse. Et nulle part, pas même à Paris, on ne boit rien qui vaille la tasse de café à

(1) *Vie de Henri Brulard.*

la crème qu'il prenait à Milan. En 1804, dans le cabinet de Martial Daru, à Paris, il évitera de lever les yeux vers une estampe représentant le Dôme de Milan : « Ce souvenir était trop tendre et me faisait mal », dit-il.

En attendant qu'on lui procure un emploi, il travaille un peu avec Pierre Daru. Il a fait la connaissance de quelques jeunes gens, commissaires des guerres, entre autres Louis Joinville, qui avait pour maîtresse Angela Pietragrua, la femme d'un médecin. Beyle qui soupirait toujours après l'*âme sœur*, ne manque pas de s'éprendre de la jeune femme. Mais, comme elle adorait son amant, Beyle ne laissa rien voir des sentiments qu'elle lui inspirait. Il était d'ailleurs bien trop timide et gauche pour oser la courtiser. Angela n'apprendra l'effet qu'elle avait produit sur lui que onze ans plus tard. Bien que nous manquions de renseignements sur l'aventure, nous savons aussi qu'il se battit en duel avec Augustin Petiet, adjoint aux commissaires des guerres, pour les beaux yeux d'une dame Martin. Il n'est pas même capable de tenir en ligne la pointe de son épée, aussi reçoit-il une légère blessure au pied.

« Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie, que j'ai passés en Italie sans femmes, sous ce climat, à cette époque de la vie, et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité qui, aujourd'hui à vingt-huit ans, me fait sentir tout et jusqu'aux moindres détails (1). »

Il écrit cela en 1811. Il dira aussi que n'étant rien alors, — sans argent, avec des habits décousus par-ci par-là et ayant déjà trop d'orgueil pour faire des avances à Mme Pietragrua, — il passait ses journées dans un attendrissement extrême et plein de mélancolie. Nous le croyons, car nous savons que son tempérament de feu ne le dispensait pas d'être sentimental au possible. Mais, si mélancolique qu'il fût, cela ne l'empêchait pas de prendre de l'agrément. Ne nous confesse-t-il pas qu'il

(1) *Journal.*

avait apporté de Paris son innocence et qu'il perdit ce trésor à Milan? Il était d'ailleurs incapable de se souvenir avec qui!... Une nuit de juin, à Brescia, il donne l'assaut à un lupanar, en compagnie de plusieurs drôles de son espèce. Tout cela n'a rien à voir avec la vie d'un cénobite!... Mais ce qu'il fallait à Stendhal, c'était autre chose que de basses amours. Ne pouvant être aimé de la femme qu'il désire, il se crée une chimère. Il lui donne « un nom, des yeux, une physionomie ». Mais cette chimère ne répond pas à ses élans; elle ne lui rend pas ses baisers. Il pleure. « Ainsi, écrit très judicieusement M. Jean Mélia, il en était arrivé à souffrir pour un être qu'il savait n'exister que dans son imagination. C'était l'amour fou, idéal, tel qu'il le concevait, tel qu'il le concevra toujours. La réalité ne correspond jamais à la beauté que l'on se fait de quoi que ce soit. On peut dire déjà que « l'état habituel » de la vie de Stendhal est celui d'un amant malheureux (1). »

En venant rejoindre Daru en Italie, Beyle se berçait du doux espoir d'entrer dans le commissariat des guerres, mais, après avoir attendu vainement plusieurs mois, il se résolut à suivre, sur les conseils de son cousin, la carrière des armes. Lorsqu'il était enfant, les dragons qui passaient sur la place Grenette, à Grenoble, se rendant à l'armée d'Italie, avaient fait sa joie et son admiration, avec leur grand manteau blanc et leur casque aux longs crins noirs. Ne serait-il donc pas fier de porter ce brillant uniforme ! Aussi bien, le 23 septembre 1800, Pierre Daru lui obtenait, par Oudinot, un brevet provisoire de sous-lieutenant. Ce grade lui était accordé « en récompense de sa bonne conduite et de ses talents » (??). Trois semaines plus tard il était attaché à l'état-major. Enfin, le 23 octobre, Davout, commandant en chef de la cavalerie, le nomme sous-lieutenant au 6e régiment de dragons. Restait à faire confirmer cette nomination par le ministre; Pierre Daru

(1) J. Mélia, *La Vie amoureuse de Stendhal*, Mercure de France, éditeur, 1909.

s'y employa avec une insistance qui prouve sa bienveillance pour son jeune protégé et parent. Il écrira que Beyle fut « emporté par son courage sur les traces du Premier Consul au delà des Alpes ». Notre sous-lieutenant avait soin d'ailleurs de se prémunir contre la trop grande curiosité des bureaux de Paris. C'est ainsi qu'il s'était fait donner deux certificats dressés à Lodi le 20 octobre 1800, trois jours avant sa nomination. Le colonel Le Baron et le conseil d'administration du 6e dragons attestaient « que Beyle était entré au corps comme enrôlé volontaire le 25 juillet; qu'il faisait partie d'un détachement qui stationnait à Sarreguemines; que, sur le rapport du chef de ce détachement, qui louait la conduite et les connaissances du jeune soldat, le chef de brigade avait donné l'ordre de le faire recevoir brigadier et maréchal des logis; mais qu'avant la réception de cet ordre, Beyle avait quitté le détachement et rejoint le régiment » (1).

Beyle tint donc garnison à Lodi. Il visite les champs de bataille tragiquement illustrés par la campagne de 1796. Il prend part à la campagne du Mincio et, au combat en avant de Castelfranco, il donne des preuves d'intrépidité, selon les propres expressions d'un certificat du général Michaud. Nous savons, il est vrai, quel crédit on doit accorder aux certificats fournis par Beyle ! Toutefois, ici, l'attestation du général Michaud paraît véridique. Stendhal ne manquait d'ailleurs point de courage; il le prouva dans diverses circonstances. Mais toujours il s'arrangera pour amplifier les faits. A tout instant, dans ses *Journaux*, il fait étalage de modestie, d'humilité, allant jusqu'à confesser des sentiments presque criminels puis, à côté de cela, chaque fois que l'occasion s'en présente, il laisse percer sa vanité qui fut sans limite et bridée seulement par sa timidité et sa crainte perpétuelle du ridicule. C'est là un des traits de son caractère contradictoire.

(1) Sur tout ceci, Stendhal s'est plu à écrire des choses d'une flagrante inexactitude. M. Arthur Chuquet est très heureusement arrivé à rétablir la vérité, grâce aux actes qu'il a découverts au Ministère de la Guerre. (A. Chuquet, *op. cit.*)



Vue générale de Brescia, où Stendhal tint garnison. (Cabinet des Estampes.)

Après l'affaire de Castelfranco, le général Michaud ayant besoin d'un aide de camp, choisit Beyle sur la recommandation de Daru. Tour à tour, suivant son chef, notre héros réside à Vérone, à Bergame, à Brescia. Il excursionne au champ de bataille de Marengo où il voit « quelques arbres coupés et beaucoup d'os, d'hommes et de chevaux ». Il mène en somme une vie plutôt désœuvrée qu'il emploie de son mieux. Il lit La Harpe, et commence à écrire son *Journal* dans lequel nous glanerons quelques lignes touchant ses occupations à cette époque.

Le 11 floréal. — « J'ai réfléchi profondément sur l'art dramatique, en relisant les vers de *Setmouri*; ils m'ont paru moins mauvais qu'en les faisant. »

Setmouri? C'était une pièce qui resta à l'état de projet. Stendhal eut longtemps, nous le verrons, l'ambition d'écrire pour le théâtre. N'assure-t-il pas avoir composé une comédie en prose — le premier acte tout au moins — à l'âge de dix ans! Et à Paris, alors qu'il demeurait chez les Daru, à quoi songe-t-il, sinon à devenir auteur dramatique! La musique le tentait aussi, il est vrai. A peine s'il connaissait les notes, mais il se disait : « Les notes ne sont que l'art d'écrire des idées, l'essentiel est d'en avoir. » Naturellement, il croyait en avoir. « Ce qu'il y a de plaisant, dit-il, c'est que je le crois encore aujourd'hui, et je suis souvent fâché de n'être pas parti de Paris pour être laquais de Paisiello, à Naples (1). »

Le souvenir de Jean-Jacques le hante. Au surplus, il n'hésite pas à déclarer que le hasard seul a fait de lui un littérateur. Bref, la musique aura été sa grande passion — après l'amour, bien entendu. — « Je ferais dix lieues à pied par la crotte, la chose que je déteste le plus au monde, pour assister à une représentation de *Don Juan* bien jouée. »

Ce goût de la musique, chez Stendhal, nous paraît être le corollaire naturel de sa sensibilité aiguë. Nous le voyons continuellement occupé à raisonner; mille fois il

(1) *Vie de Henri Brulard.*

se répète : « Je ferai ceci, il faut faire cela. » Il se croit grand psychologue et il l'est, mais chaque fois qu'il se trace une règle de conduite, on peut être sûr que ce sera en vain. Il est tout de premier mouvement, ses sentiments mettent en échec sa raison et son expérience. De là les contradictions de son caractère. Il est tiré à droite, puis à gauche. Il sait qu'il devrait faire telle chose, mais il fera le contraire, parce que ses passions le dominent. Comme Rousseau, Stendhal est un être de sensations. Voilà pourquoi la musique lui procure des voluptés si grandes. Les femmes qui sont des êtres de sensations adorent la musique elles aussi. Et nous l'avons dit déjà, et nous le dirons encore souvent, Stendhal était extrêmement féminin.

Revenons au *Journal*. Il est à Bergame. Il écrit :

19 floréal. — « J'ai pris un maître d'armes, contrepointe, sergent à la 91e brigade. Je lui donne 12 francs par mois. »

Il s'ennuie faute de livres. Il lit quelques *Mercures britanniques* de Mallet du Pan.

Se trouvant indisposé, — il a eu de la fièvre, — il part consulter un médecin à Milan. Il en profite pour aller à la *Scala*.

Le ministre ayant prescrit que tous les sous-lieutenants faisant fonction d'aides de camp regagneraient leur corps, le 19 septembre Beyle quitte Brescia se dirigeant sur Bra, muni d'un mirifique certificat du général Michaud, qui se félicitait des services délicats et distingués de Beyle. De Bra il passe à Saluces, puis à Savigliano.

21 frimaire. — « D'après une conversation que je viens d'avoir avec M. Depetas, que je crois excellent médecin, il paraît que ma maladie habituelle est l'ennui. Beaucoup d'exercice, beaucoup de travaux et jamais de solitude me guériront. »

En attendant, son colonel lui offrant un congé, il en profite et part pour Grenoble où il débarque au mois de janvier 1802. Il y resta jusqu'au 3 avril, jour où ayant retenu pour 48 francs une place sur le strapontin du

cabriolet qui faisait le service de Paris, il prit le chemin de la capitale.

Si nous voulons savoir quelle était alors la direction de ses pensées, il nous suffira de lire ce qu'il écrit dans son *Journal*, à la date du 29 ventôse.

« Quel est mon but?

« D'acquérir la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue, comme Voltaire, mais en la méritant véritablement; pour cela, savoir le grec, le latin, l'italien, l'anglais.

« Ne point se former le goût sur l'exemple de mes devanciers, mais à coup d'analyse en recherchant comment la poésie plaît aux hommes, et comment elle peut parvenir à leur plaire autant que possible.

« Voilà de quoi occuper une longue vie; cependant craindre, ne fût-ce que pour ma réputation, de mener la vie de Boileau; il manque de grâces et son vers sent la lampe.

« Étudier les hommes dans l'histoire et dans le monde.

« Faire une comédie et une tragédie pour me donner mon entrée dans le monde, de la confiance en mes talents, l'art de faire les vers.

« Ensuite la φ, œuvre du reste de ma vie.

« Éviter d'être amoureux d'une femme du monde, là j'aurais le dessous; d'ailleurs, comme dit Mounier :

« *Hæ nugæ seria ducunt in mala.*

« Ces *mala* sont pour moi des pertes de temps. »

Il est aussi naïf qu'ambitieux. Mais on le voit, la littérature seule l'occupe. Il n'est plus question de l'armée. C'est que, à la vérité, il en avait déjà assez en quittant l'Italie. La médiocrité — pour ne pas dire plus — de ses camarades l'avait dégoûté du métier militaire. Vivre à Paris, libre et d'une vie d'artiste, s'y faire un nom, avoir des aventures galantes, ce n'avait-il pas toujours été son rêve le plus cher? Aussi son père, qui jugeait l'état militaire comme conduisant à l'impiété et au libertinage, lui ayant promis une pension annuelle de trois



Bataille de Marengo.
(D'après un tableau du *Musée de l'armée.*)

mille francs, il n'hésita pas à s'installer à Paris. Et, bientôt après, il envoyait sa démission de sous-lieutenant, malgré les instances du général Michaud qui aurait voulu le dissuader de quitter l'armée.

Ainsi s'interrompt brusquement la carrière militaire de Henri Beyle. Il pouvait espérer atteindre aux plus hauts grades, — son cousin germain Oronce Gagnon ne devint-il pas général! — il préféra sacrifier son avenir de soldat, il ne craignit pas de mécontenter ses protecteurs, tout cela pour obéir à son goût de la liberté, à son désir d'être un homme du monde, et à ce qu'il croit être vraiment sa vocation : là poésie dramatique.

III

Comment, d'un dandy, l'amour fait un commis d'épicerie

Alors qu'il était encore à Grenoble, vers mars 1804, Beyle, la plume à la main, se posait cette question : « Bâclerai-je tout de suite en un mois une petite pièce en un, deux ou trois actes, et en prose, que je donnerai, en arrivant à Paris, au théâtre Louvois? J'ai vingt et un ans dans vingt-trois jours, il est temps de jouir. »

De fait, c'est pour jouir et faire du théâtre qu'il vient à Paris. Deux années durant, il ne sera occupé que de cela. Le plaisir et l'ambition littéraire, il concilie admirablement l'un et l'autre. Du moins, il s'efforcera de les concilier mais n'y parviendra pas toujours. « C'est une bien grande folie — dit-il — de mettre son bonheur dans les jouissances contradictoires. Je veux travailler et aller dans le monde, cela est absolument impossible. » Aussi, délaissera-t-il tout travail régulier, sans toutefois rien laisser de ses espoirs littéraires. Comme il a pris soin de noter, au jour le jour, ses faits et gestes et tout ce qui lui passe par l'esprit, nous avons tous les renseignements désirables sur cette période de sa vie, sur cet instant de sa pensée.

S'étant logé au sixième étage d'une maison de la rue d'Angiviller, en face de la colonnade du Louvre, il entreprend tout d'abord de compléter son éducation. N'oublions pas que Beyle avait une profonde admiration pour son oncle Romain Gagnon. Il ne pense pas pouvoir mieux faire que de prendre exemple sur le Don Juan grenoblois.

Il n'ignore pas que la nature l'a assez peu gâté du côté du physique, mais cela ne l'empêche point d'être des plus élégants et, plus d'une fois, il est fort satisfait de lui. Pour un rien il se croirait irrésistible. Il faut le voir attentionné à sa toilette ; qu'il est amusant! Il prie sa sœur Pauline de lui envoyer du drap de soie noir pour culottes, du velours de coton mille raies gris foncé pour pantalon, des cravates de batiste fine, une douzaine de gants, six blancs, six jaunes. On lui fait compliment de sa tenue ; de suite il mande la chose à sa sœur : « J'étais, dit-il, en bas, culotte, gilet noir, habit bronze, cravate et jabot superbes. » Il est béant d'admiration devant sa propre image. Ailleurs, il décrit avec une complaisance extrême un autre de ses costumes : « J'allais chez Dugazon, superbe ; cheveux à grosses boucles noires, grand caractère, figure bien, cravate, jabot, deux gilets superbes, habit parfait, culotte de casimir, bas de fil et souliers. » Et il ajoute, plein d'enthousiasme : « C'est un des jours de ma vie où, pour le physique, j'ai été le mieux. J'avais le maintien noble et assuré du plus grand monde. »

Voyez-vous ça!

Un habit neuf et le voilà transfiguré :

« Je suis sorti à midi moins un quart avec un habit neuf (bronze-cannelle) de drap léger. J'étais plein de sensibilité *tamisée*, qui fait qu'on s'amuse dans le monde et qui est la base du talent de l'homme aimable. »

Être un homme aimable! C'est pour être un homme aimable que Beyle s'instruit, court les théâtres, se trace des plans de conduite, prend des leçons d'escrime et se donne un maître d'anglais. Un mois entier, il réfléchit sur les moyens qui lui feront trouver dans la société tout le bonheur qu'elle peut lui donner. C'est le code du parfait courtisan qu'il rédige à petits traits. D'ailleurs, il ne suit pas sa nature, il la dirige. Mais les passions, chez lui, ayant toujours été les plus fortes, tous ses beaux calculs seront emportés comme par un coup de vent, lorsqu'il aura à se prononcer entre son goût et sa raison. En attendant, il sacrifie à son penchant pour la psychologie. Il écrit :

« Marcher dans la rue, entrer au café, faire une visite de sang-froid. Ce qui ne veut pas dire d'un air froid; au contraire, avoir un air dans le genre de Fleury. Pour parvenir à cela, m'arrêter dès que je me sentirai dominé par une passion. »

Et encore :

« Si je veux réussir dans la société, il faut analyser tout ce qui s'y fait. ».



Un cabriolet, par Carle Vernet.

« Se faire chaque soir cette question : « Ai-je assez « ménagé la vanité de ceux avec qui j'ai vécu aujour- « d'hui ? »

Il entre aussi dans ses calculs de rendre de petits services aux personnes du beau sexe. C'est ainsi qu'il envoie des robes à une jolie femme de province qui avait confiance en son goût. Quel honneur! Et n'est-ce point là faire office d'homme à la mode? Voyez-le chez la modiste ou chez la couturière, quelle importance! — Non, pas cette

étoffe à grains, la dame est blonde, elle a vingt-cinq ans, des bras à faire pâmer Canova... Est-ce que ce cachemire ne lui siérait pas à merveille?...

Qu'il est plaisant! D'ailleurs, il adore les chiffons. Rien de ce qui concerne la toilette des femmes ne le laisse indifférent.

Que ne donnerait-il pour être un de ces hommes à la mode dont il décrit les occupations à sa sœur Pauline. Écoutez-le, voyez comme il est renseigné : « Un homme à la mode, dit-il, se lève à dix heures, passe une redingote, va au bain, de là déjeuner. Il revient, prend des bottes et un habit mi-usé, va passer son temps jusqu'à trois heures et demie à faire des visites, non pour affaires, mais pour parler avec ceux qu'il rencontre. De quoi? Il n'en sait rien lui-même en sortant. Il jase de ce dont on jase. A quatre heures, il rentre, va dîner, revient, s'habille, va au spectacle de sept heures à neuf heures et demie, soit après la première pièce, met des culottes de peau, des bas de soie, un triple jabot et va aux thés jusqu'à minuit, une heure, restant où il s'amuse, filant dès que ce qui l'environne l'ennuie (1). »

Au surplus, tout cela est bel et bon, mais une chose manque à notre dandy pour se pousser dans le monde : de l'assurance! Sa timidité est pour lui une infirmité véritable. S'il pouvait s'en guérir! A l'entendre, cette timidité viendrait de ce qu'il n'a pas d'argent. Que ne peut-il, pendant un an au moins, porter chaque jour dans ses poches cent louis d'or. « Ce poids continuel que je saurais être d'or détruirait la racine du mal. » Peut-être, car il entre beaucoup d'orgueil dans la timidité de Stendhal!

Nous avons dit qu'il apprenait l'anglais, il apprenait aussi l'italien et le grec. S'il veut raffiner ses manières, son désir n'est pas moindre de briller par l'esprit. Il apporte à se perfectionner — littérairement parlant — le

(1) *Correspondance de Stendhal*, publiée par Ad. Paupe et P.-A. Chéramy. Charles Bosse, éditeur.

même soin qu'il prend à bien porter l'habit à la mode. Il fréquente les cabinets de lecture et la Bibliothèque nationale. Fénelon, Beccaria, Mirabeau et les philosophes du XVIIIe siècle forment le fond de ses lectures. Et selon son habitude, et tout comme il procède pour son maintien, là encore il se donne des règles. « Me faire un dictionnaire de style poétique ; j'y mettrai toutes les locutions de Rabelais, Amyot, Montaigne, Malherbe, Marot, Corneille, La Fontaine, etc., que je puis m'approprier. Je veux que dans trois cents ans l'on me croie contemporain de Corneille et Racine. C'est dans nos vieux auteurs que je trouverai le génie de la langue (1). »

Il devait lire beaucoup aussi La Harpe, jusqu'au jour où il entreprit de *delaharpiser* son style, *dégagnoniser* son goût et *dérousseauniser* son jugement. Car il visera avant tout la *clarté*. Être clair et naturel, tel sera le premier de ses soucis. Et ce ne sera pas seulement son écriture qu'il voudra sans afféteries, il aura encore la prétention — bien que cela puisse surprendre chez un dandy — d'être parfaitement simple et naturel dans ses manières. Plus tard, il confessera à Balzac qu'au moment où il écrivait la *Chartreuse de Parme*, pour prendre le ton, il lisait chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours précis et dépourvu d'affectation. En 1804, il ne songeait pas encore à faire des romans, seul le théâtre l'intéressait. Stendhal semble avoir ébauché plus ou moins un assez grand nombre de comédies, car il croyait avoir le génie comique. Il projeta également des tragédies. On a dressé la liste de ces essais; on trouve là une comédie en cinq actes qui se serait appelée le *Courtisan* ; un opéra, *Don Carlos*; *Ulysse* et *Ariodant*, deux tragédies; un drame romantique, *la Comtesse de Savoie*, et tout un lot de comédies, *l'Étranger en Italie*, le *Quiproquo*, *Selmours ou l'homme qui les veut tous contenter*, le *Ménage à la mode* et, enfin, *la Gloire et la bosse ou le pas glissant*, « comédie

(1) *Journal.*

par un homme de mauvais ton », qu'il compose en 1826 et ne termina pas. Mais, à l'époque qui nous occupe, Beyle donnait ses soins à ce fameux *Letellier*, intitulé d'abord les *Deux Hommes*, puis le *Bon Parti*, qui est, en somme, la seule comédie qu'il ait vraiment travaillée. Il a prétendu n'avoir pas eu le loisir désirable pour achever cette pièce. La vérité est qu'il s'y épuisa vainement. Encore qu'il se soit longtemps bercé de l'illusion d'être poète, il ne l'était pas. Le moindre vers lui coûtait des efforts inouïs. Or, c'est en vers que Beyle avait entrepris d'écrire son *Letellier*! Les scènes que l'on possède de cette comédie nous renseignent sur le talent poétique de leur auteur... Jamais personne ne fut moins doué que lui. Il lui faudra des années pour s'apercevoir de cela. En 1803-1804, il était intimement persuadé que sa voie était le théâtre. Déjà, il supputait les bénéfices que pourrait lui donner une comédie jouée aux Français. Et, dans un bel élan, il s'écriait : « Il faut que je sois parvenu au comble de l'insouciance pour ne pas faire tout de suite les *Deux Hommes*. Je manque de tout; cette pièce faite, j'aurai tout en abondance. Société, argent, gloire, rien ne me manquera, j'aurai mes entrées. Dès que je serai arrivé à Claix, me jurer à moi-même de ne lire que l'*Iliade*, de Pope, le troisième volume de Racine, la *Nouvelle Héloïse*, le cinquième volume d'Alfieri, et les dictionnaires de langues, des rimes et des synonymes; ainsi, en trois mois, je ferai ma pièce. » En trois mois! Il y travaillera encore en 1812, à Moscou...

Oui, toutes les pensées de Henri Beyle étaient tournées vers le théâtre. Chaque soir il se rendait soit à l'Opéra, soit à la Comédie-Française, soit à la salle Louvois où tout lui paraissait détestable, pièces, acteurs et spectateurs. Ses amis l'avaient introduit chez des actrices. Le critique Geoffroy ayant pris à parti Mlle Duchesnois; Beyle, qui fréquentait chez cette reine de tragédie, rédige aussitôt un petit papier dans lequel il prenait hardiment sa défense. Bref, il mène cette vie d'artiste qui avait toujours été le but de tous ses efforts. Assurément, il est

le plus satisfait des hommes. Son *Journal* en fait foi. Le 13 août 1805, il écrit les lignes suivantes, qui sont d'une naïveté charmante à cause de leur sincérité. Tout Stendhal y est inscrit, d'ailleurs sa sensibilité, son enthousiasme, son goût de l'analyse et sa manie du détail — si puéril qu'il soit — s'y montrent réunis :

« Ce cahier — dit-il — commence heureusement aujourd'hui, dimanche 24 thermidor; ayant pris pour la première fois de l'extrait de gentiane et de la tisane de petite centaurée et de feuilles d'oranger, je suis aussi heureux que possible, à trois heures du soir, après pluie, en découvrant les belles pensées qui commencent le cahier de la *ferme volonté* (1). C'est un bonheur d'un genre plus doux, mais aussi fort que celui du dimanche à Claix, où, après avoir fait les premiers bons vers que j'aie trouvés de ma vie, je dînai seul et sans gêne, avec d'excellents épinards au jus et de bon pain; ces extases, d'après la nature de l'homme, ne peuvent pas durer.

« Autant que j'en puis juger, étant encore si près de l'instant, les trois plus délicieux moments de ma vie ont été : Adèle s'appuyant sur moi au feu d'artifice de Frascati, en l'an X, je crois; le dimanche de Claix et aujourd'hui. »

On aurait été surpris, n'est-ce pas, du moment qu'il s'agit de bonheur pour Stendhal, de ne point rencontrer un nom de femme ! Cette Adèle si tendrement appuyée contre lui était la fille d'un négociant, Jean-Baptiste Rebuffet, cousin de Beyle. Elle avait quatorze ans, quand Henri vint de Grenoble pour la première fois. Les Rebuffet habitaient dans la maison des Daru, rue de Lille, aussi les vit-il fréquemment. M[me] Rebuffet, fort jolie personne, se montra pleine de soins pour le jeune homme, mais, alors, Beyle ne semble pas avoir fait autrement attention à elle. Je dis *alors*, parce que, plus tard, il en ira un peu

(1) Il s'agit d'un des cahiers de son *Journal* dédié *A la ferme volonté ou à Frédéric II, roi de Prusse*. Stendhal avait une admiration véritable pour le grand Frédéric.

différemment. Il était déjà sous le charme d'Adélaïde, qu'on appelait Adèle dans l'intimité. La jeune fille n'était point indifférente à ses avances, elle lui donna même une mèche de ses cheveux. Cependant, à la fin d'un grand dîner, elle lui avoue qu'elle en aime un autre. C'était une coquette et une rouée. Il la jugera bien ainsi en 1805. Il est vrai qu'il aura cessé de l'aimer.

Le 10 floréal, elle lui accorde une heure de tête-à-tête. « *Gli piglio le coccie* », note-t-il dans son *Journal*, en rentrant chez lui. Décidément, Adèle n'était pas une vertu farouche, et notre Stendhal se montra, je pense, d'une naïveté excessive à son égard. Le soir d'un jour où Adèle et sa mère avaient été au Jardin des Plantes en sa compagnie, la jeune fille et lui lurent Buffon, pour savoir ce qu'il disait des singes. « Dans ce que nous lûmes sur les singes — écrit-il — et qu'elle lisait des yeux et moi un peu haut, je passai des mots comme ceux-ci : « Les femelles sont ainsi que les femmes sujettes à un écoulement menstruel. » Et Beyle ajoute : « Je crus m'apercevoir qu'elle rougissait un peu, mais elle n'a pas un caractère à se laisser déconcerter par ces choses. » Nous le croyons aisément, après ce qu'il a nous déjà confessé !... Il est même probable que s'il avait osé davantage, il aurait obtenu davantage aussi. Mais sa timidité lui était un continuel empêchement. Il laissa donc Adèle et s'en détacha petit à petit. Par contre, il devint l'amant de Mme Rebuffet, bien qu'il la jugeât sans intelligence aucune. Il est vrai qu'en cette sorte d'affaire, l'esprit n'est point absolument indispensable.

Dans le même temps Beyle s'amouracha de Victorine Mounier, sœur de son ami Édouard Mounier. Il n'est pas loin de s'imaginer qu'il l'adore, qu'elle lui est aussi nécessaire que la gloire. Romantiquement, il se promène à minuit sous les fenêtres de son idole, qui restent closes, tout ainsi que le cœur de la jeune fille. Car il aura beau l'assassiner de lettres enflammées, elle ne daignera même pas lui répondre.

A vrai dire, il est avant tout amoureux de l'amour. Il a une fringale d'amour. Voilà pourquoi il s'éprend de toutes les femmes qu'il approche. Mais, au fait, s'il est prêt à les aimer toutes, il n'en aime sérieusement aucune. Et l'on peut tenir pour certain que sa première passion sera pour cette Louason, Mélanie Guilbert, qu'il va rencontrer chez Dugazon. En effet, Beyle, entraîné par son goût du théâtre et aussi avec l'idée de parfaire son éducation, a cru bon de prendre des leçons de déclamation. Son cousin Martial Daru suit d'ailleurs son exemple. Ils choisissent tout d'abord La Rive comme professeur. Beyle est ravi. Le vendredi 6 fructidor (1804) il écrit : « Un des jours les plus agréables que j'aie passés à Paris. » Tout cela parce que le matin, Martial et lui allèrent chez La Rive, qui leur fit réciter la première scène d'*Athalie* et la première de *Venceslas*. Mais, bientôt, ils plantent là La Rive, bien qu'il leur ait assuré, à lui et à Martial, qu'on ne trouverait pas dans Paris deux élèves qui eussent leurs dispositions. Les voici chez Dugazon, et, aussitôt, Beyle se déclare enchanté de son nouveau professeur. « Il est tellement supérieur à La Rive — dit-il — qu'il n'y a pas de mesure commune entre eux. » Il ajoute : « La connaissance de Dugazon est un des plus heureux événements qui pût m'arriver pour mon talent. » Car il ne tarde pas à se figurer qu'il est particulièrement doué pour jouer la comédie. Et il se pique d'autant plus d'avoir du talent qu'il veut plaire. Mlle Duchesnois vient travailler avec Dugazon, elle entend Beyle, il est assez naturel qu'il fasse tout son possible pour ne pas paraître ridicule à l'illustre artiste. D'autre part, Dugazon donne des leçons à plusieurs jeunes femmes qui se destinent au théâtre. Parmi celles-ci, Beyle distingue immédiatement Mélanie Guilbert, qu'on appelait aussi Louason. Pendant plusieurs mois il se livrera à un petit manège infiniment plaisant. Rien de plus drôle que de le voir tirer des plans savants pour obtenir les faveurs de Mélanie, plans que sa timidité ne lui laisse pas le moyen de suivre. Cela ne l'empêche point d'ailleurs de se croire grand clerc en amour, et il crible son journal de réflexions

psychologiques touchant les rapports des hommes et des femmes. Beaucoup sont ingénieuses et certaines, même, tout à fait surprenantes, vu son âge et son peu d'expérience de la vie. Mais aussi que de vanité! Heureusement, tout cela est racheté par la sincérité avec laquelle il met ses pensées à nu devant nous, plus encore par sa naïveté qui est inépuisable. On est bien un peu agacé de l'entendre raisonner perpétuellement; ses théories à la hussarde au sujet des femmes nous amusent en même temps qu'elles nous irritent; mais à cause de cette inépuisable naïveté, à cause de cette sincérité constante à se confesser, on lui pardonne. Enfin sa sensibilité si grande nous ravit. Je crois que l'on pourrait dire de Stendhal qu'il nous rebute par ses manières, par le *dessus* de son caractère, ce qu'il y a d'un peu affecté chez lui, et que le *dessous*, c'est-à-dire le fonds même de sa nature nous plaît jusqu'à ne plus pouvoir nous détacher de lui, une fois qu'on l'a compris.

Donc, notre débutant en comédie est tout occupé à faire la conquête de Mélanie Guilbert. Il aime à se persuader que, ce faisant, il veut surtout se consoler de ses amours malheureuses pour Victorine. Nous croyons plutôt qu'il obéit à son désir de jouer les Don Juan. La petite Louason va bientôt retenir toute son attention; en attendant, il a des vues un peu sur toutes les actrices qui fréquentent le cours de Dugazon. Ce sera la petite Félipe, jolie, et qui l'écoute avec une évidence telle que Beyle penche à croire qu'elle a une pointe de sentiment pour lui; ce sera aussi cette Rolandeau dont il dira : « Elle veut faire mon éducation, elle a envie de moi. *Cette jeune ferveur*, comme dit Corneille, la tente. » Il y a aussi une certaine « Mme du général Lestrange », à laquelle il ferait volontiers des politesses. Il ne cache pas qu'il aura ces jolies personnes quand il voudra. Qu'attend-il donc? Un habit neuf, et de l'argent. « Ce n'est pas — avoue-t-il — qu'il faille rien de tout ça, mais il me faut ça à moi pour n'être pas timide, et la timidité paralyse tous mes moyens. Je ne commence à être moi-même que lorsque je suis

accoutumé, blasé. Je n'ai des grâces, je ne suis moi-même qu'alors. »

Il se connaît. Sa conduite avec Mélanie sera la vivante illustration de cette remarque. Il ne réussira à en faire sa maîtresse que le jour où il sera devenu suffisamment son ami pour n'être plus paralysé. Ce n'est point d'ailleurs que la jeune femme ait été d'une conquête difficile. Ne fut-elle pas la maîtresse de Lafond, l'acteur, de Hoché, un journaliste, du poète Saint-Victor, et même de Martial Daru, sans compter les autres!... Beyle ne sait pas tout cela. A la vérité, il n'est pas sans le deviner, mais il conserve des doutes. Sa candeur est incroyable et charmante. Il traverse des alternatives de sentiments qui font de lui, en un instant, le plus heureux et le plus désespéré des hommes.

Chez Dugazon, il ne songe qu'à briller pour attirer les regards de Mélanie. Il s'épanouit d'ailleurs aisément devant ses propres mérites.

« Louason est arrivée comme je disais *Philinte*; elle est venue au bout d'un instant se mettre à côté de Dugazon, vis-à-vis de moi. J'ai, je crois, mis beaucoup d'esprit dans le grand couplet :

Il faut parmi le monde une vertu traitable.

et elle l'a, je le crois, bien vu.

« Dugazon m'a ensuite fait dire la grande scène du *Métromane*. J'ai commencé à me posséder d'après la réflexion de ce matin; l'habitude n'est pas encore prise; je l'ai jouée avec un grand nerf, une verve et une beauté d'organe charmantes. J'aurais rempli le théâtre. J'aurais beaucoup mieux joué, si je m'étais possédé davantage. Dugazon a dit en souriant : « Bien, bien! » et a dit quelques mots à Louason sur moi, qui finissaient par : « Quelle chaleur! » L'autre a répondu, comme persuadée : « Oui, il en a beaucoup »; elle a même dit ça avec verve. J'avais une tenue superbe de fierté et d'enthousiasme et d'espérance en disant mon rôle. »

Un jour il va voir la jeune femme. « Je suis sorti de

chez elle à quatre heures, note-t-il, après y avoir resté une heure et quart. Je n'ai point eu d'esprit, j'étais trop troublé; en revanche, en sortant, il m'est venu une prodigieuse quantité de choses tendres et spirituelles. Quand je serai davantage *perception* et moins *sensation*, je pourrai les lui dire. »

Pour remédier à sa timidité, il prépare d'avance tout ce qu'il veut lui dire pour l'intéresser à son amour. Il s'avère même très comédien. Il est vrai que, le plus souvent, il oublie tous ses beaux calculs, dès qu'il est en face de son idole. L'aime-t-elle ou se moque-t-elle de lui? Il n'est pas sans inquiétude à ce sujet. La présence continuelle, chez l'actrice, de journalistes, d'acteurs, n'est point faite pour le tranquilliser. Tantôt il assure que Louason a une « grande âme », et tantôt, il hésite à dire si elle n'est pas simplement une fille. Le pauvre garçon est extrêmement cahoté! Mais, comme il tient à se faire une maîtresse, très sagement il conclut :

« La pire de toutes les duperies où puisse mener la connaissance des femmes est de n'aimer jamais, de peur d'être trompé. » Et il continue assidûment ses travaux d'approche! Il fait une incroyable dépense d'ingéniosité, de rouerie; il se montre fin calculateur et psychologue émérite. Un peu de détermination, oser, vaudrait mieux que tout cela. Est-il bien certain d'aimer vraiment? Est-ce que ce sang-froid, cette faculté critique qui lui permet de s'observer à chaque minute et de juger Mélanie dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, est-ce que cela ne ronge pas son lyrisme expansif? Et comment aimer lorsqu'on est si conscient de soi? Ne se monte-t-il pas la tête? C'est assez probable.

Il dit : « Je ne me fais pas d'idée moi-même combien je suis enfant. » Cela nous fait plaisir. Ce sont, précisément, ces réflexions sur lui-même, toujours empreintes d'une absolue sincérité, qui font que nous nous attachons à lui, en dépit de ses ridicules et des côtés irritants de son caractère.

Il dit encore : « Je vois bien qu'il faut en finir avec

Louason, mais je l'aime trop pour le faire à volonté; il faut qu'elle m'aide en l'occasion. » Et il ajoute : « L'occasion, je lui donnerai occasion de naître dès que j'aurai de l'argent. »

Décidément, pour Stendhal, l'argent est l'aphrodisiaque superlatif! L'argent a d'autant plus de valeur à ses yeux qu'il en est dépourvu. Voici trois mois que son père ne lui donne pas signe de vie et le laisse dans un complet dénûment. « Il m'avait promis 3000 francs pour me faire quitter l'état militaire, j'étais sous-lieutenant au 6e dragons, en vendémiaire an IX, à dix-sept ans et sept mois. Voilà l'état qu'il m'a fait quitter. » Il ne dit pas que lui-même ne demandait qu'à sortir de l'armée! Sa colère contre son père est si grande qu'il sent renaître en lui les sentiments haineux qui l'agitaient dans son enfance. Il le juge sans retenue aucune : mon barbare de père, mon tartufe de père, mon avare de père, mon bâtard de père! Il n'a pas assez de mots pour qualifier ce père indigne qui, en le laissant sans argent, l'empêche de conduire à bien son aventure avec Mélanie. Enfin, le jour où il reçoit, de Grenoble, trois cents francs, le voilà tout attendri. Il oublie sa rancune : « Remercie bien mon papa », écrit-il à sa sœur.

Avec Mélanie, il n'en sera pas moins « nigaud ». Alors il se cherche une excuse. « Plus je l'aime, plus je suis timide. » Ça peut durer longtemps ainsi! Il est aux petits soins pour la jeune femme; il n'est heureux qu'auprès d'elle. Leur intimité est d'ailleurs complète. Il vient chez elle à toute heure; il assiste à sa toilette; la surprend, en papillottes, rangeant dans l'armoire le linge que la domestique repassait; pendant que son amie se fait friser, il souffle le feu, il se rend utile. On improvise des dînettes délicieuses : une chaise devient une table et l'on grignote des pommes de terre que la femme de chambre a fait cuire. On s'embrasse, on se donne des petits noms. C'est l'enivrement d'un petit garçon de treize ans et d'une petite fille de dix. Et toujours *lui* se dit : « Je l'aurai quand je voudrai », et toujours *elle* se dérobe.

Mélanie, ayant mangé le meilleur de sa petite fortune, songe à vivre à la campagne avec une fille qu'elle a. Beyle approuve cette idée. Il est disposé à tout sacrifier pour elle. Entendez qu'il se déclare prêt à aller s'installer auprès de Mélanie. Il se chargerait de l'éducation de la fille de son amie. Mais Mélanie est plus sage que lui et plus pratique aussi. Trouvant un engagement avantageux à Marseille, elle accepte et quitte Paris. Beyle l'acccompagnera jusqu'à Lyon. De là, il ira passer quelque temps à Grenoble.

Le séjour de Beyle dans sa ville natale fut court. Il avait été heureux de revoir sa chère Pauline, mais bientôt Grenoble lui parut maussade et la vie de famille l'ennuya. Et puis, Mélanie lui manque. Les lettres qu'elle lui envoie lui paraissent froides — bien qu'elles fussent pourtant très affectueuses. Mais Beyle était jaloux du préfet qui avait accordé sa protection à l'actrice. Aussi, quand il apprend qu'elle est souffrante, il n'hésite pas : il part la rejoindre. Elle fut enfin sa maîtresse. C'est le bonheur parfait. Les lettres qu'il écrit à sa sœur, sa confidente habituelle, nous renseignent sur ses sentiments.

« Je ne croyais pas, dit-il, qu'un si beau caractère fût dans la nature. Tu n'as pas d'idée de Mélanie. C'est Mme Roland avec plus de grâce... »

Voilà pour le moral. Au physique, il la peint en deux lignes : « C'est une très belle femme, une figure grecque, sévère, des yeux bleus immenses, un corps plein de grâces, elle est un peu maigre. » Et il écrit encore :

« Je suis heureux ici, ma bonne amie, je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur. Elle a une belle âme; belle n'est pas le mot, c'est sublime! J'ai quelquefois le malheur d'en être jaloux. L'étude que j'ai faite des passions me rend soupçonneux, parce que je vois tous les possibles. Comme elle est moins riche que toi et que même elle n'a presque rien, je vais acheter une feuille de papier timbré, pour faire mon testament et lui donner tout, après elle à ma fille. »

Il pousse l'enthousiasme jusqu'à se proclamer le père

de l'enfant de sa maîtresse ! Peut-être est-ce pour attendrir Pauline. Nous voyons d'ailleurs qu'il songe à confier la fille de son amie à sa sœur, au cas où Mélanie et lui viendraient à disparaître. Il caresse également le projet de vivre à Paris entre Pauline et Louason. En attendant, il entreprend de faire correspondre les deux femmes. Ah ! notre Stendhal ne s'embarrasse pas d'une vaine morale ! — « Mélanie brûle d'envie de te connaître, mande-t-il à sa sœur — elle veut t'écrire. Ne pourrais-tu pas lui écrire toi-même un petit billet où tu lui exprimerais l'envie que tu as d'avoir une amie... » C'est complet ! Pauline trouve probablement naturel le désir de son frère, puisqu'elle s'y plie. Mélanie est au comble de la joie lorsqu'elle reçoit un petit billet de la sœur de Beyle. Elle lui répond. Il n'est pas de projets qu'elle ne forme pour le bonheur de la jeune fille. Il y a d'ailleurs tant de naïveté, de candeur, de timidité, d'honnêteté de part et d'autre, que ce petit commerce épistolaire est tout à fait charmant et à l'honneur des deux femmes, qui ont la même âme noble et sensible.

Que fait Beyle à Marseille? Dans son *Journal* il n'en dit rien. Sa correspondance nous renseigne davantage. Dans une lettre à sa sœur, datée du 8 août 1805, nous relevons cette phrase : « J'use comme un diable, à cause de mes séances à la Douane, au Poids, à la Bourse et de mes courses pour recouvrements. » — Que fait-il? Autre note, le 7 octobre, il donne à sa sœur ces renseignements : « Les mélasses, 28, 29, 30 francs le quintal. On les expédie des Barrils ; le quintal coûte 8 francs d'ici Grenoble. Les *Versoin*, dernière qualité de sucre, 75 fr. 80 les 100 kilos. » — Serait-il dans les mélasses? Enfin, le 1er juin 1806, il écrit à son cousin Martial Daru pour le prier d'intercéder en sa faveur auprès de Pierre Daru, car il voudrait trouver une situation à Paris. Le premier paragraphe de la lettre est à citer : « Me voici à Grenoble, mais ce n'est pas par inconstance ; je n'ai quitté instantanément Marseille que sur des lettres terribles de mon grand-père. Le commerce humilie mon père : il ne fera rien pour un fils qui remue

des barriques d'eau-de-vie, tout au monde pour un fils dont il verrait le nom dans les journaux. C'est ce qui vous a procuré tant de lettres, à M. Daru et à vous. »

Ainsi, à Marseille, Beyle était dans le commerce. Oui, nous savons qu'il fut commis de M. Charles Meunier, épicier en gros, rue du Vieux-Concert. Henri Beyle, notre dandy, commis épicier! Amour, ce sont là de tes miracles! Mais, s'il est vrai que son père était humilié de le voir dans le négoce, soyons sûr qu'il n'était pas fier non plus. Nous ne sommes donc pas étonné qu'il ait fait faire des démarches auprès de Pierre Daru, pour obtenir derechef un emploi dans ses bureaux.

D'ailleurs, au mois de février 1806, le théâtre de Marseille ayant clos ses portes, Mélanie se vit contrainte de regagner Paris. Elle reçut bientôt des propositions assez avantageuses de Naples. Mais, avant de les accepter, elle en écrit à son ami. Que doit-elle faire? Et quelles sont ses intentions, à lui? Elle le prie d'examiner lequel de lui ou d'elle a le sort le plus stable, afin que l'autre s'y abandonne entièrement et qu'ils ne soient plus forcés de se séparer. L'aime-t-il assez pour lui sacrifier ses ambitions?

C'était demander à Beyle de prendre une résolution nette. Ce ne fut jamais son fort. Aussi ne répond-il pas catégoriquement à la jeune femme. Son principe était de se laisser porter par les événements. Il gagne du temps, assure Mélanie de sa tendresse et du plaisir qu'il aura à la revoir bientôt. Dégoûté de Marseille, il était revenu à Grenoble. Son grand-père, son père se joignirent à lui pour fléchir les Daru. On témoigne que le jeune homme, depuis deux ans, suit avec exactitude son plan et ses études, qu'il a acquis beaucoup de maturité; on met sur sa jeunesse les inconséquences de sa conduite; on l'excuse : s'il abandonna la carrière des armes, ce fut uniquement parce que l'état militaire leur répugnait. Bref, les Daru répondirent qu'on leur envoyât Henri.

Le voilà une fois encore sur le chemin de Paris, où la patache le dépose le 10 juillet.

Il n'est pas aussitôt débarqué qu'il reprend sa « vie d'artiste ». Il a revu Mélanie qui n'alla pas à Naples, mais il y a quelque chose de cassé dans leur liaison. « *My love for* Mélanie a eu une petite pointe », écrit-il, dans son *Journal*, le 18 septembre. En vérité, nous croyons assez bien démêler son sentiment. Mélanie ne l'intéresse plus. C'est une femme *eue*, comme il dit. Pour lui, une femme eue n'a plus beaucoup d'attrait. Cela est très masculin. De plus — et ceci sera très féminin — Stendhal a besoin d'être tenu en haleine. Il lui faut de l'imprévu. Il aimera d'autant plus que son esprit sera davantage occupé de la femme qu'il désire, qu'il connaîtra des alternatives d'espérance et de crainte. L'agitation lui est nécessaire. La tranquillité, la stabilité sont contraires à son tempérament. Le bonheur est tout entier, pour lui, dans *les sensations*. Mélanie ne lui en offre guère présentement. Il est trop certain de son amour et de sa fidélité. Sa passion pour la Pietragrua, plus tard, prendra aliment des trahisons mêmes de cette maîtresse haïe et adorée tour à tour.

Aussi, quand Martial Daru, à la fin d'octobre 1806, partit en Allemagne rejoindre l'armée, Beyle le suivit-il avec joie, bien qu'il n'eût aucun titre officiel.

La pauvre Mélanie resta toute seule. Sans doute se redit-elle alors ce que quelques mois auparavant elle avait écrit à son ami : « J'ai une expérience si triste du cœur humain que si je m'étonne des malheurs qui m'arrivent, c'est de ne les avoir pas prévus, mais ils ne m'irritent plus. Je sais trop que je serai malheureuse, et je me résigne à mon sort. »

Tant de sage philosophie méritait d'être récompensée. Au moment où la jeune femme désespérait de sa vie, elle fit la connaissance d'un Russe, M. de Baskov, qui s'en éprit et lui donna son nom.

IV

Le Commissaire des guerres Henri Beyle

En Allemagne, Beyle va rester le même, c'est-à-dire vif, observateur, artiste, épris de paysages et de musique, discourant littérature chaque fois qu'il en aura occasion, orgueilleux, naturellement, et, plus naturellement encore, amoureux (?) de toutes les jolies filles rencontrées.

Écrivant au ministre de la Guerre, en 1828, il dira : « J'ai servi, comme adjoint aux commissaires des guerres, la veille et le jour de la bataille d'Iéna. » Dans la notice biographique qu'il rédige sur lui en 1837, il assure aussi avoir vu cette bataille. Or, la bataille d'Iéna fut gagnée par Napoléon le 14 octobre. Beyle, à cette date, était encore à Paris. Stendhal est sujet à ces erreurs; sa mémoire est douteuse... d'autant plus qu'il aura intérêt à se souvenir mal. Alors, il arrange les choses au mieux de sa vanité ou de son ambition. Nous verrons cela plus d'une fois.

La première chose qui semble avoir fait impression sur lui, en Allemagne, fut l'entrée de Napoléon à Berlin. Cette fois, il y était. — « Napoléon, a-t-il dit, avait pris le grand uniforme de général de division. Il marchait à vingt pas en avant des soldats; la foule silencieuse n'était qu'à deux pas de son cheval; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres. »

Ce spectacle l'enthousiasme littéralement. C'est que, en vérité, il professe une grande admiration pour l'Empereur. Il aura beau dire, lorsqu'il le voit à Paris pour la



Entrée des Français dans Berlin. (Cabinet des Estampes.)

première fois, qu'il lui trouve la « mine assez basse » à cause de son nez qui est sur le même plan que le front, au fond il l'admire et, au reste, il avouera lui-même que ce fut le seul homme qu'il ait jamais respecté.

Nous l'avons dit, Beyle n'avait aucun titre, lorsqu'il partit de Paris avec Martial Daru. Le 29 octobre, Pierre Daru le désigna pour un emploi d'adjoint aux commissaires des guerres. Enfin, le 11 juillet 1807, il obtint le brevet d'adjoint titulaire. Sa situation devenait régulière. Mais, bien avant cette dernière formalité, il remplit les fonctions de commissaire des guerres. Détaché à Brunswick, il s'installe dans cette ville le 13 novembre 1806. Il fait montre d'une grande activité. La vanité, chez lui, ne perdant jamais ses droits, un de ses premiers soins fut de se faire broder un habit. Il va d'ailleurs mener là la vie d'un petit potentat. Pour se donner plus de lustre, il crut bon de joindre la particule à son nom roturier : *de Beyle*, cela ne fait-il pas admirablement au bas d'un acte? Pour qu'il ne manqua rien à son anoblissement, il fit venir de Grenoble un cachet aux armes de son père : d'argent au chevron de gueules chargé de trois étoiles d'argent. « Ces bêtises-là, dit-il, ont un grand prix en Allemagne: c'est la planche qui aide beaucoup d'honnêtes gens à franchir les préjugés qui les séparent de moi. » — D'accord, mais soyez assuré qu'il était très satisfait de faire étalage de noblesse. Son séjour à Brunswick lui procura d'ailleurs bien d'autres jouissances d'amour-propre. On l'appelait *Monsieur l'intendant*, gros comme le bras, et les Allemands allaient même jusqu'à lui donner du *Monseigneur*. Les généraux le visitaient, il assistait à des dîners de cérémonie, chassait le cerf dans les montagnes de l'Elm, faisait des excursions dans les environs de la ville... Bref, M. de Beyle était un personnage important.

Il profite de la situation avantageuse qu'il occupe et de la considération dont il jouit pour mener une petite intrigue amoureuse. Car l'amour sera toujours la grande affaire pour notre Stendhal. Cette fois, il s'éprend d'une jeune et blonde Allemande, Mina ou Minette de Griesheim,

fille cadette d'un général sans fortune, commandant de la place de Brunswick avant la guerre. Il est beaucoup plus sérieusement pris qu'on pourrait le croire, encore qu'il continue, comme jadis avec Mélanie Guilbert, à jouer le dandy, tirant des plans savants pour éveiller la jalousie de la jeune fille. Qu'écrivait-il, d'ailleurs, à sa sœur Pauline, le 30 avril 1807? « L'honneur se battant avec l'amour et l'intérêt d'ambition m'ont mis sept ou huit fois au comble de l'agitation malheureuse et du bonheur ardent pendant ce mois d'avril. Le 5 mars, l'honneur m'a brouillé avec Martial; le 5 avril, réconcilié. J'ai dû partir pour Thorn. J'ai vaincu l'amour avec des peines infinies, et, puisqu'il faut le dire, en pleurant; j'étais si agité à sept heures du soir, au moment où j'allais décider de mon départ, que je courais les rues de Brunswick comme un fou; je passais devant les fenêtres d'une petite fille pour laquelle j'ai du goût; je me sentais déchiré. »

Mais, il n'a rien vaincu du tout, et, du reste, ne part pas. Minette lui tient cependant la dragée haute; il se rend compte que « la politique, la vanité, la pitié » lui ordonnent de ne plus s'occuper d'elle. Néanmoins, il ne cesse pas une minute de la poursuivre de son désir. « Hier, écrit-il à sa sœur, Minette m'a *serré la main*, pas davantage; tu te moqueras de moi, mais, après la vie que je mène depuis six ans, c'est pour cela que j'ai été si agité ce mois-ci. »

Oui, il craint de paraître un peu ridicule. L'est-il? Nous ne voulons pas le savoir et nous pensons même le contraire. Cette fraîcheur d'âme qu'il montre à vingt-cinq ans, il l'aura encore vingt ans plus tard. Sa sensibilité ne sera jamais moins vive. Il se croira blasé et toujours il retrouvera sa naïveté charmante de jeune homme. Et, c'est cette naïveté, cette sensibilité, cette fraîcheur d'âme, ainsi que nous l'avons dit déjà, qui font que nous l'aimons. Si Stendhal n'était qu'un roué, souvent nous nous détacherions de lui, mais sa rouerie est toute de façade, c'est une rouerie platonique. Sa psychologie si profonde n'a — relativement à ses actes — qu'une valeur

purement théorique. Il traversera la vie sans rien perdre de sa candeur première. Cela est une chose trop rare pour que nous nous étonnions de ce qu'un tel caractère ait le meilleur de notre sympathie.

Un serrement de main, il n'obtint rien autre de la jeune Mina. Il commence d'ailleurs à s'ennuyer à Brunswick; c'est normal. Le changement lui est indispensable. Aussi sollicite-t-il d'aller à Falkenstein, prendre du service à l'*armée active*. L'administration le dégoûte, il reprendrait volontiers son uniforme de sous-lieutenant. En attendant, il lit Goldoni, auquel il trouve du naturel ; il relit la *Logique* de Tracy, un des ouvrages qui eurent le plus d'influence sur son esprit ; il se plonge dans l'*Histoire de Pologne*, de Rulhière; il écrit de longues lettres à sa sœur; il s'occupe de ses chevaux — Beyle a deux chevaux ! — il surveille ses secrétaires, donne des dîners à ses camarades, enfin mène une vie aussi active que possible.

Des lettres à sa sœur, une est particulièrement intéressante pour nous, non seulement parce qu'elle nous renseigne sur de menus faits sentimentaux ou autres de l'existence de Stendhal, à cette époque, mais encore parce qu'elle est infiniment pittoresque. Elle doit dater du mois de septembre 1808. La voici ; on va voir que Beyle a oublié Mina de Griesheim pour Mlle de B. qui l'aime, croit-il, et avec laquelle il passe des heures de tendres tête-à-tête. Malheureusement, une petite maladie (?) l'empêche de profiter de cette nouvelle conquête.

Tout cela ne le privera pas de mener une troisième intrigue avec la veuve d'un officier. — Décidément, Beyle est un Lauzun terrible, mais c'est un Lauzun qui a pour habitude de *manquer* — c'est un mot de lui — les femmes dont il s'éprend.

« Je me croyais quitte à jamais des pompes de l'amour et sur le point de faire mon salut, mais mon orgueil vient d'être humilié : je viens de recevoir une lettre qui m'a fait tant de plaisir qu'il faut nécessairement que je sois amoureux de celle qui l'a écrite. » (*Nécessairement* est

admirable. Et n'est-il pas plaisant de voir Stendhal aussi mal renseigné sur ses propres sentiments? Il s'éprend si facilement, à droite et à gauche, qu'il ne sait plus, vraiment, s'il aime celle-ci plus que celle-là. Un petit choc au cœur, il se dit : « Ça y est, j'aime. » Mais une minute après, c'est un choc nouveau, il aime encore... seulement ce n'est déjà plus la même femme!) « Or, voici mon conte : Il y avait ici, il y a huit mois, un colonel avec qui je fis connaissance par la vertu de mon état; il avait une femme de vingt-trois ans, d'infiniment d'esprit, et de ce caractère élevé que j'aime tant dans les Italiennes. Je plaisantais trois ou quatre fois avec elle, une entre autres, en lui gagnant un louis ou deux à un jeu où l'on joua six sous. Son mari part avec son régiment, mais il meurt à six lieues d'ici. Elle revient quelques jours après ; je vais la voir. Je trouve qu'elle me reçoit bien, au milieu de sa profonde douleur, mais comme tout le monde. Moi, reçu comme tout le monde, m'ennuyant, sachant qu'elle s'ennuie, sûr de passer des moments agréables auprès d'elle, je demeure quatre longs mois sans l'aller voir. Un soir, à la promenade, le hasard nous met à côté l'un de l'autre ; elle partait dans huit jours ; depuis ce moment, nous passons notre vie ensemble ; elle connaissait les mêmes villes d'Italie que moi, et presque les mêmes personnes ; elle part, je galope dix lieues à sa portière. Nous faisons la plus ridicule conversation du monde toute la nuit ; elle ne se couche presque pas, et cela pour parler de l'agrément de chasser et autres choses intéressantes ; mais je crois que nos yeux avaient plus d'esprit. (En est-il bien sûr?) Enfin, je la quitte ; en revenant et crevant mes chevaux, je me trouve trop bête pour que ce soit naturel. (Eh, eh ! nous savons, nous, qu'il est coutumier du fait !) Elle m'avait promis de m'écrire ; bah! elle m'a oublié. Avant-hier, on m'apporte une mauvaise petite lettre en papier jaune ; elle avait si bonne tournure que je la crus de Barral. J'ouvre et, un grand quart d'heure après, je me trouve rouge jusqu'aux yeux, me promenant à grands pas, le plus content des hommes et soupirant.

« N'est-il pas bien comique qu'il n'ait dépendu que de moi, pendant quatre longs mois de Brunswick, de voir ou d'avoir une femme charmante, et que j'attende que trois cents petites lieues nous séparent pour y songer? »

Voilà l'homme, l'amoureux tout au moins! Il n'a jamais l'air de comprendre le silence ou la trop grande abondance de paroles des femmes. A vrai dire, si, il remarque tout cela puisqu'il le note, mais, sur l'instant, il fait comme s'il ne le remarquait pas.

Il attend toujours d'être au loin pour avoir de l'esprit, et surtout de la décision. En amour, Stendhal est un actif qui n'agit pas. Toujours à cause de sa timidité, évidemment.

Achevons de lire sa lettre à Pauline Beyle :

« Avant-hier, c'est-à-dire le 10, bataille! une fusillade où j'ai été, où une vieille femme, les mains croisées sur le ventre, a eu l'avantage de les voir percées comme Notre Sauveur, et de plus, le ventre, et d'aller sur-le-champ éprouver l'effet de sa miséricorde. Sans compter plusieurs coups de sabre dont personne ne se vante. Clair de lune magnifique; rue large, pleine de monde. *Fer-flou Ke-ta Françauze*, ce qui veut dire f... gueux de Français, tombant de tous côtés sur mon chapeau d'uniforme; un coup de fusil; vingt personnes étendues autour de moi; les autres se sont précipitées contr eles murs, moi seul debout. Une belle fille de dix-huit ans, la tête presque sous mes bottes... je la crois blessée; elle frémissait violemment, mais non pas de ma main, qui tâtait très innocemment un fort beau bras bien frais; je la relève pieusement pour voir si c'est la jambe qui est cassée; la bataille s'engage, de nouveaux coups de fusil partent; je la porte contre un mur; je pensais à Sganarelle portant Clélie; je la mets par terre; elle me regarde, me fait une jolie révérence et s'enfuit!

« Cependant les soldats accourent... Ici, mon style devient plus humble parce que le héros s'en va. Il se trouvait au milieu du peuple révolté contre les Français

dont un avait un peu tué un pékin; il attaquait l'hôpital où gisait le tuant... (1) »

La « bataille » dont parle Beyle, fut une simple émeute. Le rôle de Stendhal dans cette affaire nous paraît plus comique qu'héroïque, bien qu'il note avec complaisance qu'il ait été *seul debout*, durant la fusillade. Sa bravoure n'est point douteuse, mais il aime en faire étalage; de même pour son zèle administratif qui n'eut pourtant rien d'excessif. C'est ainsi qu'il disait un jour à l'auteur de *Colomba* : « Et moi aussi, j'avais le feu sacré! On m'avait envoyé à Brunswick pour lever une imposition extraordinaire de cinq millions; j'en ai fait entrer sept, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'Empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela et dit : « C'est bien. »

Beau geste, belle phrase. Malheureusement, ici encore, la mémoire de Stendhal bronche. A Brunswick, il n'était pas auditeur mais bien, on l'a vu, adjoint aux commissaires des guerres. L'imposition dont il parle fut levée par Martial Daru, non par lui.

A la fin de 1808, il reçut l'ordre de se rendre à Paris; il y demeura quatre mois. En avril, Beyle se dirige à nouveau vers l'Allemagne; il va suivre la campagne de Vienne. Son activité et son endurance physique seront étonnantes, bien qu'il souffre assez fréquemment de maux de tête terribles et d'accès de fièvre. Nous avons sur cette période de son existence deux sources importantes de renseignements : son *Journal* et sa *Correspondance*. Il y aurait à prendre, ici et là, bien des pages intéressantes, malheureusement la place nous manque pour les reproduire, et c'est dommage, car rien ne serait plus capable de montrer Stendhal en son entier, sa bonne humeur, ses goûts, son soin de tout observer, et sa continuelle occupation de plaire aux jolies filles rencontrées. Il est du moins certains passages de ses lettres à sa

(1) *Correspondance*, t. I, p. 301.

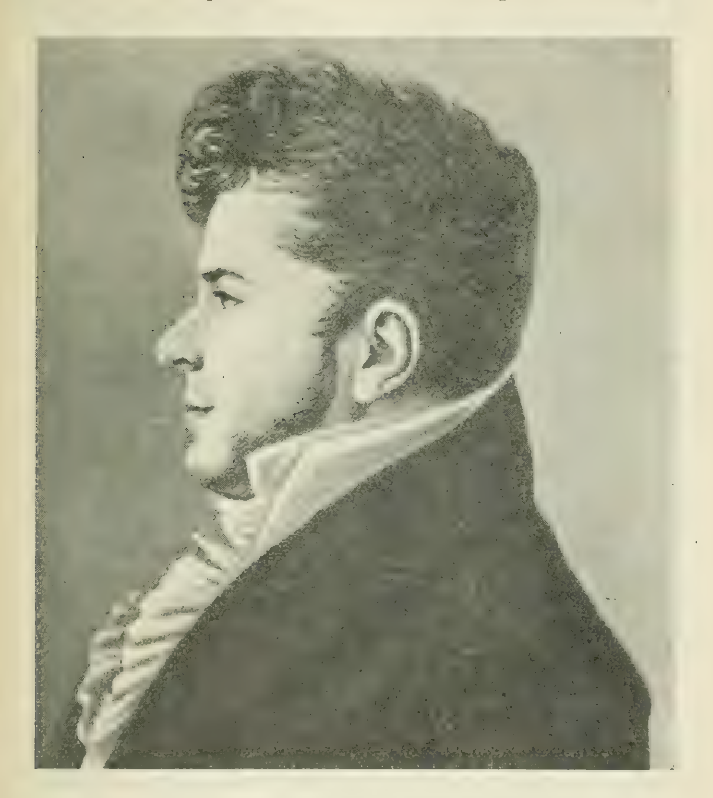
sœur et de son *Journal* que nous allons intercaler dans notre texte, ce sont ceux dans lesquels Beyle a noté des visions tragiques de coins de bataille. Cela est saisissant de réalisme et sans la moindre boursouflure littéraire.

De Strasbourg, Beyle, suivant le cours du Rhin, gagne Stuttgart, Neubourg, Landshut. Dans cette dernière ville, il aide son collègue Florian de Froidefonds à dresser un hôpital. Il se montre humain aux blessés qu'il soutient à leur descente de charrette. Le sentiment d'avoir fait tout son devoir lui donne du contentement. — Le pays étant rien moins que sûr, il couche tout habillé : « Nous avions à côté de nous, dit-il, une voix du nez qui demandait de l'eau. C'est un officier blessé d'un biscaïen entre les deux épaules, qui mourra bientôt. » — Voilà son laconisme. A Ingolstadt, il tourne autour de la maîtresse d'auberge où il avait pris logement. Cette femme n'était pas bien; qu'importe? il n'en a pas moins l'idée de « l'avoir », mais le temps lui fait défaut pour conduire à bien cette aventure. Notre amoureux avait toujours besoin de beaucoup de temps en ces sortes d'affaires ! La nouvelle de la victoire de Ratisbonne vient le consoler de sa propre défaite.

En campagne, si harassé de fatigue soit-il, il reste l'artiste intéressé de tout, des gens, des choses, du pays. Ici, il note « un paysage grandiose dans le genre de ceux de Claude Lorrain »; là, il admire un incendie : « Le trouble du moment de l'incendie a été observé par moi dans toutes ses gradations, depuis la tranquillité du sommeil jusqu'aux chevaux du fourgon accourant de toutes parts au galop. »

Pas la moindre émotion; c'est un peintre qui observe, qui prend des notes pour un futur tableau, c'est un historien qui regarde froidement les horreurs de la guerre, ce sera aussi un psychologue réfléchissant, cherchant à découvrir la pensée dernière d'un mourant, le passage d'une âme s'échappant d'un corps mutilé. Se rendant à Ebersberg, il traverse un pont sur la Traun, où le corps d'armée de Masséna s'est battu. Partout des cadavres

d'hommes et de chevaux : « Il y en a encore une trentaine sur le pont; on a été obligé d'en jeter une grande quantité dans la rivière qui est démesurément large; au milieu, à



Portrait de Beyle. (Collection Pellat.)

quatre cents pas au-dessous du pont, était un cheval droit et immobile — effet singulier. Toute la ville d'Ebersberg achevait de brûler, la rue où nous passâmes était garnie de cadavres, la plupart français, et presque tous brûlés. Il y en avait de tellement brulés et noirs qu'à peine

reconnaissait-on la forme humaine du squelette. En plusieurs endroits les cadavres étaient entassés; j'examinais leur figure. Sur le pont, un brave Allemand mort les yeux ouverts; courage, fidélité et bonté allemande étaient peints sur sa figure qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie. — Peu à peu, la rue se resserrait, et enfin, sous la porte et avant, notre voiture fut obligée de passer sur ces cadavres défigurés par les flammes. Quelques maisons brûlaient encore. »

On croirait quelque estampe de Goya; cela rappelle aussi les admirables récits de *Sébastopol* de Tolstoï. On sait d'ailleurs l'influence de Stendhal sur l'auteur de *Guerre et Paix.*

Pour lui, il n'y a pas jusqu'au plus petit détail qui n'ait son importance, le moindre fait est noté avec la dernière exactitude. Tout cela forme, dans l'ensemble, un tableau d'autant plus saisissant qu'on n'y sent aucun artifice littéraire, qu'aucune grandiloquence n'en gâte l'effet tragique. Il est précis, il est minutieux, les plus grands événements ne lui arracheront pas un mouvement lyrique. Il voit juste, il voit exact, froidement, sans s'en laisser imposer par quoi que ce soit. C'est un réaliste. Avec lui, la guerre cesse d'être quelque chose d'héroïquement fabuleux; il nous montre, au contraire, combien, aux plus tragiques circonstances, il se mêle un élément comique.

Il arrive à Neumarkt, ayant parcouru environ six lieues en huit heures. Dans un bourg de deux mille âmes, quarante mille hommes sont réunis. Cependant il faut faire le logement jusqu'à deux heures de la nuit. Beyle se démène pour caser tout son monde. Il n'a pas mangé, il est tellement harassé que le sommeil le saisit au moment où il avait entrepris de se tailler un bifteck, avec un petit couteau de deux sous, dans une cuisse de bœuf. Le voilà glissé sous la table, un gros chien lui servant d'édredon. « Une heure après, raconte-t-il, un déserteur, soldat autrichien, mais né en France, que j'avais pris la veille pour domestique, vient m'éveiller en m'apportant

mes tranches de bœuf à peu près cuites, mais recouvertes d'une cristallisation de sel. Je les déchirais les yeux fermés, lorsque je m'aperçus à une fente du volet que le jour commençait à poindre; j'ouvris tout à fait et je vis le général P... en chapeau brodé, à cheval sur une botte de paille attachée à ma charrette.

« Où allez-vous donc comme ça, général?

— A ma brigade! on dit qu'on se bat aujourd'hui, et je suis au désespoir, je ne sais comment arriver.

— Puisque vous êtes au désespoir, venez manger du bœuf infernal avec moi. »

« Il entre et mange comme un voleur; il trouvait le bœuf tendre.... (1) »

La bonne humeur de Beyle ne s'altère pas, au contraire; il est le premier à trouver amusantes les situations difficiles dans lesquelles il se trouve. Et Dieu sait pourtant qu'elles ne sont pas toujours agréables.

Enfin, il arrive à Vienne. Là il va prendre un peu de repos; il en avait grand besoin. « Il avait alors, dit M. Chuquet, ce que ces chers Italiens nomment le mal français. » Migraine, fièvre. Du coup il manque et Essling et Wagram.

Vienne lui plut. Les premiers jours de son séjour dans la capitale de l'Autriche, il éprouve ce « contentement intérieur et bien-être parfait » que Genève seule lui avait procuré depuis l'Italie. Mais, un peu inactif, bientôt, il s'ennuie. « Trop de penchant à l'amour : une jolie femme à chaque pas. » Voilà le sujet de sa tristesse. Il court toujours après cette « grande âme » dont il assurait autrefois sa sœur que Mélanie Gilbert était douée. Mme Pierre Daru étant venue rejoindre son mari, Beyle ne trouve rien de mieux que de lui faire la cour — gauchement, timidement, selon son habitude. La jeune femme ne semble d'ailleurs pas autrement s'intéresser à lui. Ça ne fait rien, il ne s'enflamme pas moins. Il va souvent chez elle, il y dîne; ils font des promenades ensemble. Un

(1) Lettre à Pauline Beyle, datée de Burghausen, le 2 avril 1809.

jour, en attendant les chevaux qui ne venaient point, on s'amuse aux petits jeux :

« Quel est le rat qui n'est pas pincette?

— C'est le rappel.

— Quel est le rat ennuyeux?

— C'est le rassis.

— Quel est le D homme de qualité?

— C'est le décompte. »

Mais Stendhal, bien que très heureux d'être près de la comtesse Daru, trouve néanmoins que « cet esprit manque de gaieté ». C'est bien possible!...

Il s'assied sur le pied du canapé où la jeune femme s'est étendue, il joue avec ses gants : tour à tour elle les lui retire, puis les lui rend. A un certain moment, il se penche et lui baise la main. Quelques instants après, il la conduira à sa voiture. S'aperçoit-elle qu'il serre un peu le bras qu'elle a posé sur le sien? Peut-être. Une fois dans la voiture, elle avance la tête :

« Adieu, mon cher Beyle. »

Il l'embrasse. « Son voile coupe ce baiser en deux, dit-il, mais enfin il fut donné avec âme et reçu sans froideur, à ce qu'il me parut. »

Resté seul, il s'ausculte, se tâte, se palpe, et, comme quelqu'un qui, se trouvant faible, prend un excitant pour se donner ou des forces ou du courage, il se trace un petit plan de conduite. Ça, c'est sa manie. Il témoigne de rares qualités de tacticien... sur le papier! Écoutez-le :

« Il ne faut pas manquer, si je la revois, de prendre le ton d'une galanterie gaie dès le premier abord. Un peu plus de hardiesse et nos nombreux tête-à-tête, qui ont dû lui paraître froids, eussent été charmants, car la glace rompue, je suis sûr de moi en cela, j'eusse paru dans tout mon avantage. »

N'empêche qu'il n'est pas très rassuré.

« Que doit-elle penser de moi? se demande-t-il anxieusement. » Il le saura plus tard, à Paris. En attendant, il va en Hongrie. Quoi faire? On n'en sait rien au juste. Dans une lettre à sa sœur, il écrit : « J'ai été chargé d'une

mission. » C'est vague. Lorsqu'il sollicitera un emploi du ministre des Affaires étrangères, en 1830, puis en 1833, lorsqu'il demandera la croix, il dira bien qu'il avait été chargé d'une mission diplomatique, mais il y a beaucoup à parier que toute la diplomatie qu'il eut à dépenser, en l'espèce, fut pour obtenir des vivres — ce qui rentrait assez dans ses fonctions. Toujours est-il qu'il alla en Hongrie, pas très loin, à Laxemburg et à Eisenstadt.

Pendant le séjour de Beyle en Autriche, Haydn mourut. Huit jours après sa mort, tous les musiciens de la ville se réunirent à Schotten-Kirchen pour exécuter en l'honneur du maître le *Requiem* de Mozart. Beyle ne manqua pas d'assister à cette pieuse cérémonie; il y fut en grand uniforme, se plaçant bien en évidence, au second rang : « Le premier était rempli de la famille du grand homme : trois ou quatre pauvres petites femmes en noir et à figures mesquines. » Le *Requiem* lui parut bruyant et ne l'intéressa pas. Par contre, il écrit à sa sœur qu'il commence à comprendre *Don Juan* qu'il voit jouer presque toutes les semaines, en allemand, au théâtre de Widen.

Si nous voulons savoir quel était son état d'âme — et chez Stendhal rien n'offre une étude plus captivante — à cette époque, lisons cette lettre à Pauline Beyle, datée de Vienne, septembre 1809. Elle est délicieuse, parce que la sensibilité extrême de Stendhal s'y montre sans fard. Nous y trouvons le vrai Beyle, un Beyle sentimental, qui oublie ses plus chères ambitions pour une heure de bonheur.

« Je ne sais, dit-il, si tu es comme moi, ma chère Pauline, mais l'air du mois de septembre me donne toujours le bonheur, sans avoir aucun sujet de contentement de plus qu'à l'ordinaire. J'ai passé hier des heures charmantes dans les jardins Razumoski, dont Faure pourra te donner une idée.

« Aujourd'hui, je suis allé une heure au fond du Prater, la plus belle promenade de l'Europe, disent ceux qui peuvent en juger. Au centre de ces bois immenses, auprès de ce Danube majestueux, il y a une maison de chasse

qui a été criblée de balles et de boulets; des soldats ont achevé d'y mettre tout en pièces. Il y avait à chaque étage un beau salon rond, avec deux fenêtres à l'entour; au troisième est un belvédère charmant. Il n'y a personne dans cette maison; j'ai profité de cette circonstance pour y mener avant-hier l'objet qui seul fait mon destin. (Il s'agit évidemment de la comtesse Daru.)

« Aujourd'hui, j'ai lu Bolingbroke à l'endroit où nous étions assis; je jouissais de mon bonheur caché.

« Je n'ai pas la croix, mais aussi que de matinées pareilles il faut que je sacrifie pour l'obtenir! Il me semble que je fais chaque jour un pas vers le moment heureux où je sentirai que je puis vivre avec cinq ou six mille livres de rentes.

« A propos de projets, il est question de me marier avec une jeune veuve qui a deux enfants et cinq, six ou sept, ou huit cent mille francs; c'est Martial qui arrange cela. J'y suis simple spectateur, content si ça manque, assez embarrassé si ça réussit (1). »

Ça ne réussit pas et, à la fin de novembre, Beyle quittait Vienne avec l'armée, allant à Saint-Pölten. De là il est envoyé à Lintz, « sur les rives du Danube, couvertes de neige ». Le 2 janvier 1810, il écrit au général Dejean, ministre de l'administration de la Guerre, pour demander qu'on veuille bien l'employer en Espagne. Voir l'Espagne, rêve depuis longtemps caressé. On sait son penchant pour les choses d'outre-Pyrénées. En 1808, n'avait-il pas commencé une *Histoire de la guerre de succession d'Espagne*? Mais ce qui primait tout, ce qui passait son admiration pour Cervantes, Lope de Vega, Calderon, c'était le souvenir qu'il avait fidèlement gardé de sa tante Élisabeth Gagnon. A ses yeux d'enfant, elle avait incarné la noblesse, l'honneur — en un mot, et un mot créé par lui : l'*espagnolisme*! Homme, son opinion n'avait pas changé. Ainsi, dès le jeune âge, s'était-il senti mystérieusement attiré vers l'Espagne. On comprend quel plaisir

(1) *Correspondance*, t. I, p. 349.

c'eût été pour lui d'aller au pays du *Cid*. Il avait fait appuyer sa demande au ministre par l'intendant général Villemanzy : « M. de Beyle, disait cet officier, est un sujet fort distingué par son zèle et digne de la faveur qu'il sollicite. » Il autorisa même son subordonné à venir à Paris se mettre à la disposition du ministre. Mais Stendhal devait attendre encore vingt-sept ans avant de voir l'Espagne.

V

La Comtesse Palfy

Voici donc Beyle à Paris. C'est un nouvel enivrement. « Je te dirai sous le secret — confesse-t-il à sa sœur — que je ne me suis jamais trouvé si heureux qu'ici depuis deux mois, et ce qui augmente ce bonheur, c'est que je sens qu'il ne vient pas tout à fait de passion. Je me sens assez raisonnable pour donner tour à tour audience aux plaisirs de la tête, du cœur et même de la gastronomie... » Il mène, en effet, tout cela de front, lisant beaucoup, allant au théâtre, dînant avec ses amis et fréquentant des personnes faciles, qui devaient, au reste, lui donner assez peu de contentement. Stendhal nous parle souvent du vif-argent qui court dans ses veines; il y a dans ses journaux des notes laconiques touchant ses fringales de sens, mais, malgré qu'il en dise, à notre avis, il n'était point du tout sensuel. Ce qui le trompe et ce qui pourrait nous tromper, c'est que sa nature — comme celle de presque tous les hommes — était double : matérielle d'une part, sentimentale, idéaliste, d'autre part. Beyle était d'une forte constitution; il suffit de regarder ses portraits pour se rendre compte que ce n'est point là l'image d'un homme destiné à vivre d'abstinence. Mais le besoin physiologique satisfait, la tendance seconde de sa nature revenait au galop. Or, auprès d'une fille toute à ses caprices, il ne saurait se trouver complètement heureux, car son plaisir, son bonheur, il le trouve dans l'*émotion*, dans l'agitation du cœur et, seul, le sentiment est capable de le mettre dans cet état d'agitation. Aussi le verrons-nous toujours partir à la chasse au bonheur, selon ses expressions, c'est-à-dire que toujours il sera à

la recherche de celle qui lui donnera de l'amour, ou tout au moins l'illusion de l'amour.



Le prince Massimo.
Aquarelle inédite de Beyle.
(Communiqué par M. Stryienski.)
Sur l'original on lit, de l'écriture de Beyle : *Io sono il papa secolare*
(Je suis le pape seculier)

Les lignes suivantes, qu'il écrit à sa sœur, le 23 mai 1810, ne le montrent-elles pas dans toute sa sensibilité ?

« Il n'y a, ce me semble, qu'un parti raisonnable à prendre : y vivre (à Paris) pour l'amour; je ne veux pas dire être toujours Saint-Preux, mais se livrer aux goûts tendres qui visitent souvent une âme sensible, y admirer les chefs-d'œuvre... depuis la divine Sainte-Cécile jusqu'à *Nicomède* joué par Talma... »

Vous reconnaissez l'artiste, l'homme sensible, l'idéaliste.

Mais, dans ses instants de dandysme, il lui arrivera de se contredire. Il placera son amour-propre à vivre de la vie superficielle et mondaine des jeunes gens à la mode. « J'ai passé — dira-t-il à Pauline Beyle — une seconde matinée à Mousseaux (le parc Monceau) avec M. de Lévis et les lettres du Tasse. — (Ceci pour le côté intellectuel. Voici, maintenant, pour le côté pratique.) — On peut trouver le bonheur dans son estomac, dans l'amour ou dans la tête; avec un peu de savoir-faire on peut prendre

un peu de chacun de ces trois bonheurs et se faire un sort agréable et indépendant de la méchanceté des hommes. Cette science du bonheur a pour moi le charme de la nouveauté, par conséquent je dois me tromper encore sur beaucoup de points. Aussi, quand je te raconte ce que je fais, c'est plutôt pour te peindre un cœur qui t'appartient que pour te tracer une marche à suivre. J'ai des moments de flamme où toutes mes résolutions sont emportées par le torrent; après une forte fatigue corporelle ou par une étude suivie et forcée. — (N'est-ce pas ce que nous disions tout à l'heure? La bête apaisée, l'esprit reprend le dessus, mais l'esprit chez Beyle se confond presque toujours avec le sentiment.) — Mais voici le canevas : lire le matin un livre où la sensibilité soit un peu en jeu; vers les trois heures, faire quelques visites nécessaires; dîner avec volupté, au frais, tranquillement; le soir, être avec des femmes aimables ou aimées, fuir comme la mort les conversations d'hommes, l'aigreur, la vanité et le noir de la vie (1). »

Malheureusement ce canevas est bouleversé plus souvent qu'il ne voudrait. Il en est ainsi de tous les canevas qu'il trace avec un grand sérieux. Car cet épicurien passe plus de temps à réfléchir sur les moyens de trouver le bonheur, qu'à le goûter vraiment. Cependant, au moment qui nous occupe, notre théoricien met assez bien en pratique les conseils qu'il donne à sa sœur. Il y a d'autant plus de mérite — si mérite il peut y avoir à vivre gaiement! — que nous le savons soucieux de son avenir, plein d'ambition. Son désir le plus cher serait d'être nommé auditeur au Conseil d'État. Il a des espérances; on lui a donné des promesses. Or voilà qu'au lieu de la nomination attendue, lui arrive l'ordre de se rendre à Lyon. Grâce à l'intervention de Pierre Daru, il obtient de rester encore quelque temps à Paris. Il en profite pour faire, autour de la ville, un voyage de deux cents lieues : Orléans, Beaugency, Fontainebleau, Nangis et Grosbois.

(1) *Correspondance*, t. I, p. 358.

« Mais j'étais, dit-il, avec des âmes qui n'aperçoivent point le pays, d'où je tire mon bonheur. » Il se rend également à Saint-Cloud, et retarde son départ pour aller à Ermenonville et à Mortefontaine. Mais malgré tout l'ennui qu'il en a, force lui est cependant de paraître à Lyon. Il ne devait d'ailleurs y rester que deux mois. Sa nomination au Conseil d'État « où Napoléon avait réuni les cinquante Français les moins bêtes », vint le trouver dans cette ville. Quelques jours plus tard, il fut attaché à l'intendant général de la maison de l'Empereur, M. de Champagny, duc de Cadore, « pour l'inspection et la vérification des différents objets de comptabilité et d'administration du garde-meuble ». Enfin, on le chargea du bureau de la Hollande à l'administration de la liste civile de Napoléon. Tout cela lui faisait une situation assez belle. Comme auditeur, il touche 2 000 francs par an, et 6 000 comme inspecteur du mobilier. A cela, il faut ajouter 900 francs de solde de non-activité, des gratifications et la pension que lui sert son père. Du coup, Stendhal se crut riche. Le dandy, dès lors, va reparaître en lui. Il va à la Cour, assiste, aux Tuileries, à ces messes où les femmes se montraient décolletées, voit Caroline Murat et Pauline Borghèse danser un ballet, costumées en sauvages, le beau général Lagrange figurant Apollon ou un Espagnol délivré. « La corruption était telle dans cette cour impériale que plusieurs femmes étaient affectées du mal vénérien. Beyle connaissait, et pour cause, l'excellent Cullerier, le Ricord du temps. Un jour de 1811, il mena trois dames chez le docteur. Il avait bandé les yeux à deux d'entre elles. Cullerier, très galant homme, ne leva pas le regard, et le surlendemain il dit à Beyle qu'elles n'avaient qu'une fièvre de vergogne (1). »

Une fièvre de vergogne! le mot est joli.

Si vous voulez être renseignés sur le genre de vie de Stendhal à l'époque, lisons cette note de son *Journal* : « Hier, j'ai acheté un cabriolet très à la mode, 2 100 francs,

(1) Arthur Chuquet, *op. cit.*

et des cachets pour 183 francs. Ce matin, je suis allé porter *Ottilie* à Mme Z... Je l'ai trouvée dans ses comptes; de là, chez Mme Rob, elle était occupée *and the love appeared not* (1). J'étais très bien mis. Je suis allé chez Mme Bertrand qui est à Bruxelles. De là, aux Tuileries où tout le monde regarde ma trousse (2), de là chez Pacé qui la regarde aussi, mais ne m'en dit rien pour ne pas constater le triomphe. »

Et c'est ce même Beyle qui dira des hommes : « De l'ambition, de l'argent, des succès de vanité à cette canaille-là ! » Il a tort de ne pas se regarder dans la glace, au moment où il écrit cela !

Il avait loué un joli appartement, dans la rue Neuve-du-Luxembourg. Au luxe des chevaux, s'était ajouté le luxe d'une maîtresse. Ce fut à l'Opéra-Buffa qu'il l'alla chercher. Elle s'appelait Angelina Bareyter. Le soir, à onze heures et demie, elle s'installait dans la chambre de son amant, qui venait la rejoindre vers une heure du matin. Et l'on soupait alors d'une perdrix froide arrosée de champagne. Le matin, levé de bonne heure, il faisait un tour à Tivoli, déjeunait au café Hardy, achetait quelque livre, lisait jusqu'à deux heures, puis se rendait chez la comtesse Palfy.

La comtesse Palfy, ce sera la même personne que la comtesse Marie, Mme Z..., la duchesse de B..., Alexandrine Petit, Elvire, de sa *Correspondance* et de ses journaux, et on a tout lieu de croire qu'il s'agit de la comtesse Pierre Daru.

On se souvient sans doute du manège amoureux auquel Beyle s'était livré à Vienne, en 1809, lorsqu'il s'y retrouva avec la comtesse Daru, venue rejoindre son mari. La comtesse Palfy — nous l'appellerons ainsi dorénavant — avait vingt-sept ans alors. Déjà mère de six enfants et bien qu'un peu forte, elle était plutôt jolie avec ses cheveux châtain foncé, ses sourcils noirs très fournis, et

(1) Et l'amour n'apparut point.

(2) Ses cachets-breloques.

ses petits yeux vifs, pétillants, ardents. La comtesse Palfy possédait une grosse fortune, Stendhal assure qu'elle dépensait bien quatre-vingt mille francs par an ; mais, fortune, situation, satisfaction de vanité, tout cela ne lui donnait plus aucune jouissance, elle avait « besoin de quelque sensation nouvelle et occupante ». Beyle la juge-t-il bien? nous ne savons, mais c'est probable, car ce qu'il dit de la comtesse Palfy, on peut le dire de toutes les femmes en général. Elles sont toujours à la recherche de sensations nouvelles, elles ont toujours besoin qu'*on les occupe*, parce que, neuf fois sur dix, elles s'ennuient. Et elles s'ennuient parce qu'elles ne se suffisent pas à elles-mêmes. Stendhal était assez psychologue pour savoir qu'une femme qui s'ennuie a déjà trompé à demi son mari ou son amant. Ne lui avait-elle pas confessé, d'ailleurs, qu'elle n'avait pas fait un mariage d'inclination? « J'avais de l'aversion pour les jeunes gens, de manière que quand on me dit : « C'est un homme d'un certain âge », je n'en fus pas effrayée. C'est sur ce principe (que les mariages d'inclination sont malheureux) que je n'avais pas voulu épouser quelqu'un que j'aimais. »

Stendhal entreprit donc de se faire aimer de la comtesse Palfy. Que la jeune femme lui plut, on ne le nie pas, mais je ne serais point éloigné de croire qu'il y avait passablement de vanité et peut-être un peu de calcul dans son plan. *Avoir* la comtesse Daru, pensez donc ! Et cette victoire ne devait-elle pas profiter à sa fortune? Pierre Daru était tout-puissant; sollicité par sa femme, il ne manquerait pas de pousser autant qu'il le pourrait son jeune cousin. C'était beaucoup grâce à elle que Beyle avait été nommé commissaire des guerres, puis auditeur au Conseil d'État. Beyle espérait plus encore. Or, il semble bien qu'il commencera à se détacher de la comtesse, lorsqu'il verra qu'elle ne lui sert pas autant qu'il l'avait espéré tout d'abord. Il est plus pratique qu'on ne supposerait. Rarement il se désintéresse de son avenir ; autant que possible, il prend toujours des dispositions pour assurer sa carrière. Malheureusement il manque de constance

et, souvent aussi, il se laisse emporter par son tempérament ardent. Il y a d'ailleurs, chez lui, une continuelle dualité de sentiments qui rend très difficile l'étude de son caractère. Ainsi, avec la comtesse Palfy, tantôt il en parle sur un ton fort détaché, il ne la courtise évidemment qu'en vue d'obtenir sa protection, pour *s'amuser* aussi, — car Stendhal a ceci encore de commun avec les femmes qu'il *lui faut de la distraction*, — puis, voici que brusquement le ton change, et c'est d'un véritable amour qu'il s'agit. Le 9 octobre 1810, il mande à sa sœur : « Il me manque d'aimer et d'être aimé ; je fais ce que je puis pour aimer Mme Palfy. » C'est donc qu'il ne l'aime pas. Et, cependant, n'écrivait-il pas à la même, de Vienne, que la comtesse Palfy « faisait seul son destin » ? Il est vrai que dans une lettre précédente il avait dit : « Partir de Vienne me déchirera le cœur ; mais, quinze jours après, je n'y penserai plus qu'agréablement, surtout en voyageant. » Stendhal a le cœur léger !

Son goût pour la comtesse Palfy remontait à une époque déjà lointaine, trois ans peut-être. En effet, le 14 juillet 1809, il confiait de Vienne à Pauline Beyle : « J'ai été, à Paris, amoureux d'Elvire ; l'immense distance de rang qui nous sépare a fait que cette espèce de passion n'a eu d'interprète que nos yeux, comme on dit dans les romans ; cela m'a amusé surtout dans les derniers moments de mon séjour. Elvire n'a pas beaucoup de sensibilité, ou du moins cette sensibilité n'a jamais été exercée. Je crois qu'étant avec moi elle s'étonnait de sentir. Trois ou quatre fois, nous avons eu de ces moments d'entraînement dans lesquels tout disparaît, excepté ce qu'on désire. Des obstacles insurmontables et du plus grand danger pour l'un et pour l'autre nous ont empêchés de parler autrement que par des regards expressifs. Mais quelle est cette Elvire ? Je te le dirai à la première vue. Quant à tous les détails de notre conduite, figure-toi un courtisan amoureux d'une reine : tu verras la nature de leurs dangers et de leurs plaisirs. »

Il se flatte un peu, car la jeune femme ne semble pas avoir eu, alors, les sentiments qu'il lui prête.

De retour à Paris, lui-même n'a plus guère d'enthousiasme. Le 19 février 1810, il note dans son *Journal* : « Le soir, chez Mme Z., j'y allai à dix heures avec ennui et en faisant effort sur moi-même. J'y ai été naturel et très bien. J'ai été on ne peut plus content de Marie. M. D[aru] m'a parlé avec toute la grâce possible de ma petite lettre. Comme je lui disais : « Ce sera la dernière ; il m'a dit : — Mais non, continuez ; nous tâcherons de faire votre affaire... »

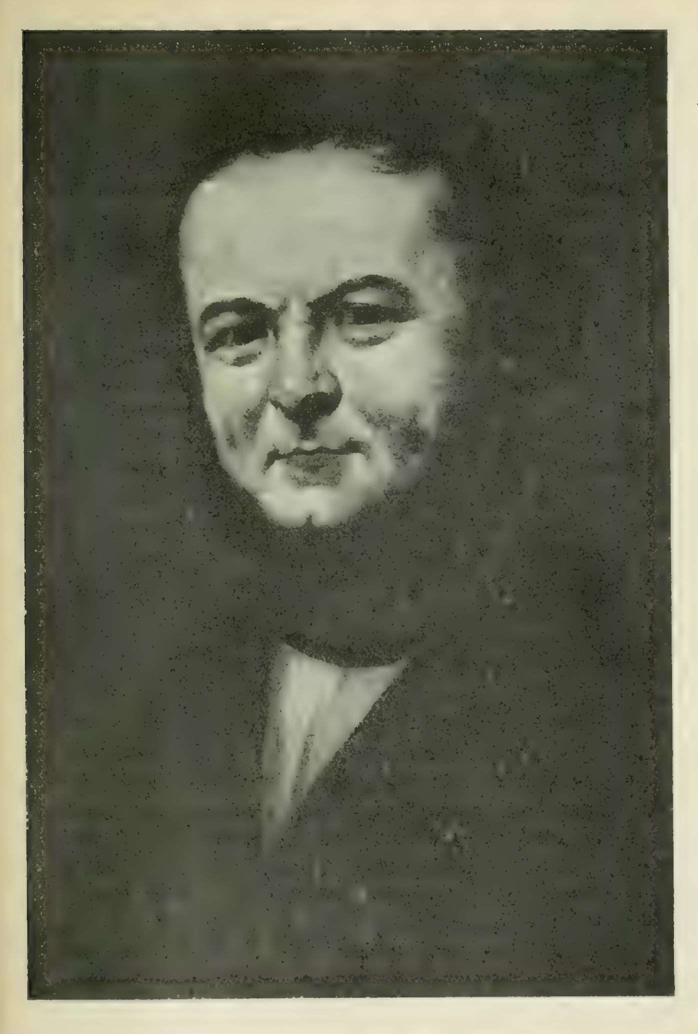
Voilà pourquoi il *a été content de Marie*. C'est que l'amabilité de Pierre Daru est un effet de l'intérêt que la comtesse lui porte !

Un matin, il s'arrange pour la rencontrer aux Tuileries : surprise de la jeune femme. A part lui, Beyle songe : « Elle a peut-être quelque amour pour moi. » Il n'en est donc pas bien sûr.

La comtesse Palfy faisait faire son portrait ; Stendhal l'accompagne. Ce serait une occasion excellente de déclarer son amour, mais comment vaincre sa timidité ordinaire ? Seuls ses yeux disent qu'il l'aime. Elvire comprend, elle est embarrassée, elle n'ose le regarder. Et Beyle de se dire : « Il y a beaucoup du rôle de Chérubin dans mon affaire. » Ce rôle lui plaît et lui convient sans qu'il s'efforce. Il est naïf et roué à la fois. Un regard « bien prononcé » lui met l'âme en bleu. Il croit découvrir vingt preuves d'amour dans la conduite de Marie, vingt petites preuves données chez elle, dans son salon, devant quinze personnes. Quelques instants de tête-à-tête, et tout est à recommencer. La jeune femme attend peut-être qu'il parle ; mais non, il ne sait dire que des banalités. Et le bêta de conclure : « Si elle avait un peu plus de rapports avec moi, nous serions convenus que nous nous aimons. » Que ne les fait-il naître ces rapports ! Devant sa réserve excessive, la comtesse Palfy finira par se résoudre à prendre la direction de l'affaire elle-même. Elle devait être agacée, cette femme, mettons-nous à sa place. Elle

fera montre d'une patience surprenante. Beyle aurait bien mérité que l'on se moque de lui. Un jour, chez une dame de leur connaissance, notre benêt trouve l'objet de ses vœux. Assise près de lui, constamment la comtesse Palfy cherche à rencontrer sa main. Il se décide à répondre d'une légère pression des doigts. Quelques instants plus tard, comme l'on jouait à de petits jeux, il est enfermé avec la jeune femme et un autre homme dans un cabinet. Elvire payait un gage et lui, Beyle, était en droit de l'embrasser. Ah, ouich! Il eût fallu qu'elle se jetât à son cou. Et savez-vous ce qu'il imagine, quelle admirable preuve d'amour il entend donner à son amie? Lui-même va nous l'apprendre. « Si Mme R., écrit-il, reçoit vendredi (et que la comtesse P. n'aille pas chez M. de Schwartzenberg), faire en sorte d'être très aimable, brillant, à l'encontre de deux demoiselles joufflues, pour lui prouver que, si je suis gauche et timide avec elle, c'est une préférence que je lui donne. »

Délicate intention, en vérité! Que ce Stendhal est donc amusant! Il se fâche contre lui-même d'ailleurs, ce qui naturellement ne change rien à rien. Si nous ne le savions si parfaitement empêché par sa timidité, nous ne serions pas éloigné de supposer qu'il entretient volontairement sa gaucherie, qu'il se plaît à ne point oser. C'est que, en effet, l'amour, à ses yeux, cesse d'être intéressant du jour où il est consommé. — Pourquoi? — Non pas uniquement parce qu'il est homme, mais parce que, ce jour-là, les douces émotions du cœur disparaissent. La possession ne tue pas, à proprement parler, l'amour : elle crée un état d'assurance qui ne laisse plus de place à la crainte, c'est-à-dire ce que Stendhal considère comme le meilleur de l'amour. N'écrit-il pas : « Les plaisirs de l'amour sont toujours en proportion de la crainte. » Il n'y a pas d'étreinte qui lui donne autant de bonheur que le premier serrement de main de la femme qu'il aime. Et il professe qu'une « victoire trop prompte » empêche ce qu'il a appelé d'un mot qui a fait fortune « la cristallisation. » Ce que c'est? Il l'explique : « Ce que j'appelle



Stendhal, vers 1825.

(Communiqué par M. P.-A. Chéramy.)

cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. »

Ainsi, du moment où une femme s'est donnée, on peut conclure, selon la théorie stendhalienne, que l'amant ne découvre plus de nouveaux mérites chez sa maîtresse. Pour tout dire, il commence à s'apercevoir de ses défauts! Il écrira encore, dans le même esprit : « Si l'on est sûr de l'amour d'une femme, on examine si elle est plus ou moins belle; si l'on doute de son cœur, on n'a pas le temps de songer à sa figure. »

Connaissant et sa timidité, et sa naïveté en contradiction avec la psychologie dont il donne tant de preuves, et ses théories, nous ne nous étonnerons plus de son hésitation, des détours perpétuels auxquels il se livre pour obtenir les faveurs de la comtesse Palfy.

En parcourant son *Journal*, nous suivons les hauts et les bas de l'intrigue. Ayant été chez la jeune femme, il note : « J'étais en costume militaire, un peu court. Telle a été aussi ma conversation. » Il est vrai qu'il avait la tête remplie d'idées très éloignées de l'amour. Comment! A quoi peut-il penser auprès de celle qu'il aime? Quel étrange amoureux!

Repris de ses doutes, au sujet des sentiments de la comtesse, il analyse les moindres expressions de physionomie de la jeune femme, il s'inquiète de ses mouvemets les moins significatifs, il soupèse la valeur de ses mots les plus indifférents. Il se change en un véritable baromètre, enregistrant les fluctuations les plus petites de l'humeur d'Elvire. Exemple : « Du 15 avril au 28, intérèt tendre marqué *con brio*, et bravant la crainte de se compromettre, du 28 *till now* (jusqu'à présent), bonne amitié, mais plus de brio. » Et ailleurs :

« *I go at break fast time at Palfy's house* (1). Je suis assez naturel et j'ai assez de dignité; je suis content de l'entrevue. Ses yeux semblent s'animer par ma présence.

(1) Je vais chez Palfy, à l'heure du déjeuner.

Elle m'a semblé manquer également et de la froideur de la semaine qui vient de s'écouler, et du *brio* de l'époque précédente; c'était plutôt (si c'en était) de la tendresse sentie, *conscious love* (1), tendre, légèrement mélancolique, sentant tous les mouvements. Sa figure m'a semblé se couvrir des couleurs de l'amour, lorsque, elle lisant haut un journal, au lieu de lire par-dessus son épaule, je la regardais, ce qu'elle voyait du coin de l'œil. En total, j'ai été content d'elle et de moi. J'étais vêtu très bien et d'une manière qui allait parfaitement à ma physionomie. »

Un jour, il survient après le dîner. Elvire se promenait au jardin. Elle est enchantée de le voir. « Donnez-moi le bras, il me faut « un bras fort », lui dit-elle. Beyle remarque que toute la manière d'être de la jeune femme, ses yeux, son rire, sa gaieté annoncent l'amour, mais, selon son habitude, il ne bronche pas. Et, bientôt arrivent des ennuyeux qui ne les laisseront pas seuls une minute. Le comble, comme le remarque spirituellement M. Jean Mélia (2), c'est qu'à la fin de la soirée, il dira à Elvire : « Le froid est dans votre cœur. » Et sans remords aucun, il note : « Ce mot fut assez bien et je serrai son bras. »

Elvire s'absenta quelques jours. Peut-être croit-on que Stendhal va être triste, qu'il souffrira d'être éloigné de celle qu'il aime? Nullement; comme un collégien émancipé par le départ à la campagne de parents gêneurs, il profite de l'absence d'Elvire pour s'amuser avec Mme Ch. et la petite P. Cette petite P. qui « manque de tétons et d'esprit, *deux grandes lacunes*! » N'oublions pas, d'autre part, que la jolie Angelina Bareyter continue d'habiter sous son toit. C'est cela qui nous met en défiance contre lui : s'il était tellement épris de la comtesse Palfy, s'*amuserait-il* ainsi avec l'une et l'autre? — N'est-ce point lui qui écrit : « Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde est ordinairement un amour ambitieux... » — Précisément, nous craignons que son amour pour la

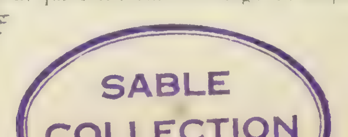
(1) Amour senti.

(2) *La Vie amoureuse de Stendhal.*

comtesse Palfy soit surtout affaire d'ambition. Outre ce qu'elle peut faire pour son avenir, et qui expliquerait déjà suffisamment que Beyle en veuille faire sa maîtresse, il trouve à cette conquête une satisfaction d'amour-propre. Il est à un moment où une telle maîtresse ne doit pas lui paraître moins indispensable à sa carrière de dandy que le titre de baron qu'il désirerait obtenir (1). Quoi qu'il en soit, lorsque la comtesse Marie revint de Bourgogne où elle avait été accompagner sa mère, Beyle se détermine à brusquer un peu sa timidité, timidité qui tient *au bon goût*, selon ses propres expressions. La peur de paraître ridicule entre pour quelque chose aussi dans sa résolution. Après avoir longuement examiné la situation, il finit par se persuader qu'un amant devient nécessaire au bonheur de la comtesse, et qu'il est « le seul amant qu'elle puisse avoir avec commodité, sans qu'il y paraisse ». Alors, il prend résolument l'offensive, — *résolument* est une façon de parler : les choses traînent encore deux mois. Enfin, il enregistre sa victoire : « Tout se termina, dit-il, en six minutes (c'était bien la peine de faire tant d'histoires !) et je l'ai eue un an de suite, six fois par semaine. » — Le septième jour était probablement réservé au seigneur... le mari, en l'espèce !...

Stendhal n'était point au surplus sans connaître les remords ; il trahissait son bienfaiteur, cela lui donnait un peu de honte. Bientôt, d'ailleurs, il dut ressentir quelque ennui de cet amour toujours même. « La nouveauté, écrit-il, est une grande source de plaisir, il faut s'y livrer. » — Sa passion (?) pour Elvire commençait à manquer de nouveauté. Ne disait-il pas encore : « Mon génie n'est pas amoureux longtemps. » Et ne jugeait-il point les femmes à l'égal des romans : « ils intéressent jusqu'au dénouement, et, deux jours après, on s'étonne d'avoir pu être intéressé par des choses si communes. » — Aussi, un

(1) Stendhal fit de sérieuses démarches pour obtenir un majorat de baron. A cet effet, il achète à son père une maison, place Grenetta à Lyon, qui doit former le siège du majorat



beau jour assure-t-il à la jeune femme que son mari le voit d'un mauvais œil. Il doit avoir quelques soupçons, la prudence commande à Stendhal de s'éloigner. Ayant demandé un congé, il va donc partir pour l'Italie.

La comtesse Palfy fut-elle dupe ? Ce serait bien surprenant. Toujours est-il qu'au retour de Beyle il n'y aura plus entre eux que des rapports d'amitié. Un moment, pourtant, il sentira avec étonnement renaître son goût pour Marie. Enfin, il gardera un bon souvenir d'elle. En 1815, alors qu'il réside à Turin, la nouvelle de la mort de la comtesse Palfy lui cause une vraie douleur. « Ah ! ma chère amie, mande-t-il aussitôt à sa sœur Pauline, quelle affreuse nouvelle m'apprend le journal ! La mort de Mme Z... C'était, après toi, la meilleure amie que j'eusse au monde, je ne puis t'écrire. Adieu. »

*
* *

Ayant arrêté une place à la diligence qui doit le transporter à Milan en dix jours, moyennant 168 francs, Beyle se mit en route le 29 août à huit heures un quart, emportant « 2 800 francs plus 40 francs, plus deux portugaises à 83 francs ».

Son camarade Félix Faure et la petite Angelina Bareyter l'avaient accompagné à la diligence.

Voici donc notre Stendhal roulant vers l'Italie. « Je craignais, a-t-il dit, d'avoir pour compagnons des militaires français garnis de leurs croix et rejoignant leurs corps en Italie, bêtes, insolents, hâbleurs et criards, ce qui m'aurait obligé à blaguer. Heureusement j'ai été quitte de cette engeance dont on ne relève point les ridicules, mais on les relèvera. »

Depuis sa dernière campagne en Allemagne, Stendhal avait les militaires en souveraine horreur. Il les trouvait « bêtes, insolents, hâbleurs et criards ». Aussi fut-il enchanté d'échapper à leur compagnie, durant ce voyage en diligence ; d'autant plus enchanté qu'il eut un compagnon qui le ravit d'aise par sa mine de parfait épicurien. Eh, pensez donc la merveille, cet homme « vraiment rare »

allait, avant le dîner, lever les couvercles des casseroles pour voir ce qu'on leur donnerait à manger!

Passant par Montbard, il en profite pour visiter la propriété de Buffon. Un jardinier, qui fut dix-sept ans au service du grand homme, lui fait les honneurs d'une vieille tour dans laquelle le naturaliste travaillait, loin de tout bruit. Ce vieux serviteur raconte à Stendhal qu'il vit un jour Jean-Jacques se mettre à genoux à la porte du cabinet où méditait l'auteur de l'*Histoire naturelle.*

« J'étais ému, dit Beyle, j'aurais voulu rester longtemps. Cette sévérité de travail *is a lesson for me* (est une leçon pour moi). J'aurais voulu me recueillir et sentir le majestueux et le fort que respirent ces jardins. »

Cette faculté d'émotion, d'enthousiasme, cette sensibilité s'exerçant à tous propos — c'est une faculté que les grands artistes, les natures d'élite sont seuls à posséder à ce point.

De grandes idées l'agitent, mais cela ne l'empêche nullement d'apprécier le charme des « filles bien faites » qui le servent à l'auberge. Il confesse d'ailleurs avoir un goût inné pour les filles d'auberge. — Certain soir, il prendra un amusement pervers à guetter le déshabillage d'une de ses voisines d'hôtel : « J'ai guetté longtemps, avant de me coucher, la chambre d'une femme vis-à-vis de laquelle j'avais soupé et qui paraissait très agréable. Sa porte était restée ouverte et j'avais quelque espérance de surprendre une cuisse ou une gorge. » Et, après cet aveu, il ajoute ces considérations d'ordre psychologique : « Telle femme qui, tout entière dans son lit, ne me ferait rien, me donne des sensations charmantes, vue en surprise; elle est alors naturelle; je ne suis pas préoccupé de mon rôle et je suis tout à la sensation. »

« Je suis tout à la sensation »... il y a tout Stendhal dans ces quelques mots.

Le 3 septembre, il atteignait Genève qui lui fit l'effet « d'une prison tenue très proprement ». Enfin, voici Milan. Aussitôt il s'écrie : « Mon cœur est plein. J'ai éprouvé hier soir et aujourd'hui des sentiments pleins de délices. Je suis sur le point de pleurer. » Tel est l'effet

que lui produit Milan. Par la pensée, il se transporte onze ans en arrière, quand il vint pour la première fois en Italie, il se souvient des premiers rapports qu'il eut avec une femme, des soirées délicieuses passées à la Scala, il se souvient avec plus d'attendrissement encore de l'amour caché qu'il nourrissait pour la belle maîtresse de son ami Louis Joinville, Angela Pietragrua. Il a « une tendre pitié » de lui-même. Pas un pas qu'il ne fasse qui ne lui rappelle sa vie milanaise de 1800, tout ce qu'il aimait parce que appartenant à la ville *qu'elle habitait*. Aussi va-t-il sans retard renouer connaissance avec Angela. Cette fois, il osera se déclarer et ce ne sera pas en vain, la Pietragrua étant rien moins que farouche.

Le soir même de son arrivée à Milan, Beyle court à la Scala, ce théâtre qui, dit-il, « a eu une si grande influence sur mon caractère ». Son émotion fut si forte qu'il manqua se trouver mal, c'est tout juste s'il ne fondit pas en larmes.

Le 22 septembre il part pour Florence où il débarque cinq jours plus tard « excédé de fatigue, mouillé, cahoté, obligé de retenir le devant de la voiture de poste et dormant assis dans une position gênée ». Le lendemain, un peu remis en état par un « bain fort propre » (on prenait donc aussi des bains fort sales?), son premier hommage, comme sa première question, fut pour Alfieri :

« Où est la maison qu'habitait le comte Alfieri, où est son tombeau?

— Sa maison, là, à gauche, le long de l'Arno; son tombeau, à Santa Croce, loin d'ici.

— Allons-y. »

Il y arrive, voit le tombeau de Michel-Ange, celui d'Alfieri, celui de Machiavel, « au retour à gauche, vis-à-vis Michel-Ange, le tombeau de Galilée », et s'écrie plein d'attendrissement :

« Il faut avouer que peu d'églises sont honorées de tels tombeaux. Cela donne quelque envie de se faire enterrer (1). »

(1) *Journal de Stendhal.*

En attendant, il continue sa route vers Rome. Jusqu'ici, bien qu'il ait été enthousiasmé des environs du lac Majeur et de Santa Croce, à Florence, il n'est qu'à moitié satisfait de son voyage, il ne cache même pas qu'il retrouvera Paris avec plaisir. Cependant, après avoir vu le Vatican, il envoie ce billet délirant à sa sœur :

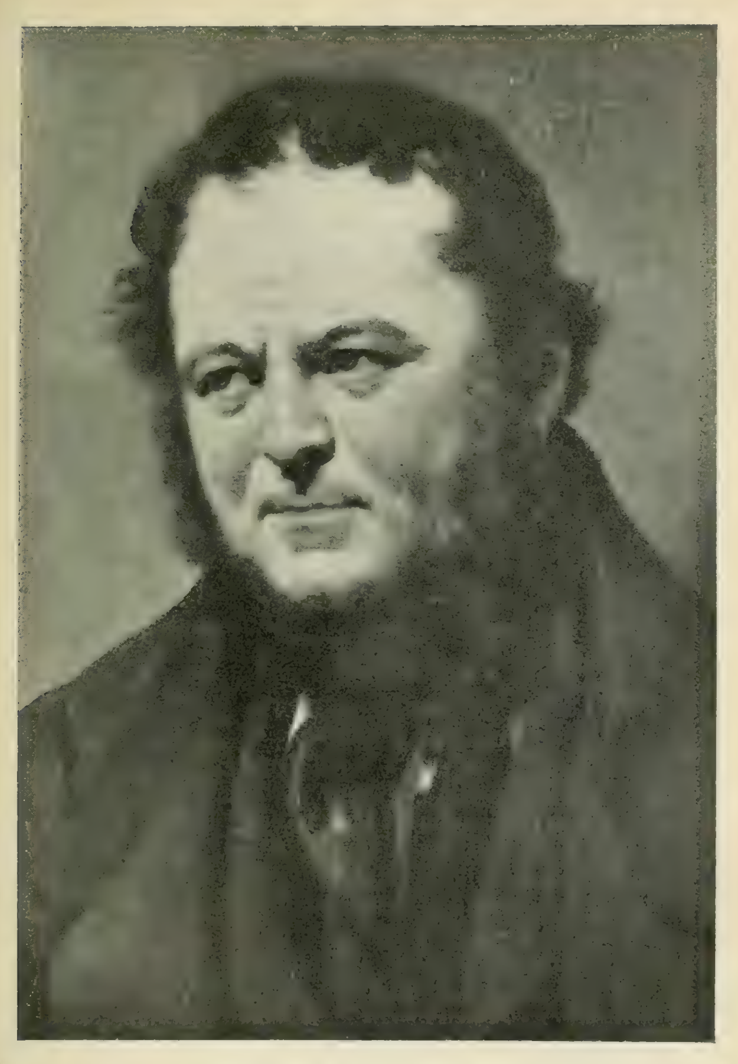
« Je me porte bien et j'admire. J'ai vu les loges de Raphaël et j'en conclus qu'il faut vendre sa chemise pour les voir quand on ne les a pas vues, pour les revoir quand on les a déjà admirées.

« Ce qui m'a le plus touché dans mon voyage d'Italie, c'est le chant des oiseaux dans le Colisée... »

Le 8 octobre, il parcourt les rues de Pompéi et visite le théâtre d'Herculanum. A Naples, la rue de Tolède fait son admiration : « C'est la plus belle que j'aie vue, dit-il, et surtout la plus peuplée. » Et il ajoute : « Tolède (c'est-à-dire la rue de Tolède), Chiaja et la partie de la ville du côté de Portici sont uniques au monde. » Il se rend au Vésuve ; il est surpris de ne pas voir « l'enfer bouillir au fond du cratère ». Au surplus, malgré la multitude de choses admirables qui sollicitent son attention, il n'est pas absorbé au point d'oublier ses éternelles préoccupations sentimentales ; il ne peut s'empêcher de penser à cinq femmes : Angela Pietragrua, naturellement, la comtesse Palfy, Mélanie Guilbert, Angelina Bareyter et Livia B. Rien ne lui ferait plus plaisir, dans le moment, qu'un rendez-vous avec l'une d'elles. L'image d'Angela passe devant ses yeux sept à huit fois par jour. Ce qui ne le dispense nullement de courtiser cette Livia, dont il avait fait la connaissance quelques jours auparavant.

Le 22 octobre, il est à Milan, ayant mis moins d'un mois pour voir toute l'Italie. Il ne touche pas les pavés en marchant dans les rues, tant sa joie est vive à la pensée de retrouver celle qu'il aime. Déception : Angela est à la Madonna del Monte, près de Varèse. Il loue un cheval, et le voilà parti. Il rejoint enfin la jeune femme. Délire !...

De Varèse, il gagne Lavero, puis les îles Borromées. Le jardin d'Isola Bella lui paraît aussi sec au cœur que



Henri Beyle, par Dedreux-Dorcy.
(*Musée de Grenoble.*)

les jardins de Versailles. Trop d'ordre, trop de *raison* évidemment dans ces jardins, cela manque de pittoresque pour son goût romantique : il n'est pas ému. Pour lui, il n'y a que l'émotion qui compte. Mais si les jardins d'Isola Bella le laissent un peu froid, il n'en est pas de même de la vue que l'on a de la terrasse. « A gauche, l'Isola Madre et une partie de Palanza ; ensuite, la branche du lac qui va en Suisse dans le lointain ; en face, Laveno, à droite, branche du lac qui va à Sesto, — cinq ou six nuances de montagnes cachées par les nuages. — Cette vue fait le pendant de celle de la baie de Naples et est bien plus touchante (1). » Cette fois, il n'hésite pas à dire qu'il a trouvé quelque chose où rien n'est à blâmer : « *le pays entre Varèse et Laveno*, et probablement les monts de Brianza ».

Il parcourt le pays dans un équipage des plus sommaires et pittoresques. « Je suis venu [à Madonna del Monte], dit-il, par un temps horrible, dans ce qu'on appelle une *portantine*. Cette malheureuse portantine n'était point élégante du tout ; elle était formée de quelques bâtons et d'un parapluie de toile cirée, passé entre les bâtons supérieurs et dont j'avais le manche contre la joue. »

Comme il allait être tenu de rentrer en France, il apprend à Milan que la prolongation de congé d'un mois qu'il avait sollicitée lui est accordée. De plus, il a la joie de toucher quinze cents francs. Tout va bien. On n'a sans doute pas oublié que pour Stendhal, il était indispensable d'être bien mis et d'avoir de l'argent en poche, pour qu'il fût en possession de toutes ses facultés. Ainsi, ne manquant de rien de ce qui lui est nécessaire pour briller, il reste à Milan jusqu'au 13 novembre, toujours occupé de la divine comtesse Simonetta, autrement dit Angela Pietragrua, que nous retrouverons dans la suite.

Le 27 novembre, Beyle rentre à Paris. Il n'est pas fâché de réintégrer son joli appartement de la rue Neuve-du-

(1) *Soirées du Stendhal Club*, complément au *Journal de Stendhal*, publiées par Casimir Stryienski et Paul Arbelet. (*Mercure*, éditeur.)

Luxembourg. Et puis, la petite Angelina Bareyter n'est-elle pas là pour le recevoir? Il a hâte de la retrouver; il l'imagine l' « attendant avec tout son amour, près d'un bon feu ». Il arrive : pas l'ombre d'Angelina. « J'eus une soirée d'amoureux, écrit-il à sa sœur; je sentais que mon désespoir n'avait pas le sens commun, mais j'étais désespéré. » Il se console en allant voir jouer Mlle Mars. Dans la chaleur de son enthousiasme, il déclare que c'est une chose toujours divine, qui le frappe dans l'endroit le plus tendre de l'âme, que cela vaut mille lieues, et qu'il les ferait avec joie s'il savait trouver un tel plaisir à Alger! Néanmoins, il est tout désemparé : quel contraste entre Paris et l'Italie! Son état d'âme est celui d'un homme qui quitte un bal charmant, où toutes les femmes sont mises avec grâce et respirent la passion, où mille bougies jettent une clarté céleste, où une odeur de volupté achève de griser les danseurs — et qui se trouve, tout à coup, plongé dans un brouillard épais, dans une nuit pluvieuse et de boue, trébuche trois ou quatre fois, et finit par tomber dans un trou à fumier.

Dans ce trou à fumier, Beyle va demeurer six mois, menant sa vie de dandy comme devant. Il a repris cependant son *Letellier*; il y ajoute quelques scènes. Le travail littéraire lui donne des « plaisirs purs et souvent ravissants ». Il serait assez heureux, en somme, si le changement n'était point nécessaire à sa nature; aussi, la guerre éclatant entre la France et la Russie, fait-il des démarches pour être envoyé à l'armée. Mais à quel titre? En qualité d'auditeur au Conseil d'État, il obtient enfin de porter à Wilna, au quartier général, le portefeuille des ministres.

VI

Campagne de Russie. — Beyle intendant

Ce fut le 23 juillet 1812, à sept heures du soir, que Stendhal partit pour rejoindre le quartier général de la Grande Armée. Auparavant, en grand uniforme et en dentelles, il s'était rendu à Saint-Cloud prendre les ordres de l'Impératrice. Marie-Louise l'honora d'un entretien de plusieurs minutes. Il voulut aussi voir le roi de Rome ; il attendit deux heures que l'impérial enfant fût réveillé. Enfin, chargé de mille paquets, il se mit en route, dans une petite calèche viennoise. Va-t-il en Russie pour quatre mois ou pour deux ans, il n'en sait rien.

Le 14 août, il rejoint le quartier général près d'Orcha. Il assiste à la prise de Smolensk, qu'il raconte en ces termes à son ami Félix Faure :

« L'incendie nous parut un si beau spectacle que, quoi qu'il fût sept heures, malgré la crainte de manquer le dîner (chose unique dans une telle ville), et celle des obus que les Russes lançaient, à travers les flammes, sur les Français qui pouvaient être sur le bord du Borysthène (le Dniéper), nous descendîmes par la porte qui se trouve après la jolie chapelle ; un obus venait d'y éclater, tout fumait encore. Nous fîmes en courant bravement une vingtaine de pas ; nous traversâmes le fleuve sur un pont que le général Kirgener faisait construire en toute hâte. Nous allâmes tout à fait au bord de l'incendie, où nous trouvâmes beaucoup de chiens et quelques chevaux chassés de la ville par l'embrasement général.

« Nous étions à nous pénétrer d'un spectacle si rare quand Martial fut absorbé par un chef de bataillon qu'il ne connaissait que pour lui avoir succédé dans un logement à Rostock. Ce brave homme nous raconta au long ses batailles du matin et de la veille, et ensuite loua à l'infini une douzaine de dames de Rostock qu'il nous nomma; mais il en loua une beaucoup plus que les autres. La crainte d'interrompre un homme si pénétré de son sujet et l'envie de rire nous retinrent auprès de lui jusqu'à dix heures, au moment où les boulets recommencèrent de plus belle.

« Nous déplorions la perte du dîner, et je convenais avec Martial qu'il entrerait le premier pour essuyer la réprimande que nous méritions de la part de M. Daru, quand nous aperçûmes dans la haute ville une clarté extraordinaire.

« Nous approchons, nous trouvons toutes nos calèches au milieu de la rue, huit grandes maisons voisines de la nôtre jetant aussi des flammes à soixante pieds de hauteur et couvrant de charbons ardents, larges comme la main, la maison qui était à nous depuis quelques heures ; nous en fîmes percer le toit en cinq ou six endroits et nous y plaçâmes, comme dans des chaires à prêcher, une demi-douzaine de grenadiers de la garde armés de longues perches, pour battre les étincelles et les faire tomber ; ils firent très bien leur office. M. Daru prenait soin de tout. Activité, fatigue, tapage jusqu'à minuit.

« Le feu avait pris trois fois à notre maison, et nous l'avons éteint. Notre quartier général était dans la cour, d'où, assis sur la paille, nous regardions les toits de la maison et ses dépendances, indiquant par nos cris les points les plus chargés d'étincelles à nos grenadiers.

« Nous étions là, MM. Daru, le comte Dumas, Besnard, Jacqueminot, le général Kirgener, tous tellement harassés que nous nous endormions en nous parlant ; le maître de la maison seul (M. Daru) résistait au sommeil.

« Enfin parut ce dîner si désiré ; mais, quelque appétit que nous eussions, n'ayant rien pris depuis dix heures du

matin, il était très plaisant de voir chacun s'endormir sur sa chaise, la fourchette à la main...

« L'armée a encore poussé les Russes de quatre lieues cette nuit; nous voilà à quatre-vingt-six lieues de Moscou (1). »

Toute la manière littéraire de Stendhal se montre dans cette curieuse lettre : c'est le *fait vrai*, sans arrangement de littérature qu'il note, reproduit aussi exactement que possible. En face des événements les plus tragiques il s'efforce de conserver sa liberté d'esprit, son sang-froid, et il juge sans parti pris et, surtout, sans exciter son lyrisme. Aussi nous donne-t-il d'étonnants tableaux, pleins d'une vie réelle extraordinaire. Avec lui, la guerre cesse d'être une épopée. A côté de l'horreur tragique, à côté de l'héroïsme théâtral, si j'ose ainsi parler, il aperçoit un certain héroïsme bonhomme et jusqu'au comique des choses, des êtres et des situations. — Ce chef de bataillon racontant des histoires de femmes, alors que la ville brûle et que la mitraille éclate, qu'y a-t-il de plus burlesquement héroïque? Et ces grenadiers dans le toit de la maison comme dans « des chaires à prêcher »! Et ces officiers assis sur des bottes de paille, indiquant aux soldats les points menacés par les étincelles!... Tout cela est d'un réalisme surprenant.

Stendhal a noté quelque part que ce qui l'intéressait le plus, partout où il se trouvait, c'était l'homme; l'homme fait l'objet principal de ses études. Eh bien, à notre avis, ce qui nous plaît dans ses écrits, c'est que toujours, précisément, l'homme y transparaît, c'est que partout, sous le héros le plus authentique, il sait nous montrer l'homme. Et c'est cela qui donne à ses récits tant de vie, tant de pittoresque et ce cachet de vérité qui nous frappe.

Beyle, qui avait remué ciel et terre pour se faire envoyer en Russie, qui s'était promis de prendre beaucoup d'intérêt aux choses de ce pays, se sentit bientôt plein d'indifférence pour tout ce qu'il voyait. Depuis qu'il avait

(1) *Correspondance*, p. 381.

passé par l'Italie, rien ne lui semblait digne d'être admiré, il trouvait à chaque chose un caractère de grossièreté qui le rebutait. En Russie, tout lui apparaît sale, grossier, « puant au physique et au moral ». « Je n'ai eu un peu de plaisir — dit-il — qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique comme moi la messe. »

Pour se distraire, une fois entré dans Moscou, et ayant été malade pendant huit jours, il se remet à son *Letellier*; il lit aussi les *Confessions* de Rousseau. A ce propos, un passage d'une lettre à Félix Faure, datée du 2 décembre 1812, est bien curieux. Beyle dit : « C'est uniquement faute de deux ou trois principes de *beylisme* qu'il (Rousseau) a été si malheureux. Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout a mis de la pédanterie dans son style et du malheur dans sa vie. Il se lie avec un homme pendant trois semaines : crac, les *devoirs* de l'amitié, etc. Cet homme ne songe plus à lui après deux ans; il cherche à cela une explication noire. Le *beylisme* lui eût dit : « Deux corps se rapprochent; il naît de la chaleur et une fermentation, mais tout état de cette nature est passager. C'est une fleur dont il faut jouir avec volupté, etc. »

Le *beylisme*! c'était évidemment Félix Faure qui définissait ainsi les idées de son ami; Beyle, ici, a à cœur de se justifier. Ce qu'il dit de Rousseau est exact — jusqu'à un certain point. Ce point? — C'est que, parlant toujours de *devoirs*, Jean-Jacques n'écouta jamais que ses instincts. Devoirs d'amitié : sa conduite envers Diderot est là pour nous renseigner sur la manière dont il pratiquait l'amitié; devoirs sociaux : nous savons ce qu'il fit de ses enfants. « Jouir avec volupté », dit Stendhal; ce sera bien sa principale occupation, en effet, mais Rousseau fut-il occupé d'autre chose? Le *beylisme*, Stendhal n'a pas l'air de se rendre compte que, à peu de chose près, dans l'application, cela ne diffère pas sensiblement du *rousseautisme*.

Bien que la Russie déçoive sa curiosité, néanmoins,

Moscou lui parut une belle ville. C'est que, à ses yeux, Moscou fut un temple de volupté. « Cette ville, dit-il, était inconnue en Europe : il y avait six à huit cents palais tels qu'il n'y en a pas un à Paris. Tout y était arrangé pour la volupté la plus pure. C'étaient les stucs et les couleurs les plus fraîches, les plus beaux meubles d'Angleterre, les psychés les plus élégantes, des lits charmants, des canapés de mille formes ingénieuses. Il n'y avait pas de chambre où on ne pût s'asseoir de quatre ou cinq manières différentes, toujours bien accoté, bien arrangé, et la commodité parfaite était réunie à la plus brillante élégance. » — On comprend qu'un tel lieu lui plaise : tout y était conçu pour le plaisir, le bien-être, la volupté — c'était donc une ville admirable ! N'est-ce pas en vertu de ce principe qu'il placera Milan au-dessus de toutes les merveilles de l'Italie ? Un opéra, un tableau, un pays sont beaux en proportion de l'émotion qu'ils lui procurent. Milan sera une ville unique, parce que nulle part ailleurs son bonheur n'aura été plus complet que là. Stendhal ramène tout à la sensation ; son point de vue est essentiellement féminin, je ne me lasserai point de le répéter.

Beyle avait pénétré dans Moscou à la suite de l'armée. Tout d'abord il pensa qu'il passerait là l'hiver, et déjà il se voyait figurer aux bals et réceptions que donneraient l'Empereur. Mais quelqu'un troubla la fête : Rostopchine incendiait la ville. Ça va être un joli désarroi : pas d'ordre, plus de discipline, partout l'hésitation. Dans une longue lettre adressée à Félix Faure, Beyle fait une narration pittoresque des événements qui se déroulent sous ses yeux. De nombreux passages de cette lettre sont à citer ; nous y pouvons suivre les faits et gestes de Beyle.

« J'ai laissé, dit-il, mon général (M. Daru) soupant au palais Apraxine. En sortant et prenant congé de M. Z., dans la cour, nous aperçûmes qu'outre l'incendie de la ville chinoise, qui allait son train depuis plusieurs heures, nous en avions auprès de nous ; nous y allâmes. Le foyer était très vif. Je pris mal aux dents à cette expédition.

« Nous nous retirâmes à une heure, après avoir lâché force

LE ROUGE

ET LE NOIR

CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE,

PAR M. DE STENDHAL.

TOME SECOND.



PARIS.

LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1831.

Titre de la première édition du roman de Stendhal.

lieux communs contre les incendies, ce qui ne produisit pas un grand effet, du moins pour nos yeux. De retour dans la case Apraxine, nous fîmes essayer une pompe. Je fus me coucher, tourmenté d'un mal de dents. Il paraît que plusieurs de ces messieurs eurent la bonté de se laisser alarmer et de courir vers les deux heures et vers les cinq heures. Quant à moi, je m'éveillai à sept heures, fis charger ma voiture et la fis mettre à la queue de celles de M. Daru...

« L'incendie s'approchait rapidement de la maison que nous avions quittée. Nos voitures restèrent cinq ou six heures sur le boulevard. Ennuyé de cette inaction, j'allai voir le feu et m'arrêtai une heure ou deux chez Joinville (Louis Joinville, l'ancien amant de la Pietragrua). J'admirai la volupté inspirée par l'ameublement de sa maison ; nous y bûmes, avec Billet et Busche, trois bouteilles de vin qui nous rendirent la vie.

« Je lus quelques lignes d'une traduction anglaise de *Virginie* qui, au milieu de la grossièreté générale, me rendit un peu de vie morale. »

Décidément, il avait été bien inspiré de s'arrêter chez Joinville ! Il est très remarquable que, dans quelque tragique situation où il se trouve, jamais son souci des choses littéraires ne l'abandonne.

Étant sorti avec son ami pour voir l'incendie, il assista à une scène qui le révolta et qui montre à quel point la discipline était méprisée.

« Nous vîmes, dit-il, un nommé Savoge, canonnier à cheval, ivre, donner des coups de plat de sabre à un officier de la garde et l'accabler de sottises. Il avait tort, on fut obligé de finir par lui demander pardon. Un de ses camarades de pillage s'enfonça dans une rue en flammes, où probablement il rôtit... »

M. Daru et ses secrétaires s'installèrent enfin dans une jolie maison qui avait dû appartenir à quelqu'un aimant les arts : des statues, des tableaux partout. Dans la bibliothèque, Beyle découvrit les œuvres de Buffon et de Voltaire, et la *Galerie du Palais-Royal*, de Restif de la Bre-

tonne, je pense. Dans un « temple de volupté » un tel livre n'était-il pas bien à sa place?

On manquait de vin : amers regrets. Mais soudain on apprend que la cave d'un club voisin en est pleine. On y court. « Nous lançâmes nos domestiques dans cette cave, dit Beyle ; ils nous envoyèrent beaucoup de mauvais vin blanc, des nappes damassées, des serviettes *idem*, mais très usées. Nous pillâmes cela pour en faire des draps. »

Les domestiques étaient ivres ; au loin, l'incendie emplissait le ciel d'une « fumée cuivreuse ». Enfin, on allait pouvoir goûter un peu de repos, quand M. Daru vint annoncer qu'on abandonnait la ville. « Je pris la chose avec courage, mais cela me coupa bras et jambes », avoue Stendhal. Avant de partir, il s'empare d'un volume de Voltaire : les *Facéties*. Le désordre est à son comble.

« Mes voitures de François se firent attendre. Nous ne nous mîmes guère en route que vers sept heures. Nous rencontrâmes M. Daru furieux. Nous marchions directement vers l'incendie, en longeant une partie du boulevard. Peu à peu, nous nous avançâmes dans la fumée, la respiration devenait difficile; enfin nous pénétrâmes entre des maisons embrasées. Toutes nos entreprises ne sont jamais périlleuses que par le manque absolu d'ordre et de prudence. Ici une colonne très considérable de voitures s'enfonçait au milieu des flammes pour les fuir...

« L'impossibilité nous arrêta net ; on fit faire demi-tour. Comme je pensais au grand spectacle que je voyais, j'oubliai un instant que j'avais fait faire demi-tour à ma voiture avant les autres. J'étais harassé, je marchais à pied, parce que ma voiture était comblée des pillages de nos domestiques... Je crus ma voiture perdue dans le feu. François fit là un temps de galop en tête. La voiture n'aurait couru aucun danger, mais mes gens, comme ceux de tout le monde, étaient ivres et capables de s'endormir au milieu d'une rue brûlante...

« Nous sortîmes de la ville, éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide immense qui avait, comme les prières des fidèles, sa base sur la

terre et son sommet au ciel. La lune paraissait au-dessus de cette atmosphère de flamme et de fumée. C'était un spectacle imposant, mais il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir. Ce qui a gâté pour moi la campagne de Russie, c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples. »

L'armée rentra dans Moscou le 20 septembre ; Beyle fut navré de voir cette grande cité « changée en ruines noires et puantes, au milieu desquelles erraient quelques malheureux chiens et quelques femmes cherchant quelque nourriture ».

Avec deux de ses collègues, il s'en alla loger à l'École de médecine. Comme le note, avec raison, M. Chuquet, il est fort douteux que Beyle parcourut au galop, ainsi qu'il l'a rapporté dans l'*Histoire de la Peinture*, les principales rues de la ville, et qu'il se fit promener par un moujik à travers les quartiers ravagés par le feu. « Mais on peut croire qu'il pénétra dans la maison de campagne de Rostopchine, qu'il vit avec un sentiment de respect mêlé de tristesse le désordre de la bibliothèque, qu'il ramassa parmi les livres un manuscrit sur l'existence de Dieu et un volume de Chesterfield. On peut croire aussi que, dans une revue, au Kremlin, Napoléon lui adressa la parole pour la première fois (1). »

Le 16 octobre, nous battîmes en retraite. Beyle reçut mission d'assurer la subsistance de l'armée, entre Orcha et Barisov. On lui avait donné une escorte et trois millions de roubles. Il fut assez heureux pour s'acquitter de sa tâche à la satisfaction de l'Empereur, qui le fit féliciter — assure-t-il — par Pierre Daru. En 1822, il dira qu'il « ne crut jamais dans cette retraite qu'il y eût de quoi pleurer ». Mérimée a même rapporté qu'un jour, aux environs de la Bérésina, Beyle se présenta à M. Daru, rasé et habillé avec quelque soin : « Vous avez fait votre barbe ! » lui dit M. Daru, « vous êtes un homme de cœur. » Cela pour témoigner du calme de Beyle. — Mais, d'autre part,

(1) Arthur Chuquet, *op. cit.*

n'est-ce pas Mérimée encore qui raconte que Beyle, pendant la déroute, mangea avec délices un morceau de suif qu'il avait payé vingt francs? Il est vrai que Mérimée tenait tous ces faits de Stendhal et, dame, on a quelques bonnes raisons de douter de la véracité des renseignements puisés à cette source! Son sang-froid, cependant, paraît certain. Mais la déroute de la Grande Armée futelle un spectacle réjouissant? Parcourons ses lettres, nous serons édifiés.

A Félix Faure : « Je t'écris enfin! Figure-toi que, physiquement, nous sommes horribles, d'une saleté repoussante et à genoux devant des pommes de terre. »

A sa sœur, de Wilna : « J'ai bien souvent pensé à toi dans la longue route de Moscou ici, qui a duré cinquante jours. J'ai tout perdu et je n'ai plus que les habits que je porte... J'ai eu beaucoup de peines physiques, nul plaisir moral, mais tout est oublié et je suis prêt à recommencer pour le service de Sa Majesté. »

A la même, de Kœnigsberg : « A Molodetschno, je crois, à trente lieues de Wilna, sur la route de Minsk, me sentant geler et défaillir, je pris la belle résolution de précéder l'armée. Je fis avec M. Busche quatre lieues en trois heures; nous fûmes assez heureux pour trouver encore trois chevaux à la poste... Je me suis sauvé à force de résolution; j'ai souvent vu de près le manque total de forces et la mort. »

A Wilna, il vit des soldats boucher les trous du mur de l'hôpital avec des cadavres gelés; en passant le Frische Haff, près de Kœnigsberg, la glace se rompit sous son traîneau, un peu plus il était englouti. — Voilà cette retraite dont « il n'y avait pas de quoi pleurer »!

R. Colomb, l'exécuteur testamentaire de Stendhal, a raconté à propos de la campagne de Russie, que la sœur de Beyle, avant le départ de celui-ci, avait remplacé les boutons de la redingote de son frère par des pièces d'or recouvertes de drap. Stendhal ne se serait pas souvenu de cela et aurait donné sa redingote, usée alors, à un garçon d'auberge près de Wilna. Le fait n'est point impossible;

cependant, nous ne pouvons pas ne pas remarquer que Pauline Beyle n'était point à Paris lorsque son frère partit pour rejoindre l'armée de Russie. Comment aurait-elle fait la substitution des boutons?...

Beyle toucha Paris le 31 janvier 1813; il est fourbu, exténué; il croit avoir perdu toutes ses passions: « Je me sens mort dans ce moment, dit-il; un vieillard de soixante ans n'est peut-être pas plus froid (1). » Un mois de repos lui rendit toute sa fougue, son ardeur au plaisir, son goût du bonheur. Il reprend son train de vie ordinaire. Il travaille un peu à son *Letellier*, qui décidément n'avance qu'à pas comptés, et l'ambition l'agite de nouveau. Un moment, il espère obtenir une préfecture, il ne l'obtient pas; il compte être nommé maître des requêtes, il n'est pas nommé; la croix de l'ordre de la Réunion lui ferait plaisir, on ne la lui accorde pas; il aspire après le titre de baron, mais son père, dont le concours lui est nécessaire en l'espèce, loin de venir à son aide, ne songe qu'à lui imposer des conditions léonines. Pour se consoler il visite ses amies, la comtesse Palfy pour laquelle il se découvre avec surprise un regain de sentiment, Mélanie Guilbert et une certaine Émilie, qui lui inspire assez d'amour pour qu'il se « fiche » de ses malheurs d'ambition. Mais, patatras, un beau matin, voici que lui arrive l'ordre de partir pour l'Allemagne. Il s'écrie: « Je vais devenir barbare et mort pour les arts! » Il part le 19 avril.

A Bautzen, le 21 mai, « pendant qu'on se canonne », il résume ses impressions de campagne. Il écrit: « Le 19, nous partons à onze heures; en admirant les charmantes collines à la droite de la route, et lisant les élégants extraits, je notais au crayon que c'était une belle journée de *beylisme*... J'étais commodément et exempt de tout soin dans une bonne calèche, voyageant au milieu de tous les mouvements compliqués d'une armée de cent quarante mille hommes poussant une armée de soixante mille hommes, avec accompagnement de cosaques sur les

(1) *Journal.*

derrières. Malheureusement, je pensais à ce que Beaumarchais dit si bien : « Dans toute espèce de biens, posséder n'est rien, c'est jouir qui fait tout. » Je ne me passionne plus de ce genre d'observations. J'en suis saoul, qu'on me passe l'expression; c'est un homme qui a trop pris de punch et qui a été obligé de le rendre; il en est dégoûté pour la vie. Les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la retraite de Moscou m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres grossiers, sur ces manches à sabre qui composent une armée (1). »

Sa haine du militaire ne désarme pas.

Le 20, il assiste à une bataille, la seule qu'il ait vraiment vue de près : « Nous voyons fort bien, dit-il, de midi à trois heures, tout ce qu'on peut voir d'une bataille, c'est-à-dire rien. Le plaisir consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terrible. Le bruit du canon est pour beaucoup dans cet effet. » Au surplus, les coups de canon, voilà seulement ce qu'on distingue nettement; pour le reste, il n'est pas impossible que l'on prenne une haie pour un carré d'infanterie.

Une petite affaire à laquelle il se trouva mêlé (2) fut pour Beyle l'occasion d'un entretien avec Napoléon. Il fut chargé, en effet, de raconter l'événement à l'Empereur qui, au dire de Mérimée, l'écouta « avec une fureur concentrée en faisant tourner une de ces machines en fer qui servent à fixer les persiennes ».

Le 4 juin, un armistice ayant été signé, Beyle fut envoyé comme intendant à Sagan, en Silésie.

(1) *Correspondance*, p. 399.

(2) Il s'agit de l'attaque d'un convoi des voitures du quartier général par un petit groupe de cosaques. Les troupes — peu nombreuses en vérité — chargées d'escorter ces voitures manquèrent tout d'abord de sang-froid, puis se ressaisirent et, finalement, mirent les assaillants en fuite. Un gendarme fut décoré pour sa belle conduite et un chef de bataillon destitué. Mérimée a donné à cette affaire une importance démesurée et rapporté des détails pittoresques mais inexacts.

« Je règne, ma chère Pauline, écrit-il le 15 juin à sa sœur, mais comme tous les rois, je bâille un peu. » Son vrai malheur, dira-t-il encore, sera de n'avoir, dans sa résidence, aucune des sensations qui le nourrissaient : « les arts, l'amour ou son image, et l'amitié ». Aussi ne moisira-t-il pas à Sagan : une attaque de fièvre nerveuse attrapée dans le pays où elle est à l'état d'épidémie, va venir juste à point pour le sortir de son intendance. Il était d'ailleurs très sérieusement malade. Sa faiblesse — la plus grande qu'il eût encore éprouvée de sa vie — était telle qu'à peine pouvait-il lire. On nomma un intérimaire à sa place, et Beyle partit pour Dresde où il arriva tout juste pour voir représenter le fameux *Matrimonio Segreto*, dont il ne devait jamais se lasser. Il croyait se rétablir, à Dresde ; il n'en fut rien. Alors une seule ressource se présente à son esprit : aller en Italie. Et il y va en effet. D'ailleurs, quelques mois auparavant, il avait écrit à Pierre Daru pour le prier de lui faire obtenir une intendance en Italie, la place la plus utile à son bonheur, disait-il. L'Italie, revoir sa chère Italie, il n'avait pas d'autres vœux. Aussi quel enthousiasme une fois à Milan. Il retrouva Mme Borone, qui avait été pleine de bontés pour lui déjà en 1801, et qui l'accueillit avec le même empressement. Mme Borone avait deux filles, dont l'une était Angela, mariée au seigneur Pietragrua. On comprend dès lors pourquoi la bonne dame lui paraissait si aimable !

Il va à Côme, Monza, Monticello, Venise et, enfin, nous le retrouvons à Paris le 18 décembre 1813 (1). Il n'y demeurera pas longtemps. En effet, la France est envahie ; Napoléon lève en hâte de nouvelles troupes. Pour accélérer l'organisation militaire des provinces, l'Empereur détache des sénateurs ou des conseillers d'État dans les

(1) Pour suivre les multiples déplacements de Beyle, nous avons un document des plus précieux, ce sont *les Itinéraires de Stendhal*, que M. Paul Leautaud a eu la patience et le grand mérite de dresser. Voir *Les plus belles pages de Stendhal. Mercure*, éditeur.

divisions militaires. A Grenoble, centre de la 7e division, il envoie le sénateur de Saint-Vallier, auquel on adjoint deux auditeurs, dont Henri Beyle.

Sans l'invasion, peut-être aurait-il été nommé préfet dans une grande ville — Rouen ou Toulouse — du moins Mme Daru le lui assura. Décidément, il n'avait pas de chance. Il convient de reconnaître qu'il ne faisait pas grand'chose pour aider la chance. Dans tous les postes où il passe, toujours il juge bon d'abandonner ses fonctions au moment où il lui deviendrait possible d'en tirer un sérieux bénéfice. Pas de stabilité dans les idées, aucune constance dans l'effort. Lui-même écrira qu'il agit toujours au hasard et suivant son humeur. Sa conduite ne différera pas encore cette fois.



Espagnole d'Algésiras.
Croquis inédit de Stendhal.
(Communiqué
par M. Stryienski.)

Il rejoint son poste, à Grenoble, le 5 janvier. Il est plein d'ardeur patriotique ; en route, il a pensé mûrement à tous les moyens que l'on pourra employer pour défendre le pays. De fait, il déploie tout d'abord une grande activité ; son sénateur est enchanté de ses services. Mais n'a-t-il pas la malencontreuse inspiration de contresigner *de Beyle* une proclamation de Saint-Vallier? *De Beyle*, c'est un éclat de rire dans toute la ville ; de mauvais plaisants soulignent cette orgueilleuse particule d'un trait sarcastique : « Faute d'impression », ou bien : « Plaisanterie fort déplacée dans les circonstances où nous sommes. »

Beyle, qui ne portait déjà point ses compatriotes dans son cœur, ressent une mauvaise humeur marquée. Néanmoins, il continue à seconder Saint-Vallier de son mieux; on peut même dire que c'est lui, Beyle, qui dirige le sénateur. On nomme des généraux, on passe des inspections et des revues, on stimule les populations et les recrues. Malheureusement il n'y a ni argent ni armes. Les Autrichiens n'en sont pas moins refoulés jusqu'à Genève, grâce à l'énergie du général Dessaix, celui-là dont Stendhal écrira qu'il était « digne du grand homme dont il portait presque le nom et aussi libéral que lui ». Mais, Augereau ayant rappelé les troupes sur la Saône, puis s'étant laissé battre à Limonest, le Dauphiné va se trouver à la merci de l'ennemi. A chaque instant on croira tout perdu, Lyon investi, Grenoble menacé. Saint-Vallier commence à ne plus savoir où donner de la tête, et Beyle qui s'ennuie à mourir oublie petit à petit son beau zèle des premiers jours. Et pourtant, le comte de Saint-Vallier avait sollicité pour lui la croix de l'ordre de la Réunion. Ça ne fait rien, Beyle en a assez; il est excédé.

Le 28 février, le sénateur s'étant rendu à Chambéry, Beyle l'y accompagna. « Il demanda à aller voir les avant-postes à Genève. Il se convainquit de ce dont il se doutait, qu'il n'y avait rien de si facile que de prendre Genève. Voyant qu'on repoussait cette idée et craignant la trahison, il obtint la permission de revenir à Paris. Il trouva les cosaques à Orléans. Ce fut là qu'il désespéra de la patrie, ou, pour parler exactement, qu'il vit que l'Empire avait éclipsé la patrie. On était las de l'insolence des préfets et autres agents de Napoléon. Il arriva à Paris pour être témoin de la bataille de Montmartre et de l'imbécillité des ministres de Napoléon (1). »

Pour conclure, empruntons une formule au premier biographe de Stendhal, R. Colomb : « La fortune de Beyle, dit-il, s'évanouit avec celle de Napoléon. »

(1) Article nécrologique écrit par Stendhal sur lui-même en 1822.

VII

La Pietragrua

Les idées politiques de Beyle manquent un peu de netteté; ici encore, il semble que ce soit le hasard qui lui serve de guide, à moins qu'il n'obéisse une fois de plus à son humeur. Il y a de l'un et de l'autre, je crois. Un fait paraît certain : sa haine des Jésuites. Mais fut-il républicain, ainsi qu'il le dit un moment, ou bien impérialiste, par amour de Napoléon?... Il aimait trop la liberté pour lui-même pour ne pas la souhaiter un peu aux autres, et n'eût-il été dirigé que par son égoïsme, cela aurait suffi pour qu'il désirât un régime libéral. Le libéralisme qui est un état moyen, également éloigné de la réaction et de la révolution, convenait à sa nature timide, à ses goûts aristocratiques d'une part et, d'autre part, à son tempérament un peu épais.

Est-ce pour cela que la chute de Napoléon le trouva indifférent? Napoléon était le « despote qui avait volé la liberté à la France ». C'est possible, mais Beyle ne nous a-t-il pas appris qu'il *adorait* l'Empereur — le seul homme qu'il respectât! D'où vient donc le revirement qui se produit dans son esprit, en 1814? Car il y eut revirement, autrement aurait-il adressé au ministre de la guerre son « serment à l'auguste maison de Bourbon »? Il écrira plus tard, que les Bourbons étaient pour lui « une boue fétide », n'empêche qu'un moment cette boue lui parut *auguste*. Et, alors, s'il prête serment de fidélité au nouveau régime, s'il se recommande au général Dupont, ministre de la Guerre, que n'accepta-t-il pas la direction de l'appro-

sionnement qu'on lui aurait offerte? Je dis *qu'on lui aurait*, car, en vérité, rien n'est moins prouvé que l'offre de ce poste important. Lorsque le Conseil d'État sera dissous, il manifestera sa joie, se disant « dégoûté de ce métier et de la bêtise insolente des puissants ». Mais, encore une fois, puisqu'il s'était mis à la disposition du gouvernement restauré, n'était-ce point qu'il aurait été heureux d'obtenir un nouvel emploi ou, à tout le moins, de conserver l'ancien?

Il y a bien de la contradiction dans la conduite de Beyle. Je ne suis pas loin de partager l'avis de M. Chuquet qui pense que Stendhal méprisa les Bourbons, parce que les Bourbons le méprisaient. Quoi qu'il en soit, libre désormais d'agir à sa guise, mais bien dédoré par exemple, il songe à aller vivre en Italie : « Rome, s'écria-t-il, est ma patrie, je brûle de partir ! »

En attendant, il passe agréablement son temps à Paris, nullement choqué du voisinage des troupes étrangères. Son patriotisme est complètement anesthésié. On aura une idée de son état d'esprit par les quelques lignes que nous allons reproduire. L'anecdote est, au surplus, amusante : la timidité, la sensibilité, la féminité du caractère de Stendhal s'y révèlent tout entières. Il écrit donc à sa sœur, le 26 mai 1814 : « Je vois avec plaisir que je suis encore susceptible de passion. Je sors du Français où j'ai vu le *Barbier de Séville*, joué par Mlle Mars. J'étais à côté d'un jeune officier russe, aide de camp du général Waïssikoff (quelque chose comme cela)... Cet aimable officier, si j'avais été femme, m'aurait inspiré la passion la plus violente, un amour à l'Hermione. J'en sentais les mouvements naissants; j'étais déjà timide. Je n'osais le regarder autant que je l'aurais désiré. Si j'avais été femme, je l'aurais suivi au bout du monde. » Et il ajoute : « Si une femme m'avait fait une telle impression, j'aurais passé la nuit à chercher sa demeure. Hélas! même la comtesse Simonetta (c'est la Pietragrua) ne m'a fait une telle impression que quelquefois. »

Elle n'allait pas tarder à lui en faire plus qu'il n'en

aurait osé espérer — mais, peut-être, d'une nature assez différente de celles qui lui procuraient de si douces émotions. Et c'est ici le lieu de rapporter toute son aventure avec la jolie Milanaise.

Angela était la fille d'un marchand nommé Borone et la femme du médecin Pietragrua. Quand Beyle la connut, à son premier séjour à Milan, en 1800, elle avait pour amant Louis Joinville, le camarade de notre jeune sous-lieutenant de dragons. Sa beauté avait fait sur Beyle une impression énorme et, encore plein de ses lectures : la *Nouvelle Héloïse*, les *Liaisons dangereuses*, déjà occupé à chercher des émotions, il tomba immédiatement amoureux de la maîtresse de son ami. Mais sa timidité jointe à son manque d'argent — n'avait-il pas aussi des habits quelque peu décousus ! — l'empêchèrent de laisser rien paraître de ses sentiments. Pendant onze ans, il gardera vivant dans son cœur le souvenir de la belle Angela. Aussi quelle émotion, en 1811, lorsqu'il se retrouva à Milan ! « J'avais le projet d'aller voir aujourd'hui Mme P... — écrit-il dans son *Journal* — mais je craignais de partir d'un éclat de larmes en l'embrassant et d'être encore ridicule à ses yeux; car je me figurais que ma passion malheureuse m'avait fait paraître ridicule autrefois... » Le lendemain, il se décide pourtant à rendre visite à la dame.

On le fait attendre un quart d'heure, ce qui lui laisse le temps de se remettre un peu, et, enfin, la Pietragrua paraît. C'est une grande et superbe femme. « Elle a toujours, dit Beyle, le grandiose qui est formé par la manière dont ses yeux, son front et son nez sont placés. » Il lui trouve plus d'esprit, plus de majesté et moins de cette grâce pleine de volupté qui l'avait charmé en 1800. En somme, elle a peu changé et il la reconnait bien. Au contraire, Angela ne se souvient pas de lui : « Cela m'a fait plaisir », note-t-il. Entendons par là qu'il a plutôt une bonne opinion de lui, de ce qu'il est actuellement en opposition avec ce qu'il était onze ans avant. — « Je me suis remis — ajoute-t-il — en lui disant que j'étais

Beyle, l'ami de Joinville. — C'est le Chinois, *quello e is Chinese*, a-t-elle dit à son père qui était là. »

Là-dessus, la glace est brisée, la timidité se réchauffe, la peur du ridicule est oubliée et voici Beyle plaisantant sur son amour d'autrefois.

« Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit alors? » s'écrie la jeune femme.

Elle est pleine de prévenances pour lui, veut qu'il quitte son chapeau, selon la mode italienne, et l'invite à la venir visiter le soir, dans sa loge de la *Scala*. Le père d'Angela ne montre pas moins d'empressement à lui être agréable, il le prie à dîner et va même jusqu'à lui demander de l'embrasser. « Cela, déclare Stendhal, a été l'avant-dernière goutte de la coupe; un peu moins de majesté dans Mme P..., je lui sautais au cou en fondant en larmes. »

Voilà pour la journée du 8 septembre; le 9, il passera trois heures auprès de la belle Milanaise. Avant de se rendre chez elle, il avait acheté une canne. — Va-t-il donc mener l'amour à la cravache? Eh! s'il le pouvait! mais non, il achète une canne parce qu'il pense qu'une canne le rajeunira de quatre ans. C'est tout à fait sérieusement qu'il note cela. Il est d'ailleurs enchanté de son acquisition : « Je me suis trouvé avoir dans la main — dit-il — une douzaine de tours de canne qui prouvent, à n'en pas douter, un homme du grand monde et un homme à femmes. Ainsi, je n'ai plus eu les mains derrière le dos *à la papa.* »

En compagnie de son amie, il parcourt les salles du musée de la Brera, il nous assure qu'il se montre encore « homme du grand monde, homme brillant et homme à traits ». Il tient beaucoup à être du *grand monde!* Nous l'imaginons faisant de l'esprit, maniant sa canne, bombant le torse, prenant des poses, et vif avec cela, et gai, et galant : parfaitement maniéré et ridicule, en définitive!

Angela le questionnant sur les fonctions qu'il occupe à Paris, il sait donner « de la chose une idée embellie ».

Dans cet instant, il regrette vraiment de n'avoir pas la

croix, cela eût tout à fait achevé de confirmer la jeune femme dans sa haute estime pour Beyle. Néanmoins, il a su se montrer assez à son avantage pour qu'il puisse conclure que cette visite à la Brera a fixé sa place dans l'opinion de Mme Pietragrua.

Suivons le *Journal*. Le 12, Beyle écrit :

« J'ai le projet de faire ma petite déclaration à Mme P. et de savoir si je dois rester à Milan ou partir. Rien ne m'y retient plus, qu'elle.

« LOVE (1). — Moi, ce matin, j'étais bien éloigné de cette raison froide dont je parle. Je comptais les minutes. Je voulais aller chez Mme P. à une heure. Enfin midi arrive, je m'habille; j'étais tendre et disposé à faire une belle déclaration. J'étais tout ému; mais c'est précisément quand je suis dans ce bel état que le hasard me contrarie. Je demande à la portière si elle y est; on me dit *oui*. Je monte plein d'impatience; une jolie petite femme de chambre, vive et gaie, me dit avec un petit air malin :

« — *E sortita.* »

Il revient trois heures plus tard; Angela le reçoit. Mais il n'a plus ni son émotion, ni sa tendresse du matin. Il lui dit cependant qu'il l'aime, à quoi elle répond : « Je voudrais bien que ce fût vrai. »

« Là-dessus, écrit-il, j'ai dit de fort bonnes choses, mais, suivant moi, avec un air trop froid. Elle m'a tutoyé, elle a pleuré, elle redoublait de tendresse quand je lui rappelais des traits de mon ancienne passion.

« Il paraît que ce souvenir que j'ai conservé si longtemps de mille petites choses lui a paru remarquable; je n'ose dire *l'a touchée*. Comme je voulais l'embrasser, elle m'a dit :

« *Recevoir et jamais prendre.* »

Et, comme il se connaît parfaitement, il trouve cette maxime tout à fait convenable à son caractère, « dans lequel la force nécessaire pour l'exécution tue le sentiment ».

---

(1) Amour.

« Je n'ai donc pas ravi de baisers, continue-t-il, mais bientôt j'en ai reçu. La tendresse revenait à mesure que je n'avais plus besoin du pouvoir exécutif; je me sentais animé et, si le tête-à-tête eût continué longtemps, j'aurais terminé.

« Elle a pleuré, nous nous sommes embrassés, tutoyés, continuellement de sa part. Nous avons discuté à fond l'histoire de mon départ. Elle m'a répété plusieurs fois avec une voix très émue :

« — Pars, pars, je sens qu'il faut que tu partes pour ma tranquillité; demain, peut-être, je n'aurai plus le courage de te le dire.

« Comme je lui disais que je serais trop malheureux pendant ce voyage :

« — Mais tu auras la certitude d'être aimé.

« Elle a dit, avec l'air assez convaincu, en parlant des rapports que nous avons eus ensemble :

« — Mais c'est un roman.

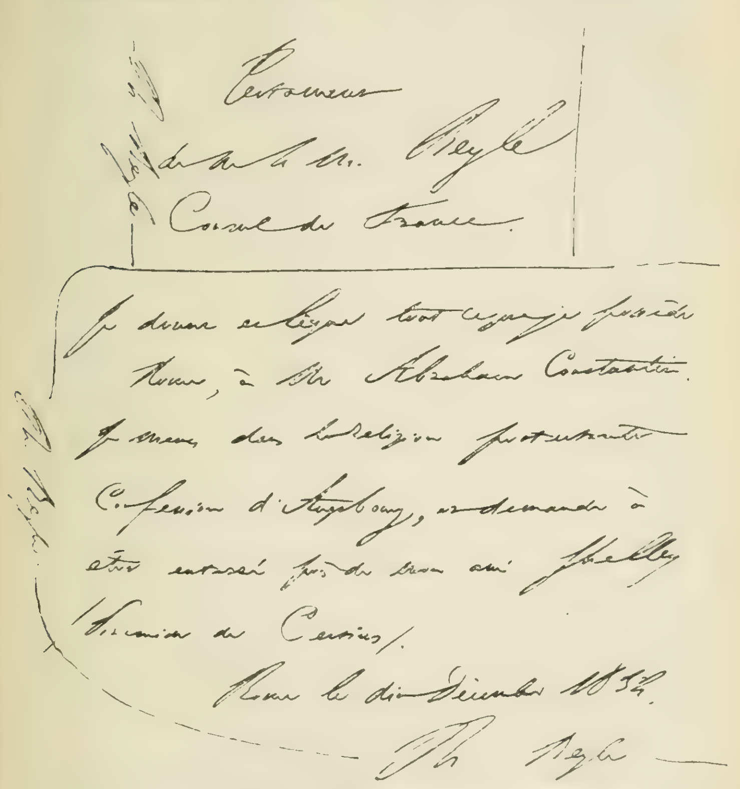
« Sentait-elle ce qu'elle dit? Est-ce par coquetterie?

« Grande question; moi je veux tâcher de la rendre réellement amoureuse, si elle ne l'est pas. J'ai déjà eu ce matin un beau mouvement, à la suite duquel j'ai brisé le verre de ma montre, après lui avoir faire lire : *Angiolina t'ama in ogni momenti* (1). »

Le plaisant, chez Stendhal, c'est que donnant souvent la comédie aux femmes, les jugeant avec clairvoyance, il est gobeur comme pas un. Il sentimentalise à tort et à raison, et, si fin qu'il soit, il prend souvent un chardon pour un lis! Sa conduite avec Angela Pietragrua est la vivante illustration de ceci; il agit comme s'il avait affaire à une vertu authentique; il joue les Valmont. Dieu sait pourtant que la jolie Milanaise n'avait rien d'une présidente de Tourvel. Mais, bien qu'il lui ait connu au moins un amant, son ami Joinville, et qu'il rencontrât chez elle son « cavalier servant », — il conservait beaucoup d'illusions sur son compte. Aussi se contente-t-il aisément

(1) Angeline t'aime toujours.

des demi-faveurs qu'il obtient. Le soir du jour où il a osé lui avouer ses sentiments, où elle lui a donné les premiers baisers qu'il ait reçus d'elle, considérant qu'il vient


Testament
de M. Beyle
Consul de France.

Je donne et lègue tout ce que je possède
Rome, à Mr Abraham Constantin.
Je meurs dans la religion protestante
Confession d'Augsbourg, et demande à
être enterré près de mon ami Shelley
(cimetière de Cestius).
Rome le dix Décembre 1832.
H. Beyle

Autographe de Beyle. Fin du testament du 10 décembre 1832.
(Communiqué par M. Stryienski.)

de remporter une quasi-victoire, il note candidement : « C'est avec le même pantalon que j'ai livré la bataille de P...y (1) et celle du 12 septembre à Milan. »

(1) La comtesse Palfy.

Mais il ne peut s'empêcher de remarquer que la comtesse Palfy avait laissé voir plus d'émotion que la Pietragrua. Peut-être comprendra-t-il pourquoi plus tard...

Enfin, pour complaire à Angela, il va quitter Milan. « Je suis pris », se dit-il. Mais il espère que l'absence le guérira un peu. Angelina, d'ailleurs, doit venir lui dire adieu. — Elle ne vient pas. — « Serait-elle coquette et rien de plus! » N'y tenant plus, il sort, il passe devant les fenêtres de la jeune femme : elle lui fait signe de monter. Cette fois, il brusque son naturel; il joue le malheur et le presque désespoir. Après un combat moral fort sérieux — c'est lui qui le dit! — Angela lui appartient. Aussitôt, il écrit sur ses bretelles la date de cette mémorable prouesse : *21 septembre 1811, 11 heures 1/2 du matin.*

On n'a pas plus d'ordre!...

Le lendemain il se mettait en route pour Florence. Nous avons déjà noté les principaux incidents de ce voyage qu'il poussa jusqu'à Rome et même jusqu'à Naples.

Il revient à Milan, à la fin d'octobre, Angela n'y était pas. Elle résidait dans un village près de Varèse, Beyle y vole. Dans le *voiturin*, il lit *Ossian* pour la première fois. Enfin, il revoit celle pour laquelle il avait quitté Naples et Rome avec joie. Il est si ému qu'il oublie toutes les charmantes et tendres choses qu'il s'était promis de lui dire. Du moins, pourra-t-il l'embrasser? Mais la jeune femme proteste que ce n'est pas l'usage du pays. Étrange réserve après ce qui s'est passé entre eux! Angela, il est vrai, se prétend compromise, on a rapporté leurs rendez-vous; elle est tenue à une extrême prudence, etc... De son côté, ne s'est-il pas flatté à son ami Félix Faure d'ajouter son nom à ceux des autres femmes qui ont été ses maîtresses? Elle a lu les lettres de Faure à Beyle — ainsi que celui-ci l'en avait priée, d'ailleurs : elle lui fait une scène. Le voilà tout décontenancé, pourtant il assure n'avoir rien à se reprocher; les lettres de Faure ne prouvent qu'une chose : son amour pour Angela. Il est toujours l'amoureux craintif que nous avons connu.

On revient à Milan.

Le 28 octobre, il se surprend à dire : « Mon Dieu, que je suis heureux! » — C'est qu'il vient d'apprendre que son congé est prolongé d'un mois, et puis... et puis, il a touché 1500 francs »! De l'argent, une femme qu'il aime et l'Italie — souhaita-t-il jamais d'avoir mieux!...

Milan! — Beyle est descendu à *Albergo della cita*. Le 2 novembre, il éprouve le besoin de résumer ses impressions sur sa maîtresse, il écrit : « Sans doute la femme la plus belle que j'ai eue, et peut-être que j'ai vue, c'est Angela, telle qu'elle me paraissait ce soir, en me promenant avec elle dans les rues, à la lueur des lumières des boutiques. Je ne sais comment elle a été amenée à me dire, avec ce naturel qui la distingue, et sans vanité, que quelques-uns de ses amis lui avaient dit qu'elle faisait peur. Cela est vrai. Elle était animée ce soir. Il paraît qu'elle m'aime, *yesterday and today she has hod pleasure* : elle venait de prendre du café avec moi, dans une arrière boutique solitaire, ses yeux étaient brillants, sa figure demi éclairée avait une harmonie suave, et cependant était terrible de beauté surnaturelle. On eût dit un être supérieur qui avait pris la beauté, parce que ce déguisement lui convenait mieux qu'un autre, et qui, avec ses yeux pénétrants, lisait au fond de votre âme. »

Malheureusement, il fallut rentrer en France : nous passons rapidement. Voici la campagne d'Allemagne. Beyle se rapproche de Milan; bientôt il va y revenir en convalescence. A peine aperçoit-il le Dôme que déjà il se sent plus fort. Et le roman avec la comtesse Simonetta, autrement dit Angela Pietragrua, reprend son cours interrompu. Voulez-vous une idée de son délire? Lisez ces lignes de son *Journal*. Il avait prévenu Angela de son arrivée; qu'allait-elle répondre? Avait-elle encore un peu de sentiment pour lui? — Un petit billet le rassure : elle l'attend chez elle. — « J'arrive à Monza vers les quatre heures et demie, la fenêtre était ouverte. Je la vois du bout de l'avenue qui passe près de la maison

Antoni, où elle loge. On gâte le bonheur en le décrivant. »

Et, en effet, son bonheur est si complet, si grand, que son *Journal* devient muet pendant quelques jours. Lui qui aime tant à mettre au papier les mouvements de sa sensibilité, il garde un religieux silence. Bientôt, cependant, il avouera n'avoir plus l'ivresse de 1811. Il se console en pensant qu'il est dans cette « seconde période d'amour où il y a plus d'intimité, de confiance, de naturel ».

De la *confiance* — nous verrons bien ! Au moins en ce qui concerne la belle Angela Pietragrua.

La jeune femme, nous l'avons vu, résidait à Monza; Stendhal, lui, demeurait à Milan — ainsi le voulait la prudence (?) Cette même prudence obligeait Angela à ne voir Beyle qu'une ou deux fois la semaine. Le 21 septembre, ils peuvent néanmoins commémorer, « à peu près à la même heure », l'anniversaire du jour où ils furent l'un à l'autre pour la première fois. N'empêche que Beyle commence à s'ennuyer à Milan. Angela ne lui écrit d'ailleurs pas régulièrement comme elle l'avait promis. Aurait-elle un autre amant? interroge notre amoureux. S'il croyait cela il partirait immédiatement pour Venise, et, qu'elle l'aime ou non, il aurait le plaisir de se venger. Voilà ce que se dit le jaloux ; mais le diplomate intervient, Beyle songe alors : « Dans les deux cas, je diminue sa confiance, *etrangeo passageo* naturellement si suspect. Je tue son amant, si elle en a; dans le cas contraire, je me prive au moins d'une illusion charmante. »

Plutôt que de détruire l'*illusion*, il file sur Venise. Les épicuriens ont une sagesse à eux!...

La ville des doges ne lui fera pas, d'ailleurs, oublier Angela; une lettre à sa sœur nous le montre occupé du fils de sa maîtresse, « sergent de son métier ». Le jeune homme va en France, Beyle recommande à Pauline de lui procurer de l'agrément et, au besoin, de lui remettre deux ou trois cents francs. « Souviens-toi, dit-il, de traiter M. Antoine Pietragrua comme mon fils. » Jadis, c'était la fille de Mélanie Guilbert qu'il confiait à la tendresse de

sa sœur. Il adopte peu ou prou tous les enfants de ses maîtresses. C'est une manie.

A son retour de Venise, il reçoit une lettre d'Angela. Dans sa réponse, il lui donne cet avis :

« La première fenêtre en venant de la rue des Quarante-Martyrs, étant tout à fait ouverte à huit heures et demie, heure à laquelle je passerai devant votre porte, voudra dire que vous pouvez sortir à dix heures; à demi-ouverte, à onze heures; à demi-ouverte avec un linge sur la fenêtre, à midi; tout ouverte avec un linge voudra dire à neuf heures; enfin, tout ouverte avec deux serviettes voudra dire à une heure. »



Stendhal.

(Dessin à la plume de Joseph Mehoffer, d'après Boilly.)

Quand on prend des précautions, on n'en saurait trop prendre!

Angela était plus belle que jamais; Beyle goûta auprès d'elle quelques jours d'un parfait bonheur. Mais, une fois encore, il fallut se séparer. Stendhal était à Paris, au commencement de décembre 1813, bientôt après à Grenoble avec le sénateur Saint-Vallier. La chute de Napoléon survint, puis le retour des Bourbons. Et voici derechef Beyle en route pour Milan. Le roman avec la Pietragrua va s'enrichir de plusieurs chapitres; nous atteindrons même au dénouement.

Angela, il faut bien le dire, trahissait Beyle indigne-

ment. Mais il était trop naïf pour voir qu'on le jouait, trop orgueilleux par surcroît : penser qu'on était jaloux de lui flattait sa vanité! Aussi accepte-t-il d'aller à Gênes, au mois d'août 1814, puis à Grenoble, en 1815. Il est vrai qu'il ne dépassa pas Turin. Revenu à Milan, Angela voulut qu'il se cachât dans les environs de la ville. « Une fois tous les dix jours, au cours de l'hiver, Beyle venait à Milan dans le plus strict incognito, se cachant dans une méchante auberge, et, la nuit, était introduit chez sa belle par une femme de chambre qu'il payait bien. » Malgré l'incommodité du régime, nous ne serions pas autrement surpris que Stendhal, sans se l'avouer et peut-être même en pestant un peu, se trouvât bien de toutes ces difficultés. Il aimait le romanesque et l'agitation. N'écrit-il pas un jour à sa sœur : « Ma vie, depuis mon retour, a été agitée, c'est-à-dire heureuse. » Stendhal s'ennuie aisément, le changement est nécessaire à sa nature — et surtout à son humeur. La vie calme ne lui convient pas du tout. Il est comme les femmes dont il faut s'occuper perpétuellement, que l'on doit distraire, auxquelles l'agitation est indispensable parce que leur donnant des sujets d'émotion d'abord, de distraction ensuite. Or, plus j'avance dans la narration de la vie de Beyle, plus la féminité de son caractère me semble évidente.

Le manège des rendez-vous nocturnes se prolongeait, toujours avec des précautions infinies. Pourtant la femme de chambre eut un remords; elle lui avoua qu'on le trompait, et qu'on avait autant d'amants différents qu'il passait de jours en exil. D'abord il n'en voulut rien croire; à la fin, cependant, il accepta une expérience. On le fit cacher dans un cabinet, et, là, en mettant l'œil au trou d'une serrure, il vit, à trois pieds de lui, la plus monstrueuse pièce de conviction. La singularité de la chose et le ridicule de la situation lui donnèrent d'abord une gaieté folle; il eut toutes les peines du monde à ne pas alarmer les coupables en éclatant de rire. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il sentit son malheur. L'infidèle, que pour toute vengeance il avait un peu per-

siflée, essaya de le fléchir, lui demanda grâce à genoux, et le suivit dans cette attitude tout le long d'une galerie (1).

L'orgueil l'empêcha de lui pardonner; il s'en accusait avec amertume, en se rappelant l'air passionné de Mme Pietragrua. Jamais elle ne lui parut plus désirable, jamais elle n'avait eu tant d'amour. Il avait sacrifié à l'orgueil le plus grand plaisir qu'il eût pu goûter avec elle. Il fut dix-huit mois à se remettre.

Or, devinerait-on ce qu'il imagine pour se consoler? Le remède n'est point banal. Lorsqu'il se fut un peu remis de la langueur qui l'accablait, il se sentit une curiosité singulière à connaître toutes les infidélités de sa maîtresse. Il s'en fit alors conter tous les détails. « Cela me faisait un mal affreux, disait-il à Mérimée, mais j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans toutes les situations où on me la décrivait. »

Mais, c'est du masochisme, cela!

Ainsi se termina cette aventure. Beyle n'oublia d'ailleurs jamais la belle Angela. Plus tard, il écrira, pensant à elle : « C'était une coquine, une catin, mais une catin sublime, à l'italienne, à la Lucrèce Borgia. »

Pendant les Cent Jours, Beyle ne rentra pas en France; il était bien trop occupé auprès de la Pietragrua, il tenait bien trop à son bonheur pour le jouer à l'aveuglette. Plus tard, il jugera le débarquement de l'Empereur et sa marche héroïque et fabuleuse sur Paris, comme l'entreprise la plus belle des temps modernes. C'est que, alors, son admiration pour Napoléon sera redevenue intacte, c'est que rien n'en contrariera l'élan. Lui, Beyle, qui se fera l'apôtre de l'énergie, comment ne révérerait-il pas Bonaparte? Peut-être aussi connut-il certains des sentiments qui poussèrent un républicain comme Béranger, par exemple, à glorifier l'épopée napoléonienne. Aux yeux du chansonnier, les Bourbons symbolisaient l'avilissement de la France subissant la honte des armées alliées instal-

(1) *H. B.* par un des quarante (Mérimée).

lées en souveraines maîtresses sur son sol. Avec la chute de l'aigle, la France perdit toute puissance et, pour Stendhal qui vécut longtemps à l'étranger, cela dut être une dure épreuve. Là où il avait passé en vainqueur, il se voyait, maintenant, dans l'humiliante situation du vaincu que l'on nargue. Tout, chez lui, était trop sujet à des explosions d'orgueil pour qu'il ne souffrit pas cruellement dans son amour-propre.

Mais, en 1815, sa passion pour Angela l'absorbe tout entier. Je ne sais pas bien si jamais Stendhal eut une conscience très autoritaire, je ne le pense pas. Je me méfie beaucoup, à ce point de vue, de lui et de tous les chasseurs de bonheur. Son unique devoir n'était-il pas de rechercher le bonheur, précisément? Quand le retour de Napoléon fut connu, il serait fort surprenant que Beyle se soit interrogé un peu sérieusement pour démêler son devoir en présence des événements. Il se trouvait bien à Milan, il y resta.

VIII

L'Amour pur

Stendhal a dit un jour : « Il est doux d'avoir de jolies femmes et d'entrer dans le monde par le ciel. » Il ne faut donc point s'étonner que les femmes aient tenu tant de place dans sa vie, non plus que nous donnions beaucoup de développement à la narration de ses aventures amoureuses. L'amour, nous l'avons noté déjà, fut toujours la grande affaire pour Stendhal, sa préoccupation de tous les moments. Il trouva dans l'amour ses joies les meilleures, parce que nulle autre chose ne pouvait lui procurer des émotions plus vives. Ce fut sa plus chère consolation dans les jours d'ennui — c'est-à-dire tous les jours! ou, plutôt, il s'ennuyait partout et chaque fois que son mauvais sort le tenait éloigné de quelque femme désirable. Faut-il dire aussi que jamais Beyle ne se montre mieux sous son véritable jour que lorsqu'il est amoureux. Il s'efforce d'être un habile comédien, mais le fond de sa nature remonte vite à la surface.

Une fois de plus, dans ce chapitre, nous allons assister à ses habituelles manœuvres d'amoureux craintif et irrésolu, avec cette différence — qui est une aggravation — que toute sa science de stratège ne lui donnera pas la victoire. Il y eut un vaincu : ce fut lui!

Encore qu'il sera très malheureux, à cause de sa passion sèche — si j'ose ainsi parler — pour Mathilde Viscontini, on peut dire que les années que Beyle passa à Milan, de 1814 à 1821, furent les plus voluptueuses, les plus brillantes de sa vie, celles où son bonheur aura été le plus varié en même temps que le plus enivrant. Il fit

beaucoup l'amour, mais pas cela seulement. En 1814, paraît : *Vies de Haydn, Mozart et Métastase;* c'est son premier livre — assez peu de lui, d'ailleurs. La *Vie de Haydn* est presque textuellement traduite ou imitée des *Haydine* de Joseph Carpani; la vie de Mozart est un résumé d'un travail de Schlichtegroll; reste la vie de Métastase où beaucoup de choses ne sont pas de son crû, plus une courte lettre sur la musique italienne. Enfin, cela fait un livre; Beyle le signe Louis-Alexandre-César Bombet, sans doute parce qu'il a quelque scrupule à afficher son nom sur un volume où ce qui lui appartient se réduit à presque rien, mais aussi parce que, déjà, il aime le pseudonyme jusqu'à la manie. Il faut lire sa correspondance pour se faire une idée du point où cette manie atteint. Tantôt il signe Arnolphe II, ou bien baron Boutonet, à moins que ce ne soit Cotonet jeune, Collinet de Gremme, Jules Pardessus, Polybe Love-Puff, Tamboust, Timoléon du Bois, etc., etc. On a dressé la liste de tous ces noms d'emprunts : on en a trouvé *cent soixante et onze*!...

En 1817, il fit imprimer les deux premiers tomes de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, par M. B. A. A., ce que l'on traduit ainsi : par M. Beyle, ancien auditeur. Cet ouvrage n'eut aucun succès ; il contenait cependant de très belles pages sur Michel-Ange, et des aperçus tout à fait originaux sur l'art. Beaucoup de ses idées seront reprises, plus d'un trait de sa méthode critique sera adopté. Delacroix disait de l'analyse du *Jugement dernier* par Beyle : « C'est un morceau de génie. » L'un des grands mérites de Stendhal aura été, lorsqu'il juge un artiste, explique son œuvre, de tenir compte et de son tempérament et du milieu dans lequel il vécut. C'était neuf cela. Taine ne s'y trompa pas, aussi, plus d'une fois, s'inspira-t-il des théories de Beyle; il les développa, leur fit rendre tout ce qu'il était possible d'en extraire ; — il alla même jusqu'à lui faire l'honneur de le démarquer, incorporant son texte au sien, ce qui est peut-être une forme de sympathie un peu excessive.

Beyle fit également paraître, sous le titre de *Rome, Naples et Florence*, en 1817, une suite de relations de voyage. Cette fois il signe : de Stendhal, officier de cavalerie.

Enfin, sa malheureuse passion pour Mme Viscontini lui inspira son livre *De l'Amour*, qui ne verra le jour, il est vrai, qu'en 1822, alors qu'il aura quitté Milan.

Voilà pour les occupations littéraires.

De 1814 à 1821, Beyle ne demeura pas uniquement à Milan, il voyagea en Italie, en France et même en Angleterre. Il est à Bologne en 1819, quand il apprend la mort de son père.

Stendhal s'était toujours figuré qu'il hériterait du « bâtard » (on sait qu'il désignait ainsi son père) une petite fortune; malheureusement Chérubin Beyle avait eu deux néfastes passions : l'agriculture et l'amour de la bâtisse ; — si bien qu'à sa mort il laissa de nombreuses dettes. Stendhal retira tout juste une trentaine de mille francs.

A Milan, Beyle avait réussi à arranger sa vie selon ses goûts les plus chers, c'est-à-dire qu'il répartissait ses journées entre l'amour, les arts et le monde. Il faisait de longues stations dans les musées et fréquentait les ateliers des artistes. Il avait loué une loge d'un rang modeste à la *Scala*, et il en avait fait une sorte de boudoir-cabinet de travail. Souvent, il s'y faisait apporter deux bougies et passait alors une partie de la soirée à écrire. C'est là qu'il met d'accord Fénelon et Montesquieu, qui se partagent son cœur. L'atmosphère chaude de la salle, le murmure des voix, les épaules nues, la joie des toilettes et des bijoux, le bercement de la musique, tout cela l'excitait au au travail. Fidèle à la théorie des milieux, il demeurait persuadé que l'endroit où il travaillait avait une influence réelle sur son esprit, aussi fuyait-il le sombre et recueilli cabinet de l'homme de lettres.

Il avait fait la connaissance d'Hélène Vigano, fille du compositeur de ballets, la divine Nina, élève de Rossini et, d'après Stendhal, la plus belle voix de l'Italie. Deux ou

trois fois la semaine, il passait ses soirées chez elle, de onze heures à deux heures du matin. « Nous sommes là quinze ou vingt — écrit-il ; — on parle ou l'on se tait avec le plus parfait naturel, et Nina nous chante sept à huit airs, quinze ou vingt quand le cœur lui en dit. Les trésors de la lampe merveilleuse ne pourraient payer, pour moi, les délices de ces soirées. Songez qu'on y va en bottes, archi-bottes, et que souvent je n'y prononce pas *un mot*. On s'étend sur le canapé et on se *laisse charmer* (1). »

Décidément, garder le silence lui paraissait le comble de l'enivrement ! Aussi bien, n'allons pas nous imaginer qu'il joue à l'ours des cavernes ! Il aime ses aises, il aime se taire à propos, mais, à propos aussi, il se retrouve le parfait dandy que nous avons vu maintes fois. Alors il *galantise*, se montre plein de petites prévenances pour les jolies femmes. Il a toujours dans sa poche une petite boîte remplie de grains de cachou et, comme ses grains sont excessivement difficiles à saisir avec les doigts, ses amies les prennent avec la langue. Que de rires, de gestes jolis, de mots en fusée, et que Stendhal est heureux !...

Ce fut en 1816 qu'il vit lord Byron pour la première fois. L'auteur de *Don Juan* résidait alors à Milan où il ne ne resta d'ailleurs que peu de temps. Stendhal avait fait la connaissance d'un grand seigneur, Louis de Breme, ancien aumônier du roi d'Italie. Louis de Breme réunissait chez lui, et dans sa loge de la *Scala*, les hommes les plus distingués du pays, Monti, Silvio Pellico, Confalonieri, etc. Un soir, Beyle rencontra Byron à la *Scala* ; le noble lord était dans la loge de M. de Breme. Beyle fut frappé des yeux du poète, jamais il n'avait rien vu de plus beau ni de plus expressif. Le lendemain, ils se rencontrèrent à déjeuner chez l'ancien aumônier. Ils se virent ensuite chaque soir à la *Scala* ; l'auteur de *Childe Harold* prenait Beyle sous le bras et, tout en arpentant l'immense foyer du théâtre, lui faisait raconter ses souvenirs sur Napoléon et la retraite de Russie. Une fois même ils

(1) *Correspondance*, p. 69.

allèrent ensemble à la Bréra. Beyle admira « la profondeur de sentiment avec laquelle ce grand poète comprenait les peintres les plus opposés : Raphaël, le Guerchin, Luini, le Titien », et pendant que Byron se livrait à une merveilleuse improvisation, il resta muet, subjugué par tant de beauté et de génie.



Vue générale de Bologne.

Ainsi la vie de Beyle se passait délicieusement, ses amours avec Angela Pietragrua ajoutant à ces occupations intellectuelles et mondaines un peu de mouvement — tout juste ce qu'il fallait pour qu'il fût parfaitement heureux. La rupture avec cette « catin sublime » le désorienta sans doute un peu ; c'est alors qu'il voyage en Italie. Mais. en 1818, il va rencontrer une femme pour laquelle il éprouvera la plus sincère et la plus pure des passions —

la plus pure du moins et la plus persévérante de toutes celles qu'il ressentit jamais.

Elle s'appelait Métilde (Mathilde) Viscontini. Elle avait épousé un Polonais, le général baron Dembowski, qui suivit fidèlement la fortune de Napoléon. Métilde était admirablement belle et, de plus, fort instruite. C'est elle que Stendhal a représentée, dans ses *Promenades dans Rome*, sous les traits d'une marchesina à laquelle il prête les plus édifiants propos sur le dévouement de certaines femmes à leur amant. De fait, Métilde avait été la maîtresse de Ugo Foscolo et, lorsque le grand patriote s'était vu incarcéré en Suisse, elle brava la médisance en allant le visiter dans sa prison.

Lorsqu'il la rencontra pour la première fois, Stendhal fut tout de suite profondément impressionné ; la jeune femme lui rappelait la troublante Hérodiade de Léonard de Vinci. « Elle avait aussi quelque chose de singulièrement remarquable dans sa manière de mouvoir ses yeux si doux — a-t-il écrit. C'était une espèce de lenteur et quelque chose d'imposant que je n'ai vu qu'à elle, et que je ne sais comment peindre. Cette particularité était d'un naturel parfait, et semblait tenir à la forme des traits. Cependant c'était comme si, bien convaincue qu'il n'était plus de bonheur pour elle, elle n'eût mis de vivacité à rien regarder, parce qu'elle savait d'avance que rien de ce qu'elle pouvait voir ne la rendrait heureuse. On ne pouvait oublier cette tête sublime lorsqu'on l'avait vue une fois, mais il faut dire aussi que tous les êtres vulgaires et prosaïques ne l'avaient jamais vue (1). » Déjà l'admiration l'inclinait vers l'amour. Son roman avec la Pietragrua était terminé depuis de longs mois ; à peine si quelques aventures faciles — et même un peu cuisantes, si nous en croyons certain billet au baron de Mareste ! — avaient occupé le temps qu'il ne donnait pas aux lettres et au monde ; il aspirait à trouver une créature qui fût digne

(1) Voir *Soirées du Stendhal Club* (deuxième série) publiées par Casimir Stryienski et Paul Arbelet.

d'être aimée, c'est alors qu'apparut la belle Métilde Dombowski. Il l'idolâtra. Elle ne lui accorda cependant aucune faveur; bien au contraire, elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour le décourager, mais il semble qu'il l'aime davantage à mesure qu'elle se montre plus cruelle.

Un jour que Mérimée lui parlait d'une femme dont il était amoureux, Beyle lui dit : « Ayez-la ; c'est d'abord ce que vous lui devez. »

C'était bien là sa théorie, en effet, mais combien, dans la pratique, notre Don Juan différait du théoricien! Se remémorant plus tard sa conduite avec les femmes, il ne pourra s'empêcher de convenir qu'il fut *un enfant* avec toutes. Et, assurément, s'il avait été un peu moins enfant cette fois encore, c'est-à-dire s'il avait brusqué un peu sa timidité, s'il s'était moins grisé de sentimentalité, nul doute que la belle Métilde aurait fait son bonheur. Car il n'est point sûr du tout que la jeune femme n'eut pas un commencement de goût pour Stendhal. Un soir ne lui conte-t-elle pas l'histoire d'une de ses amies qui avait fort à se plaindre de son amant : « Jugez de son sort — fit-elle; chaque soir, son amant, en sortant de chez elle, allait chez une fille. » — Or tout cela était une fable. En effet, il arrivait presque continuellement à Beyle, en quittant Métilde, d'aller finir la soirée chez « la charmante et divine comtesse Kassera ». Métilde avait trouvé cet ingénieux moyen de lui reprocher sa conduite. N'était-ce pas un peu aussi lui dire que l'on serait heureux qu'il restât?... Stendhal ne comprit pas — il ne comprend jamais! Mais, par exemple, pour soupirer, se lamenter, douter et tirer des plans — il s'y entend. Son excuse, ici, est qu'il aime comme jamais peut-être il n'aima. La lettre qu'il lui écrit, alors qu'elle s'est éloignée de Milan, est touchante de sincérité :

« Ah! que le temps me semble pesant depuis que vous êtes partie! Et il n'y a que cinq heures et demie! Que vais-je faire pendant ces quarante mortelles journées? Dois-je renoncer à tout espoir, partir et me jeter dans les affaires publiques? Je crains de ne pas avoir le courage

de passer le Mont-Cenis. Non, je ne pourrai jamais consentir à mettre les montagnes entre vous et moi. Puis-je espérer, à force d'amour, de ranimer un cœur qui ne peut être mort pour cette passion? Mais peut-être suis-je ridicule à vos yeux, ma timidité et mon silence vous ont ennuyée et vous regardiez mon arrivée chez vous comme une calamité. Je me déteste moi-même; si je n'étais pas le dernier des hommes ne devais-je pas avoir une explication décisive hier avant votre départ, et voir clairement à quoi m'en tenir?

« Quand vous m'avez dit avec l'accent d'une vérite si profondément sentie : *Ah! tant mieux qu'il soit minuit!* ne devais-je pas comprendre que vous aviez du plaisir à être délivrée de mes importunités, et me jurer à moi-même sur mon honneur de ne vous revoir jamais? Mais je n'ai eu du courage que loin de vous. En votre présence, je suis timide comme un enfant, la parole expire sur mes lèvres, je ne sais que vous regarder et vous admirer. Faut-il que je me trouve si inférieur à moi-même et si plat (1)! »

N'est-ce point là l'expression sincère d'un sentiment profond? Il ne finasse plus, il a abdiqué tout orgueil, il se diminue, il se fait humble, suppliant; sa lettre contient des *cris* que seul le désespoir et la passion peuvent arracher à un homme.

Métilde avait quitté Milan pour aller passer quelque temps auprès de ses deux fils qui étaient au collège de Volterre, près de Livourne; Beyle ne pouvant vivre loin d'elle décida de se rendre dans « cette ville heureuse ». Voir Métilde, la voir même de loin, lui suffirait, mais il faut qu'il la voie. « Il y a des moments, dans les longues soirées solitaires — lui écrira-t-il un jour — où, s'il était besoin d'assassiner pour vous voir, je deviendrais assassin. » Il ne voudrait pourtant pas la compromettre. Comment faire? L'amoureux aura des ruses de conspirateur. Il revêt des habits neufs et pose sur son nez une magnifique paire

(1) *Correspondance*, t. II, p. 136.

de lunettes vertes. Dans cet appareil, personne, pense-t-il, ne me reconnaîtra, je pourrai ainsi rester deux ou trois jours à Volterre. Et, en effet, Métilde est la première personne qu'il rencontre en arrivant; elle ne le reconnut



Henri Beyle en 1822, par David d'Angers.

point. Mais, le soir venu, les lunettes lui semblent superflues : la nuit tous les chats sont gris. Or, voici qu'au moment même où il retire ses bésicles vertes, Métilde survient, l'aperçoit, et cette fois reste stupéfaite de se trouver en face de Henri Beyle, auquel elle avait fait promettre de rester à Milan. Elle lui écrivit son étonnement

et son mécontentement, elle ne lui cacha pas que sa conduite était indélicate. Notre pauvre Stendhal en fut tout bouleversé ; pour comble de malheur voilà-t-il pas qu'il rencontre de nouveau la jeune femme, dans un jardin, en bordure de la mer, où il était venu rêver. Il veut la fuir, il se heurte au cavalier Giorgi, un ami de Mme Dembowsky, qui le connaît. On s'aborde, on cause et l'on rejoint la belle Métilde qui reçoit Beyle plutôt froidement. Il est plaisant de constater à quel point l'amour oblitère le sens critique de Stendhal, son sens admirable d'observateur du cœur humain. Métilde arrive au jardin presque à la minute même où le cavalier Giorgi y entre aussi, et cela ne fait pas tiquer notre amoureux, il ne lui vient pas un seul instant à l'esprit, que la mauvaise humeur de la jeune femme pourrait bien n'être que du dépit d'avoir été surprise et dérangée dans son rendez-vous avec M. Giorgi. Le lendemain seulement il soupçonnera la vérité. Il est vrai que, sur le moment, son émotion de se trouver en présence de Métilde ne lui permit aucune réflexion. Ayant accompagné Métilde dans une visite qu'elle faisait à ses fils, au collège, il eut, comment dirais-je ? *un coup de bonheur* ! Il sentit ses forces l'abandonner, sa conscience s'évanouir. « En montant l'escalier — lui écrira-t-il — je me soutenais à peine ; certainement si j'avais eu affaire à des gens fins, j'étais découvert. » — Il vit dans une sorte de rêve, il a perdu tout équilibre mental, il cause, il cause comme un moulin tourne, machinalement, pour causer, pour faire du bruit, car s'il survenait un instant de silence, de se trouver — de se *retrouver* plutôt, de se ressaisir, dans une pareille minute d'éblouissement — il ne manquerait pas de tomber mal. Je suis sûr que tel était son état d'âme. Son bonheur était si vif qu'il n'osait le regarder que de biais — accrochant son attention ici, là, à un bibelot, à un meuble : « J'aurais donné tout au monde pour pouvoir fixer le tapis vert de la table » — s'écrie-t-il. « Je puis dire — écrira-t-il encore — que ce moment a été un des plus heureux de ma vie, mais il m'est entièrement échappé.

Telle est la plus triste destinée des âmes tendres : on se souvient des peines avec les plus petits détails, et les instants de bonheur jettent l'âme tellement hors d'elle-même qu'ils lui échappent. » — C'est que la peine est, en quelque sorte, le résultat d'une analyse : on se dit à soi-même les raisons que l'on a d'être malheureux, et plus ces raisons sont réelles, plus elles nous apparaissent nettement, plus notre chagrin se fortifie. Au contraire, il n'est point nécessaire que nous sachions les raisons de notre bonheur *pour le sentir*; alors même que nous les ignorerions totalement notre bonheur n'en serait pas moins grand, nous n'obéirions pas moins à son mouvement. Le bonheur est d'essence plus physique, me semble-t-il, que la peine qui est surtout un *sentiment*, alors que le bonheur est une *sensation*.

Stendhal quitta Volterre meurtri, brisé et plein de jalousie, car il aura enfin cru deviner le penchant de Métilde pour le cavalier Giorgi ; il ne pourra même se défendre de penser que « les femmes honnêtes sont aussi coquines que les coquines ». Sa jalousie fut à ce point vive qu'il eut la pensée de provoquer son rival. Cela aurait été un duel à mort. On aurait mis deux billets dans un chapeau, l'un portant ces mots « être aimé d'elle », l'autre « mourir aussitôt ». Le hasard aurait décidé ; pour lui, il faisait d'un cœur léger le sacrifice de sa vie.

Il aurait voulu haïr la cruelle, mais, hélas, il ne trouva point de haine dans son cœur ; n'eût-elle eu que des défauts, il n'aurait pas pu se soustraire à son amour. « Je ne vous croyais pas un homme *si difficile à désespérer* », lui avait-elle dit durement. De Florence, où il s'était rendu en la quittant, il protestera, en toute vérité, qu'il n'espère rien, « mais, dira-t-il, le lieu de la terre où je suis le moins malheureux, c'est auprès de vous. Si, malgré moi, je me montre amoureux quand je suis auprès de vous, c'est que je suis amoureux ; mais ce n'est nullement que j'espère vous faire partager ce sentiment. »

Il aurait voulu passer toute sa vie auprès de Métilde, or, la cruelle, sans aucune pitié pour cet homme qui, en

somme, lui rendait hommage en l'adorant, exigea de lui qu'il ne vînt chez elle que deux fois par mois. Alors, Beyle fut pareil à un corps qui aurait perdu son âme. Il errait dans les rues sans rien voir et sans penser à rien. La nuit, il allait rôder autour de la maison de Métilde; si un rideau venait à bouger à une fenêtre, un battement de cœur violent le clouait sur place. Rencontrait-il une amie de la jeune femme, fût-ce la Traversi qui pourtant l'avait tant desservi auprès de Métilde, il ressentait un mouvement de joie, parce qu'il pensait qu'elle venait peut-être de chez son idole. Un chapeau de satin blanc, ressemblant un peu à celui de Métilde, « arrêtait le battement de son cœur et le forçait à s'appuyer contre un mur ». Pour lui, « la vie était divisée en périodes de quinze jours, qui prenaient la couleur de la dernière entrevue qu'on lui avait accordée ».

Veut-on une preuve de la sincérité de son sentiment pour Métilde Dembowsky? Stendhal, avec ce tempérament de feu qu'il se flattait d'avoir, si fortement qu'il fût épris d'une femme ne lui était jamais strictement fidèle. Une bonne occasion se présentait, c'est-à-dire une jolie fille, il la prenait. Durant le temps de sa passion pour la comtesse Palfy, il ne se prive pas de ces petits extras amoureux et, bien que la Pietragura ait eu toutes ses pensées, il n'en a pas moins de petites aventures ici et là. Mais, en 1820, il est tout entier à Métilde, au point que, « pour mériter aux yeux de Dieu qu'elle l'aimât », il refuse d'être l'amant d'Hélène Vigano.

« Beyle, lui dit-elle un jour, on m'assure que vous êtes amoureux de moi.

— On se trompe, lui répondit-il, sans même lui baiser la main. »

C'est lui qui rapporte cette anecdote, et il fait bien ; elle est, en effet, le plus sûr témoignage qu'il puisse donner de son amour pour Métilde Dembowsky.

Il arriva un moment où son désespoir devint tel qu'il songea sérieusement à se brûler la cervelle. L'idée du suicide l'obséda, écrivait-il pour se distraire un peu de

sa peine, il dessinait un pistolet en marge de son papier. Ce qui l'empêcha d'attenter à ses jours ?... La raison qu'il invoque est pour le moins inattendue : « Il me semble, —



Frontispice de « l'Amour », illustré par Bertall.
(Communiqué par M. Paupe.)

dit-il — que ce fut la curiosité politique qui m'empêcha d'en finir. » Mais, tout de suite il ajoute, avec sa naïve franchise habituelle : « Peut-être, sans que je m'en doute,

fut-ce aussi la peur de me faire mal. » En ce cas, il est certain qu'il fit mieux de s'arrêter au parti de quitter tout simplement Milan.

« — Quand reviendrez-vous ? lui demanda Métilde.

— Jamais, j'espère. »

« Je voulus passer — dit-il — le Saint-Gothard à cheval, espérant un peu que je ferais une chute qui m'écorcherait à fond, et que cela me distrairait.

« Le courrier avec lequel j'étais finit par m'arrêter et par me dire que peu lui importait de ma vie, mais que je diminuerais son profit, et que personne ne voudrait plus venir avec lui quand on saurait qu'un de ses voyageurs avait roulé dans le précipice.

« — Hé quoi ! n'avez-vous pas deviné que j'ai la v..... ? lui dis-je, je ne puis pas marcher. »

A Paris, le souvenir de la belle Milanaise ne l'abandonne pas ; souvent il va s'asseoir sous les grands marronniers des Tuileries et, là, pense à ses pauvres amours.

Dans l'espoir de changer le cours de ses idées, il se résolut à faire un petit voyage en Angleterre. Il voulait mettre entre Métilde et lui, entre lui et « la vue du dôme de Milan », comme il dit, « les pièces de Shakespeare et l'acteur Kean ». De fait, Kean, dans *Othello*, lui fit beaucoup d'impression. Londres le toucha aussi beaucoup « à cause des promenades le long de la Tamise vers *Little Chelsea* ». Il trouva là de petites maisons garnies de rosiers qui furent pour lui la véritable élégie, selon sa propre expression. Il a vraiment une sensibilité exquise. Et c'est dans les mille riens, dans les détails souvent puérils de cette sensibilité qu'il faut le chercher. Ainsi, n'est-elle pas délicieusement sentimentale son aventure avec la pauvre petite miss Appleby, de Westminster Road ? — Beyle et deux de ses compagnons avaient chargé un Anglais, qui leur servait de « valet de place » — j'imagine que cela correspond un peu à un homme d'affaires, à un homme à tout faire, à un guide, à un secrétaire et à un domestique — un peu à tout cela ensemble ! — de leur

procurer de petites amies complaisantes. Ledit « valet de place » les conduisit un soir dans un lointain faubourg de Londres, de l'autre côté de la Tamise, à Westminster Road. « Je m'attendais, raconte Beyle, à voir trois infâmes salopes. Elles étaient trois petites filles, avec de beaux cheveux châtains, un peu timides, très empressées, fort pâles. » La maison que ces trois petites filles habitaient était ridiculement exiguë, et les meubles avaient des proportions si minuscules qu'on les aurait pu prendre pour des meubles de poupées. Mais la maison possédait un jardin! Il fallut le voir aussitôt. — « Nous descendîmes, dit Beyle, au jardin avec des chandelles : il avait vingt-cinq pieds de long et dix de large. Barot et moi, partîmes d'un éclat de rire. Là, étaient tous les instruments d'économie domestique de ces pauvres filles, le petit cuvier pour faire la lessive, avec un appareil elliptique pour brasser elles-mêmes leur bière.

« Je fus touché et Barot dégoûté. Il me dit en français : « Payons-les et décampons.

« — Elles vont être si humiliées, lui dis-je. »

Ah! que voilà un trait charmant, où toute la timidité, la délicatesse et la sentimentalité de Stendhal se résument. Et, n'en doutez pas, cette délicatesse, c'est précisément à sa timidité qu'il la doit, à son excessif orgueil aussi — deux choses dont il eut beaucoup à souffrir, mais qui affinèrent sa sensibilité déjà si vive par nature.

On renvoya le « valet de place », et Beyle et son compagnon restèrent dans cette modeste petite maison du bonheur.

« Ce qu'il y a de déplaisant — a-t-il dit — c'est que pendant mon séjour en Angleterre, j'étais malheureux quand je ne pouvais pas finir mes soirées dans cette maison (1). »

Avait-il donc déjà oublié Métilde? Non, mais, néanmoins, la « santé morale » commençait à lui revenir.

(1) *Souvenirs d'égotisme.*

Aussi, de retour à Paris, put-il s'occuper de l'impression de *De l'Amour*, qui paraîtra en 1822.

« L'*Amour*, écrit M. Arthur Chuquet, un de ces livres qu'on cite et qu'on ne lit pas, est peut-être de toutes les œuvres de Beyle celle qui donne de lui la notion la plus exacte. »

Il y a, à notre sens, dans cette proposition une erreur et une vérité. La vérité c'est que, en effet, nul autre livre de Stendhal ne renseigne mieux sur son auteur, parce qu'aucun autre n'est davantage l'expression de lui-même. Ce ne sont pas seulement ses idées sur l'amour et les femmes, sur le divorce et sur le féminisme (car en bon disciple de Saint-Simon Stendhal est féministe!) que l'on trouve dans ce livre mal composé, mais si vivant et en même temps si plein d'une psychologie un peu sophistique quelquefois, profondément humaine le plus souvent — il est fait aussi de sa chair et de son sang, de ses petites joies et de ses douleurs les plus vraies. L'erreur est de dire qu'on ne lit pas *De l'Amour*. Assurément ce livre est moins répandu que *le Rouge et le Noir*, mais il n'y a pas un stendhalien qui ne l'ait lu. Et, d'autre part, n'est-on pas en droit de se demander si les *Pensées* de Joubert ou les *Maximes* de La Rochefoucauld jouissent d'un public plus nombreux? Je ne le crois pas.

Le travail, auquel Stendhal fut forcé de se livrer pour l'impression de son ouvrage, rouvrit en son cœur une plaie qu'il croyait à jamais fermée. Il a dit lui-même : « C'était une chose bien dangereuse pour moi, que de corriger les épreuves d'un livre qui me rappelait tant de nuances de sentiments que j'avais éprouvés en Italie. J'eus la faiblesse de prendre une chambre à Montmorency. J'y allais le soir en deux heures par la diligence de la rue Saint-Denis. Au milieu des bois, surtout à gauche de la Sablonnière en montant, je corrigeais mes épreuves. Je faillis devenir fou (1). »

L'envie de retourner à Milan l'agitait violemment; s'il n'y céda pas, ce fut miracle.

---

(1) *Souvenirs d'égotisme.*

Pour éviter les « rêveries tristes », il allait souvent corriger ses épreuves aussi dans le parc d'une de ses amies, Mme Doligny, à Corbeil.

L'Amour parut en 1822, Stendhal s'était imaginé que ce livre aurait du succès : on en vendit dix-sept exemplaires en dix ans. L'éditeur disait : « Il est sacré, car personne n'y touche. » Et Beyle lui-même racontait que toute l'édition avait été vendue pour servir de lest à un bateau. Il est vrai qu'il n'avait pas tous les jours la même philosophie ; il lui arrivait de laisser percer son dépit : n'avait-il pas pensé un moment que *l'Amour* lui ouvrirait les portes de l'Académie?

« Que voulez-vous, faisait-il, on est trop bête en France pour me comprendre. »

IX

Menta. — L'esprit de Beyle

« Le grand mal de la vie pour moi, écrivait Stendhal en 1820, c'est l'ennui. Ma tête est une lanterne magique ; je m'amuse avec les images, folles ou tendres, que mon imagination me présente. »

En 1821, l'image que son imagination replaçait perpétuellement devant ses yeux avait nom Métilde ; c'était une tendre image assurément, mais c'était aussi une image de tristesse. Il a pris soin lui-même de noter l'emploi de ses journées à cette époque : nous le voyons se donner beaucoup de mal pour se distraire, sans y parvenir d'ailleurs. Il est vraiment désemparé.

Levé à dix heures, à dix heures et demie il arrive au café de Rouen où il retrouve deux de ses amis, Colomb, son camarade d'enfance, et le baron de Lussinge. Après avoir savouré une excellente tasse de café et deux brioches, il accompagnait le baron à son bureau.

« Nous prenions par les Tuileries et par les quais, nous arrêtant à chaque marchand d'estampes. Quand je quittais Lussinge le moment affreux de la journée commençait pour moi. J'allais, par la grande chaleur de cette année, chercher l'ombre et un peu de fraîcheur sous les grands marronniers des Tuileries. Puisque je ne puis l'oublier, ne ferais-je pas mieux de me tuer? me disais-je. Tout m'était à charge.

« J'avais encore, en 1821, les restes de cette passion pour la peinture d'Italie qui m'avait fait écrire sur ce sujet en 1816 et 1817. J'allais au musée (le Louvre) avec un billet que Lussinge m'avait procuré. La vue de ces chefs-d'œuvre ne faisait que me rappeler plus vivement

Brera (1) et Métilde. Quand je rencontrais le nom français correspondant dans un livre, je changeais de couleur (2). »

Souvent, il lui arrivait de rencontrer « le gros Louis XVIII, avec ses yeux de bœuf, traîné lentement par six gros chevaux » ; ce spectacle de mascarade lui faisait horreur.

Il se réfugiait aux Tuileries et, là, s'absorbait dans la lecture de Shakespeare, encore que fréquemment il laissât glisser le livre pour songer à Métilde.

Enfin, cinq heures arrivaient. Stendhal volait à l'*Hôtel de Bruxelles* où il retrouvait Lussinge (3), quelques amis et « cinq ou six originaux de table d'hôte, espèce qui côtoie le chevalier d'industrie d'un côté et le conspirateur subalterne de l'autre ».

Après le dîner, il passait un moment assez agréable au café. Enfin, sur le coup de dix heures et demie, il s'installait chez Mme Pasta pour faire la partie de pharaon. Il rencontrait chez la grande artiste quelques sots fraîchement débarqués de Milan. Timidement, il questionnait ces niais sur les jolies femmes de là-bas. Il serait mort plutôt que de nommer celle à laquelle il pensait, mais quelquefois, ils en parlaient d'eux-mêmes, et Stendhal se plongeait alors dans de douces rêveries. Naturellement il prenait assez peu de soin au jeu et, en quatre heures, perdait une trentaine de francs, ce qui achevait de mettre le désarroi dans ses finances déjà bien endommagées.

Cependant, petit à petit, il se fit à sa nouvelle existence. Sans oublier Métilde, il y pensa moins, et, lorsqu'il y pensait, ce n'était plus avec le même déchirement de toute l'âme.

Le jour où il apprendra sa mort, quatre ans plus tard, sa passion sera définitivement éteinte. Sa douleur n'en

(1) Musée de la Bréra, à Milan.

(2) *Souvenirs d'égotisme.*

(3) Le baron de Mareste, probablement.

sera pas moins vive. Métilde devint pour lui « comme un fantôme tendre profondément triste, et qui, par son apparition », l'inclinera vers la tendresse, la bonté, l'esprit de justice et d'indulgence.

Mme Pasta — dont il passa pour être l'amant et qui ne fut jamais que son amie, — habitait à l'*Hôtel des Lillois*, rue Richelieu, en face de la Bibliothèque royale; Stendhal, pour être plus près d'elle, se logea au troisième dans le même hôtel. Ainsi, il n'avait que quelques pas à faire lorsqu'il sortait de chez l'artiste, pour rentrer chez lui.

Beyle ne fréquentait pas chez la Pasta simplement, comme on pourrait le croire, parce que l'artiste était italienne et parce qu'il rencontrait dans son salon des Milanais qui lui parlaient de Métilde; non, il y venait aussi par admiration.

Il n'hésitait pas à mettre la Pasta au-dessus de Talma, qui avait l'âme tragique, mais qui « était si bête qu'il tombait dans les affectations les plus ridicules ». Au contraire, chez la Pasta le caractère tragique était « pur, parfait, sans mélange ».

Les relations de Beyle avec la grande cantatrice étaient — comme je l'ai dit — très faussement interprétées; quelqu'un n'alla-t-il pas jusqu'à dire, un jour que Stendhal, vêtu de neuf, entrait dans le salon de M. de Tracy : « Ah! voilà M. Beyle qui a un habit neuf, on voit que Mme Pasta vient d'avoir un bénéfice. » Stendhal trouve cette médisance *atroce* — et il n'a pas tort, assurément. Heureusement, il avait pour veiller à sa bonne réputation l'excellente Mme de Tracy, qui le traitait avec une bienveillance quasi-maternelle. Lui-même nous dit d'elle : c'était « une femme adorable et de moi aimée comme une mère, non, mais comme une ex-jolie femme, mais sans aucune idée d'amour terrestre ». La comtesse de Tracy demeurait 38, rue d'Anjou-Saint-Honoré. Elle ouvrait son salon le dimanche soir, et Stendhal, qui y fréquenta dix ans, y rencontra nombre de personnalités illustres ou simplement intéressantes. Le salon de Mme de Tracy jouissait d'une si haute estime qu'il suffisait que Beyle y fût reçu



La Pasta, par Dubufe.

pour que les calomnies colportées sur son compte ne trouvassent point créance.

Le comte Destutt de Tracy était l'auteur de l'*Idéologie*, ouvrage pour lequel Stendhal professait une admiration sans bornes. Quand parut, en 1817, l'*Histoire de la peinture en Italie*, Beyle s'empressa de faire tenir un exemplaire à M. de Tracy; celui-ci, avec une bonne grâce parfaite, vint le voir et le remercier.

« Il passa une heure avec moi », dit Stendhal, et il ajoute : « Je l'admirais tant que probablement je fis *fiasco*, par excès d'amour (1). »

Chez les Tracy, Beyle rencontra Lafayette. Tout de suite, il comprit que le général était un « héros de Plutarque (2) ».

Le général montrait une grande distinction et une politesse exquise, mais, dit Stendhal, il était « *poli comme un roi* ».

« Malgré son âge (né en 1757, comme son camarade du Jeu de Paume, Charles X), uniquement occupé de serrer par derrière le jupon de quelque jolie fille (*vulgo* prendre le c...) et cela souvent et sans trop se gêner. »

Dans cette société aristocratique, de manières si raffinées, de ton si réservé, — M. de Tracy « avait horreur d'un mot énergique comme d'un jurement », — Stendhal, avec les énormes favoris noirs qu'il portait alors et qui lui donnaient l'air, d'après son dire, d'un « boucher italien », — prenant plaisir à affirmer assez brutalement ses opinions paradoxales, devait briller plus par excentricité que par distinction. Cependant, la maîtresse de la maison le défendait contre toutes les attaques : « Il y a une *étincelle en lui* », faisait-elle, et, à ses yeux, cela effaçait bien des petits travers du caractère bizarre de Beyle.

Stendhal, qui détestait le monde — par timidité surtout, croyons-nous! — finit par prendre goût à ces réceptions où régnait, il est vrai, une grande simplicité. En outre, il

(1) *Souvenirs d'égotisme.*

(2) *Souvenirs d'égotisme.*

fréquentait chez Cuvier, chez Delécluze, chez Mme Ancelot, chez le baron Gérard et chez Mme Cabanis. L'ouvrage de Cabanis : *Rapport du physique et du moral*, eut sur Beyle une influence considérable; ce livre avait été véritablement sa bible à l'âge de seize ans. Aussi avait-il été transporté quand M. de Tracy lui avait offert de le présenter à Cabanis. Il se rendit donc un jour, en compagnie de l'auteur de *La Logique*, rue des Vieilles-Tuileries, au diable, chez Cabanis. Il trouva là une dizaine de personnes assises autour d'un feu d'enfer; la chaleur était telle qu'il manqua se trouver mal; il sortit presque aussitôt, ce que M. de Tracy ne lui pardonna jamais.

Stendhal, qui commençait à avoir de l'esprit, ou, plutôt, qui commençait à savoir montrer qu'il en avait, s'amusait quelquefois à émettre des théories abracadabrantes, qui révolutionnaient ses auditeurs. Un jour, M. de Tracy lui ayant demandé quelles idées il professait en politique, il énonça gravement ceci : « Dès que je serai au pouvoir, je réimprimerai les livres des émigrés déclarant que Napoléon a usurpé un pouvoir qu'il n'avait pas en les rayant. Les trois quarts sont morts, je les exilerai dans les départements des Pyrénées et deux ou trois voisins. Je ferai cerner ces quatre ou cinq départements par deux ou trois petites armées, qui, pour l'effet moral, bivouaqueraient, du moins six mois de l'année. Tout émigré qui sortirait de là serait impitoyablement fusillé. Leurs biens rendus par Napoléon, vendus en morceaux, non supérieurs à deux arpents. Les émigrés jouiraient de pensions de famille, deux mille et trois mille francs par an. Ils pourraient choisir un séjour dans les pays étrangers. »

Stendhal assure que pendant l'exposition de ce plan machiavélique, la figure de Tracy et des autres personnes présentes *s'allongèrent*... Par contre, il obtint l'approbation d'une jolie femme. Elle trouva qu'il avait l'imprudence chevaleresque du Huron, de Voltaire. L'extrême bienveillance de cette jeune femme, il l'avoue, le consola de bien des « irréussites ». Elle ne fut d'ailleurs point sa

maîtresse — mais il ne tint qu'à lui! En effet, une fois qu'il lui annonçait son départ de Paris, elle lui dit, en plein salon : « J'ai un mot à vous dire. » Elle l'entraîne dans un petit corridor et, là, sans avertissement préalable, lui donne un baiser sur la bouche. Le baiser fut rendu avec *ardeur*, mais l'aventure n'eut pas d'autre suite.

A se mêler à la société intellectuelle, Stendhal gagne en naturel, sa timidité devient moins gênante, il ose enfin se montrer lui-même. C'est alors que son esprit éclate, sans préparation, comme il en donne tant de preuves au cours de sa correspondance d'un intérêt si vif et d'un ton si primesautier.

« Jamais, nous dit quelqu'un qui l'a connu, il ne sut ce que c'était que l'esprit préparé. Il inventait en causant tout ce qu'il disait... Il trouvait à chaque instant de ces traits imprévus qui ne peuvent être le résultat de l'étude (1). »

Nous le savons assez spontané en toute chose pour croire aisément à la fantaisie inattendue de sa conversation; il n'est pas très sûr pourtant que certaines de ses plaisanteries n'aient pas été préméditées. Un soir, par exemple, chez Mme Ancelot, on annonce M. César Bombay. C'était Beyle, « plus joufflu qu'à l'ordinaire ».

« Madame, dit-il, j'arrive trop tôt. C'est que moi je suis un homme occupé, je me lève à cinq heures du matin, je visite les casernes pour voir si mes fournitures sont bien confectionnées; car, vous le savez, je suis fournisseur de l'armée pour les bas et les bonnets de coton. Ah! que je fais bien les bonnets de coton! C'est ma partie, et je puis dire que j'y ai mordu dès ma plus tendre jeunesse, et que rien ne m'a distrait de cette honorable et lucrative occupation. Oh! j'ai bien entendu dire qu'il y a des artistes et des écrivains qui mettent de la gloire à des tableaux, à des livres! Bah! qu'est-ce que c'est que cela

(1) Arnould Frémy, *Souvenirs anecdotiques sur Stendhal* (d'après Casimir Stryienski).



Salon du baron Gérard (gravure extraite du « Musée des Familles », avril 1837).

H. Beyle, A. de Vigny, Humboldt, Talleyrand, Gérard, Cuvier, Mérimée, Rossini.

en comparaison de la gloire de chausser et de coiffer toute une armée, de manière à lui éviter des rhumes de cerveau, et de la façon dont je fais avec quatre fils de coton une houppe de deux pouces au moins... »

Une fois lancé Beyle ne s'arrêtait plus ; pendant plus d'une demi-heure il débita son boniment, donnant les détails les plus précis sur la fabrication des bonnets de coton, disant ce que chaque bonnet lui rapportait, « parlant des bonnets rivaux, des bonnets envieux et dénigrants qui voulaient lui faire concurrence ». Pour ne pas s'esclaffer, M. Ancelot s'en fut dans une pièce voisine, cependant que Mme Ancelot avait bien du mal à tenir son sérieux. Jouant l'ignorant, Beyle avait un mot sur tout, livres, pièces, poésie, art, tout y passa et, naturellement, bien qu'il prétendît n'y rien entendre, il avait un petit coup de patte pour chacun.

Mérimée (1) nous a conservé beaucoup de mots et de théories amusantes de Stendhal. C'est lui qui rapporte que Beyle, avec lequel il rompait de nombreuses lances, lui disait soudain, pour clore une discussion : « Vous êtes un chat ; je suis un rat. » Il était dès lors assez difficile de s'entendre ! « Un jour, écrit l'auteur de *Colomba*, nous voulûmes faire ensemble un drame. Notre héros avait commis un crime, et était tourmenté de remords. « Pour se délivrer d'un remords, dit Beyle, que faut-il faire ? » — Il réfléchit un instant. — « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. » Notre drame en resta là. »

Nous avons eu un échantillon des paradoxes politiques de Stendhal ; voici ce qu'il se plaisait à débiter sur la religion. Tout d'abord sur Dieu. — « Ce qui excuse Dieu, disait-il, c'est qu'il n'existe pas. » — Et encore ce couplet de cosmogonie : « Dieu était un mécanicien très habile. Il travaillait nuit et jour à son affaire, parlant peu, et inventant sans cesse, tantôt un soleil, tantôt une comète. On lui disait : « Mais écrivez donc vos inventions ! Il ne faut pas que cela se perde. — Non, répondait-il ; rien n'est

(1) Dans *H. B.*, par un des quarante.

encore au point où je veux. Laissez-moi perfectionner mes découvertes, et alors... Un beau jour il mourut subitement. On courut chercher son fils unique qui étudiait aux Jésuites. C'était un garçon doux et studieux qui ne savait pas deux mots de mécanique. On le conduisit dans l'atelier de feu son père. — « Allons, à l'ouvrage! Il s'agit de gouverner le monde. » Le voilà bien embarrassé; il demande : — « Comment faisait mon père? — Il tournait cette roue, il faisait ceci, il faisait cela. » — Il tourne la roue, et les machines vont de travers. »

Que cette amusante saillie n'ait point été un peu préparée, ce serait assez surprenant! Par contre, lorsqu'il dit de Bossuet « c'est, comme Cousin, de la blague sérieuse »; quand il appelle Chateaubriand le *Grand Lama*, et Théodore Jouffroy, le traducteur de Read, *Thomas Roide*, on peut croire qu'il laisse jaillir spontanément ces mots plaisants. Mais, lorsqu'il s'amuse à se faire le défenseur de l'Inquisition, sa volonté d'étonner est trop évidente pour qu'il n'ait pas prémédité son paradoxe. C'est ainsi que, à l'entendre, la tolérance est une absurdité. — « Quoi! disait-il, un malheureux se prépare des centaines d'années de douleurs atroces au fond d'une chaudière d'huile bouillante, et je ne les lui éviterais point par quatre ou cinq ans de prison, ou même par une douleur de deux heures au milieu d'une place publique et au-dessus d'un foyer! Quelle cruauté de n'être pas cruel! » Assurément ses idées ne laissent rien à désirer au point de vue de l'originalité.

Encore quelques-uns de ses paradoxes. Un jour que l'on parlait devant lui du caractère de l'homme, il soutint que le manque de liberté et le papisme étaient la cause de tous les crimes, ce qui assurément est assez discutable. Cependant, lorsqu'il ajoutait que les hommes étaient le résultat de ce que les lois mettent dans leur tête et le climat dans leur cœur, il n'énonçait pas une si grosse sottise... Il est vrai que la suite, l'illustration en quelque sorte de sa théorie, est plus excessive : « Lorsque je suis arrêté par des voleurs, ou qu'on me

tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit; quant au voleur, s'il est énergique, il m'amuse. » C'est le dandy qui imagine le trait final, vous le devinez. Dandysme également son goût pour la mauvaise compagnie « où il y a plus d'imprévu » que dans la bonne. Mais sa sincérité est certaine quand il énonce gravement : « La vertu, c'est augmenter le bonheur; le vice, augmenter le malheur : tout le reste n'est qu'hypocrisie ou ânerie bourgeoise. » Volontiers, il pensait comme les Vénitiens qu'il n'y a de vicieux que ce qui nuit. C'est là toute sa philosophie, son épicurisme intégral, le penchant véritable de sa nature exprimé en formule. Et nous ne sommes pas surpris qu'il ait pu dire encore : « Qu'est-ce que la conscience? Et qui invoque le témoignage de la conscience, sinon l'hypocrite qui s'adresse à des sots pour faire des dupes? » Voilà, nous l'avons noté déjà, il ne connaît d'autre guide, d'autre morale que son instinct, son désir; il redoute toute contrainte, comme un amoindrissement de lui-même, comme un obstacle au bonheur, — comme une menace de douleur! En dehors de l'amour du beau, il n'y a en lui qu'un seul sentiment noble, d'ailleurs poussé à l'excès : l'orgueil. Sans l'orgueil qui bride ses désirs et ses passions, qui le fait timide et lui donne la peur du ridicule, qui lui élève la vue et le pousse à être ambitieux, à quelles turpitudes un être de son espèce ne serait-il pas amené pour satisfaire ses instincts? L'orgueil aura été la sauvegarde de Stendhal.

Plus encore que chez Mme Ancelot et chez Mme de Tracy, Beyle se plut chez Étienne Delécluze, critique d'art du *Journal des Débats*, qui demeurait rue de Chabanais, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Delécluze, que Stendhal appelle de l'Étang, occupait un appartement modeste, au quatrième, orné de « gravures et d'objets d'art curieux et agréables ». Il y avait aussi dans ces petites chambres, nombre des meilleurs esprits du temps : « Je trouvai chez M. de l'Étang, devant un petit feu — car ce fut, ce me semble, en février 1822 qu'on m'y mena

— huit ou dix personnes qui parlaient de tout. Je fus frappé de leur bon sens, de leur esprit et surtout du tact fin du maître de la maison qui, sans qu'il y parût, dirigeait la discussion de façon à ce qu'on ne parlât jamais trois à la fois ou que l'on n'arrivât pas à de tristes moments de silence.



M. de Tracy.

(Caricature de Daumier.)

« Je ne saurais exprimer trop d'estime pour cette société. Je n'ai jamais rien rencontré, je ne dirai pas de supérieur, mais même de comparable... une telle société n'est possible que dans la patrie de Voltaire, de Molière, de Courier (1). »

Précisément, Stendhal rencontrait là Paul-Louis Courier, Ampère, Sapfer, Charles de Rémusat, et Duvergier de Hauranne, et Vitet, et Sainte-Beuve,

(1) Stendhal, *Souvenirs d'egotisme.*

etc. C'était une véritable académie. Chez Delécluze, fréquentait aussi Mérimée. La première fois que Stendhal vit l'auteur de la *Vénus d'Ille*, il le trouva extrêmement déplaisant, avec son nez retroussé qui donnait à sa physionomie un air effronté. « Ses yeux, petits et sans expression, avaient un air toujours le même et cet air était méchant. » — « Telle fut, ajoute Beyle, la première vue du meilleur de mes amis actuels. Je ne suis pas trop sûr de son cœur, mais je suis sûr de ses talents. »

Stendhal a dit que chez Delécluze on était poli, mais qu'il était pourtant indispensable que le maître de la maison protégeât souvent « la retraite des imprudents qui, cherchant une idée nouvelle, avaient avancé une absurdité très marquante ». Je pense que ce secours ne manqua pas de lui être nécessaire quelquefois, car son désir d'étonner dut le conduire à proclamer des paradoxes par trop excentriques. Ce fut à l'académie de la rue de Chabanais, qu'il donna du romantisme et du classicisme une définition célèbre. Le principe du romantisme, disait-il, « est d'administrer au public la drogue juste qui lui fera plaisir dans un lieu et à un moment donnés ». Au contraire : « Le classicisme présente aux peuples la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères. » De lui aussi ce mot : « L'alexandrin, un cache-sottise. »

Tel était l'esprit de Beyle, vif, spontané le plus souvent, prémédité quelquefois, brutal, ingénieux, paradoxal, brillant, taquin, spirituel et lourd, toujours occupé à étonner.

Nous sommes à une époque à laquelle Stendhal se multiplie; il suffit à tout. Il est mondain, il écrit, il fait l'amour. En 1823, il publie la première partie de *Racine et Shakespeare*, où il se montre nettement romantique. Deux ans plus tard, l'académicien Auger ayant foudroyé la nouvelle école, Beyle lui répondit; cette réponse forme la seconde partie de *Racine et Shakespeare* : elle débutait par cette phrase sarcastique : « Ni M. Auger ni moi ne sommes connus. »

En 1824, il avait fait imprimer une *Vie de Rossini* dans

laquelle il y avait d'excellentes choses — surtout des choses amusantes — et des appréciations assez irritantes parce que d'un homme qui n'entend, au fond, rien à la musique. Beyle critique musical est un critique de sensation : il aime ou il n'aime pas. (Toujours le procédé féminin!) Et, lorsqu'il aime, c'est que la musique, ainsi qu'il l'écrit lui-même « le fait rêver avec délices à ce qui occupe son cœur dans le moment ». En somme, il ne voit dans la musique qu'un excitant voluptueux. Se souvenir de la façon dont il assiste aux représentations de la Scala, à Milan!

Sa première œuvre d'imagination, *Armance*, ne verra le jour qu'en 1827, sans succès, d'ailleurs, comme la plupart de ses productions. Mme de Broglie dira que l'auteur d'*Armance* est un homme de mauvais ton, et l'opinion du *Globe* sera que les personnages de ce roman sortent de Charenton.

Entre temps, Stendhal vivait un très romanesque roman d'amour. L'héroïne était la fille du comte Beugnot, ministre de la police sous Napoléon; c'est elle qu'il appelle la comtesse Curial, et aussi Clémentine ou Menta. A l'en croire, Menta fut de toutes ses maîtresses celle qui eut le plus d'esprit. Était-elle jolie? Assez, grâce à ses yeux pleins d'une candeur charmante. Par exemple, elle tenait de son père un coquin de nez plutôt immodeste. Napoléon lui demandant son nom, dit en riant : « J'aurais dû vous reconnaître à votre nez, qui est bien celui de votre père. » Quoique n'ayant pas la trentaine, elle était d'une constitution des plus délicates, à ce point qu'elle pouvait dire à Stendhal : « Physiquement je n'ai pas besoin d'un amant, c'est même une superfluité dangereuse pour ma santé. » Ce qui devait assez peu faire son affaire, à lui, mangeur de gros appétit!...

Manta était donc mariée ; elle était mariée à un général qui la trompait avec ses bonnes et la battait, par-dessus le marché. Par manière de représailles — car je ne suppose pas que ce fût pour être battue de nouveau! — elle prit un amant. Avoir un amant devint pour elle mieux

qu'une habitude, ce fut un besoin, un besoin sentimental s'entend! Beyle, qui la connaissait depuis longtemps, se dit qu'il jouerait bien le rôle de l'amant nécessaire et, se promenant un jour avec elle dans un parc : « Je ne suis qu'un lâche, pense-t-il, si je ne me déclare pas lorsque nous serons arrivés à tel arbre de l'avenue. » Arrivé à l'arbre, il eut le plaisir de se prouver qu'il n'était point un lâche.

Tout alla bien : Menta adora Beyle et, si nous nous en rapportons aux lettres que nous avons de lui, adressées à la jeune femme, il l'aima sincèrement. Ayant de l'esprit, et en dépit de sa totale ignorance de l'orthographe, Menta aimait écrire. En deux ans, elle n'enverra pas moins de 215 lettres à son amant. « Dites-moi, Monsieur, lui mande-t-elle, au début de leurs relations, comment nous pourrons nous voir avant lundi, ne fût-ce que dix minutes; car partir pour la campagne sans avoir entendu *je t'aime* me paraît un sacrifice au-dessus de mes forces. »

Menta s'absentait fréquemment de Paris; l'été, elle résidait près d'Andilly, dans son château de Mouy. C'était pour Beyle l'occasion de lettres très passionnées.

« Je t'écris *per sfogarmi*. Je t'aime tant aujourd'hui, je suis tellement dévoué, que j'ai besoin de l'écrire, ne pouvant le dire à personne. Si nous passions huit jours ensemble et que nos cœurs battissent toujours avec autant d'ardeur, je crois que nous finirions par ne plus nous séparer. »

Est-ce bien sûr? L'amour chez lui n'a rien d'éternel! Mais, pour l'instant, il est tout de feu.

Pour se voir, les deux amants étaient tenus à de grandes précautions, ce dont Stendhal ne se plaignait probablement pas, ayant toujours aimé les difficultés qui mettent un peu de romanesque dans ces aventures sentimentales. C'est ainsi qu'il lui fallut demeurer trois jours dans la cave de la maison de Menta, le mari étant revenu, sans doute, inopinément. La dame fut pleine d'un tendre dévouement : elle lui apportait à manger, et vidait la

chaise percée du prisonnier par amour! N'est-ce point touchant? De son côté, Beyle la récompense de son mieux; Menta trouvera même ses prodigalités excessives.



La Belle Stendhal (assiette).
(Communiqué par M. Paupe.)

« Tu as dans certains moments, dira-t-elle, une grâce, une tendresse! » Tout de même, il ne faut pas que ces moments-là se renouvellent trop souvent. Assurément, ce lui est un plaisir délicieux de sentir la main de Beyle se promener sur son « vieux cuir », comme elle dit, cependant, elle prise assez médiocrement « ces gros mérites qui accompagnent généralement les larges épaules ». Il

lui suffirait d'avoir son amant auprès d'elle, sans rien de plus, pour être heureuse. Certainement, elle « profite des tours de force d'un certain genre », mais elle ne les estime point. « C'est parce que tu as été trop sublime sous ce rapport — lui avouera-t-elle — que je me suis senti du refroidissement; c'était une manière trop vulgaire de me prouver ta tendresse. »

Aussi, bien qu'elle fût extrêmement jalouse, préféra-t-elle gagner un peu de repos en permettant à son amant « l'usage d'intérimaires accidentelles ». Seulement, il arriva que ces accidents-là, Beyle se plut à les susciter trop fréquemment. Menta ne contient pas ses reproches. Les reproches d'une femme sont d'autant moins supportables qu'on leur donne plus souvent occasion de se manifester. Stendhal doit se le dire. Ce sont des scènes. L'harmonie est rompue. Et puis voilà-t-il pas que Menta s'imagine que Beyle lui a donné une vilaine maladie. Le libertin, le coureur de filles! Ensuite, ce sont des frayeurs folles d'être enceinte; si pareil malheur lui arrivait, elle n'hésiterait pas à « s'endormir à la vapeur de six sous de charbon (1) ». Il n'y a rien comme ces craintes pour tuer l'amour. C'est ce qui arrive. Néanmoins les choses traînent, se prolongent. Une fois que Menta commit la maladresse de confesser qu'elle avait eu un amant avant de connaître Stendhal, celui-ci la couvrit d'injures. « Vous êtes affreux pour moi, soupire la malheureuse femme, vous qui avez eu cent maîtresses (Stendhal avait dû se flatter!), avez-vous le droit de me maltraiter? » On a tous les droits, du moins on les prend tous lorsqu'on se sait aimé et qu'on ne redoute qu'à demi d'être quitté! Mais Beyle abuse. « Votre amour est le plus affreux malheur qui puisse arriver à une femme, lui écrit-elle; si elle a du bonheur, vous le lui ôterez; si elle a de la santé, vous la lui ferez perdre; plus elle vous aimera, plus vous serez dur et barbare pour elle; quand elle vous aura dit *je t'adore*, alors le système arrivera avec lequel vous lui

(1) Elle devait d'ailleurs se suicider le 14 juin 1840.

raffinerez de la douleur tant et même plus qu'elle n'en pourra supporter. Qu'il est pénible de trouver infâme l'être qu'on aime! »

Cette lettre est cruelle pour Stendhal.

La rupture eut lieu en 1826; il y avait deux ans que duraient ces amours cahotées.

La dernière lettre de Menta à Beyle débordait de douleur, de lassitude. Pourtant, elle ne dissimulait pas que son cœur était encore à celui qui la tue. Mais elle est décidée à en finir : « Je suis sûre maintenant de me guérir de cette folle passion. » La conduite de Beyle envers la comtesse Palfy manqua de générosité, elle ne l'ignore pas; comment sera-t-il pour elle? « Puis-je exiger mieux que votre pauvre Alexandrine qui vous a tant aimé! Dès qu'elle a été dans le chagrin, vous l'avez abandonnée. »

L'épicurisme prépare mal au dévouement; un chasseur de bonheur n'aime guère les femmes dans la tristesse et dans la peine. Et quand Menta suppose qu'un jour il pourrait bien avoir quelque remords, à cause d'elle, la tendre femme se leurre étrangement! La détresse de Menta l'*intéresse* plus qu'elle ne le touche. Au vrai, elle ne le touche pas du tout, autrement écrirait-il en marge de la lettre de la malheureuse : « Ah! tu souffres! Quel beau cri! Comme c'est ça! » Et encore : « Larmes de vraie tendresse. » Ces notes d'un psychologue occupé d'observer une vraie douleur, nous ne les lisons pas sans une certaine gêne. Le plus surprenant est qu'il semble avoir eu un réel chagrin de la perte de sa maîtresse. Au fait, n'est-il point quitté? Voilà une piqûre de vanité! Et il est suffisamment contradictoire pour regretter une femme qui l'excédait peut-être, mais qui lui tire la révérence. Racontant tout ceci à Mérimée, il dira d'un ton dégagé : « Sa conduite après tout est raisonnable; elle aimait le whist, elle ne l'aime plus. Tant pis pour moi, si j'aime encore le whist. » Mais c'est là une pose qui ne trompe personne.

Aussi bien, dix ans plus tard, il se sentira de nouveau

du goût pour elle, encore que Menta soit maintenant une respectable dame de quarante-deux ans. Mais elle se déroba, disant : « On ne rallume pas de feu avec des cendres. » Cependant, elle lui accorde toute son amitié ; elle va le voir à son hôtel ; il devient son confident et son conseiller. En 1837, un amant lui donnant des inquiétudes, elle sollicite les « doctes avis de l'auteur de *l'Amour* » ; il doit savoir ce qu'il faut faire pour conserver celui qu'elle aime. « Vous m'êtes nécessaire, lui écrit-elle ; ce n'est que sur vous que je m'appuie pour prendre un peu de forces. » C'est tout à fait attendrissant....

Enfin, puisqu'il y a toujours quelque femme dans la vie de Stendhal, accordons une petite mention à Alberte de Rubempré, qu'il dénomme Mme Azur, parce qu'elle demeurait rue Bleue. Celle-ci, il l'aime « à la fureur », d'une manière « frénétique »... pendant au moins un mois ! A en croire Mérimée, ce n'était point une femme banale. Excellent cœur, mais tête folle. Les tables tournantes l'avaient un peu dérangée ! Chez elle, elle revêtait une robe de velours noir et un cachemire rouge ; pour que le décor fût adéquat à la toilette, elle avait tendu sa chambre en noir. On ne nous dit pas si elle apprivoisait des hiboux, mais c'est assez probable !... Mme Azur n'était point délicate comme Menta ; Stendhal assure même qu'elle fut « une des Françaises les moins *poupées* » qu'il ait rencontrées, aussi se montra-t-elle enchantée de ses services. Mais il eut le tort de lui faire un trop vif éloge de Mérimée ; c'était l'inciter à devenir sa maîtresse : elle n'y manqua pas. Stendhal en fut malade durant quatre jours. Il se rendit alors chez son ami :

« Épargnez-moi un nouveau chagrin pendant quinze jours.

— Quinze mois ! je n'ai aucun goût pour elle, j'ai vu ses bas plissés sur sa jambe ! »

Ce fut le baron de Mareste qui en hérita ; Beyle se flatte de lui avoir « inoculé d'une manière plaisante » son amour pour cette « catin à la du Barry et qui n'avait rien de sublime comme la Pietragrua ».



Vue de la ville et du port de ***Trieste*** *où Beyle fut consul.* (D'après une gravure du Cabinet des Estampes.)

X

Henri Beyle consul

Nous sommes en 1828, c'est une rude année pour Stendhal. Il connait des difficultés matérielles qui ont une fâcheuse répercussion sur son humeur. Il songe sérieusement au suicide et rédige son testament, il en rédige même six. Encore une nouvelle manie! En 1832, il en fait deux autres, puis quatre en 1835, puis deux en 1840. Cela suffit en somme pour un homme qui, à part quelques douleurs, continue à se bien porter.

Afin de se créer des ressources, il sollicite un emploi. Un moment il espéra entrer à la Bibliothèque royale comme auxiliaire. Il était véritablement désespéré. Heureusement, il avait les amis qui lui remontaient le moral, R. Colomb particulièrement. Durant près de six mois, celui-ci vint, presque chaque matin, l'aider à écrire les *Promenades dans Rome*. Cet ouvrage, Beyle le vendit, en mars 1829, quinze cents francs. Avec l'argent, la confiance et le courage rentrèrent en son âme.

Enfin, survint la révolution de Juillet. Voici les Bourbons par terre ; Beyle n'en est point fâché, car il ne les aima jamais. Il avait cependant douté du peuple de Paris, mais, quand Charles X eut vidé le trône, Stendhal, bon politique, devina que la couronne serait offerte au duc d'Orléans. Aussi fit-il placarder une petite affiche dans laquelle il disait que l'on devait appeler le duc d'Orléans aux Tuileries. C'était signé : « Beyle, auditeur au Conseil d'État. » — Louis-Philippe installé, il fallut songer aux armoiries nouvelles de la France. Stendhal eut une idée ! Il écrivit aux journaux : « Toutes les bêtes sont prises : l'Espagne a le lion ; l'aigle rappelle des souvenirs dange-

reux; le coq de nos basses-cours est bien commun et ne pourra prêter aux métaphores de la diplomatie... » — Que va-t-il proposer? Un étourneau? Non, il propose « le chiffre 29 ». — « Cela est original (pour ça, oui!), vrai, et la grande journée du 29 juillet a déjà ce vernis d'héroïsme antique qui repousse la plaisanterie. » — C'est lui qui dit ça !... Bref, le meilleur de ce changement de gouvernement fut une place de consul, que Beyle obtint en septembre. Il espérait Naples, Gênes ou Livourne, on l'envoya à Trieste, mais il ne tarda pas à s'y ennuyer. On ne s'en étonnera pas. Toute sa vie est peinte par son dîner; son « haut rang » exige qu'il dîne seul : « premier ennui ». « Second ennui » : on lui sert douze plats, « un énorme chapon qu'il est impossible de couper avec un excellent couteau anglais; une superbe sole qu'on a oublié de faire cuire, c'est l'usage du pays; une bécasse tuée de la veille, on regarderait comme un cas de pourriture de la faire attendre deux jours ». Par-dessus le marché, sa soupe de riz « est salée par sept à huit saucisses, pleines d'ail, qu'on fait cuire avec le riz... » Enfin, il est vraiment bien malheureux! l'unique ressource qui se présente est de se mettre au régime des œufs à la coque (1).

Toutes ces petites misères ont des compensations, c'est ainsi qu'il peut se payer de la « véritable eau de Cologne » qui fait ses délices; ainsi que « d'admirables » gilets de piqué anglais, à 3 francs 8 sous le gilet! Cependant, il voyageait un peu, tantôt à Fiume, tantôt à Venise. Il ne devait, au surplus, pas moisir à Trieste. En effet, Metternich lui refusa l'*exequatur*, sous prétexte qu'il y avait dans ses ouvrages des choses désobligeantes pour l'Autriche; n'était-ce point d'ailleurs pour les mêmes raisons qu'on l'avait prié de quitter Milan, en 1821! A propos de littérature : —il était encore à Trieste, lorsque *le Rouge et le Noir* parut. « Dites-moi bonnement, écrit-il à Mme Ancelot, tout le mal que vous pensez de ce plat ouvrage, non conforme aux règles académiques, et, malgré

(1) Stendhal, *Correspondance*, t. III, p. 4.

cela, peut-être, ennuyeux. » Le voici donc envoyé à Civita-Vecchia; il y est en avril 1831. Il y fera son métier consciencieusement, presque avec zèle, envoyant rapport sur rapport à son ministre.

Mais, déjà, il s'ennuie. C'est indispensable ! D'ailleurs, voyez son incorrigible contradiction : de Trieste, il écrira à son ami, le baron de Mareste : « Le climat, monsieur, le climat ! et tâcher d'aimer tous les hommes ; voilà les deux grandes recettes de bonheur quand on a plus de quarante-huit ans. » Ce qui est son cas. Or, à Civita-Vecchia, le climat est à souhait, il le reconnaît, mais ça ne l'empêche pas de désirer de la pluie : du soleil tous les jours, ça devient monotone, n'est-ce pas ?... Il a des douleurs d'entrailles qui le font beaucoup souffrir; au reste, sa gaieté, sa bonne humeur ne l'abandonnent pas — du moins dans ses lettres. Ah ! s'il y avait de la société à Civita, mais il n'y a rien, sauf douze cents forçats, et assurément, ce n'est pas avec ces gens-là qu'il pourrait faire « de ces parties de volant, qu'on appelle *avoir de l'esprit* ». Aussi, dit-il plaisamment, « j'espère avec le temps, être aussi bête que mon prédécesseur ».

Décidément, à son avis, Civita-Vecchia est un trou « réellement plus laid que Saint-Cloud ». Ce qui ne l'empêchera pas de dire ailleurs : « De ma fenêtre j'ai une vue et un air admirables (1). » Avec Stendhal, c'est toujours ainsi : il nous montre la médaille de face, puis, aussitôt il la retourne. Histoire de tuer les jours, il commence la rédaction de ses Mémoires, c'est-à-dire cette précieuse *Vie de Henri Brulard* (2). — Il a cinquante ans; il écrit cette date importante sur la ceinture de son pantalon. Entre temps, il s'occupe toujours d'obtenir la croix. D'autres consuls ont la poitrine chamarrée de décorations, ça le vexe de n'avoir pas un bout de ruban à arborer. Il compte beaucoup sur l'appui de son ancienne amie, Mme Azur, pour décrocher cette croix mirifique, et aussi

(1) *Correspondance*, t. III, p. 61.
(2) Publiée en 1890.

sur le baron de Mareste. Mais il ne l'obtiendra qu'en 1835, encore sera-ce au titre d'écrivain, ce qui le navre. Il aurait voulu que l'on récompensât le diplomate, le consul, l'administrateur, l'ancien serviteur de Napoléon.

Civita-Vecchia étant un trou, il y réside le moins qu'il



Frascati.

peut. Le plus souvent, il s'établit à Riccia, à trois lieues de Rome, sur la route de Naples. Pour 3 fr. 30, un aubergiste le loge et le nourrit. Et puis, il va à Rome. Ah! les délices de la Ville éternelle. Son cœur bat à rompre chaque fois qu'il pénètre dans le Colisée ; il y passe des heures « d'attendrissement extrême », dont il a honte de parler, même à ses plus intimes amis. Il monte au faîte du monument et s'écrie : « Voilà le sublime du paysage ! » Sa fraîcheur d'enthousiasme ne s'altérera jamais. Les environs de Rome le ravissent également; Frascati, particulière-

ment, lui procure les plus douces sensations, car il adore la nature, et à Frascati il y a tout : de la verdure, de l'eau et des montagnes.

A Rome, il s'est fait de nombreuses et distinguées relations; il est au mieux avec l'ambassadeur, M. de Saint-Aulaire, qui le couvrira de son mieux, lorsque, de Paris, on murmurera contre les trop fréquentes absences de Stendhal; il fréquente chez Canova pour lequel il professe un véritable culte : « Je me sens rempli de respect devant sa personne », dit-il. Horace Vernet, qui dirige la Villa Médicis, donne quatre fois par mois des soirées, Beyle ne manque pas d'y aller. Enfin, il fait de son mieux pour se distraire.

Au mois d'août 1833, il quitta Civita-Vecchia, avec un petit congé. Il accourt à Paris. S'il y passe trente jours, il veut fréquenter vingt-cinq fois les théâtres !

Au mois de décembre de la même année, Alfred de Musset et George Sand, se rendant en Italie, lièrent connaissance, sur le bateau qui les mène de Lyon à Avignon, avec un gros homme à longue houppelande, à énorme foulard et à grosses bottes fourrées, assez vulgaire d'aspect, mais d'une gaieté folle, d'un entrain étourdissant, amusant et spirituel, et dont les yeux brillaient d'une intense lueur intérieure. C'est Stendhal qui regagne son consulat. Musset le trouva amusant, mais George Sand le jugea commun et fatigant. A Avignon, Beyle manifesta ses sentiments esthétiques et son horreur de l'idolâtrie en apostrophant dans une église un vieux christ en bois peint, énorme et fort laid, auquel il montra le poing avec rage — (c'est un peu surprenant, mais, puisque George Sand l'assure !...) ses compagnons furent choqués au plus haut degré par cette sortie, et poussèrent un soupir de satisfaction lorsqu'il les quitta, se dirigeant vers les Alpes, tandis qu'eux-mêmes se rendaient à Marseille (1).

Rentré à Civita, Beyle reprend son ennui quotidien.

(1) George Sand, *Histoire de ma vie*, p. 184-186.

Nous avons de lui, datée de 1835, une lettre adressée à son ami R. Colomb, qui nous renseigne admirablement sur son état d'âme :

« Je touche ici à la barbarie, j'ai la goutte et la gravelle, et je suis fort gros, excessivement nerveux et cinquante-deux ans! Ah! si j'avais su, en 1814, mon père ruiné, je me serais fait arracheur de dents, avocat, juge, etc. Je suis si abasourdi de m'ennuyer à ce point, que je ne désire rien, je suis noir; vous comprendrez l'excès de mon marasme, quand je vous avouerai que je lis les annonces de la *Quotidienne!*...



Stendhal dansant.
(D'après le dessin d'A. de Musset.)

« Le seul malheur est de mener une vie ennuyeuse. Je passe toutes les soirées chez une marquise de dix-neuf ans, qui croit avoir de l'amitié pour votre serviteur; quant à moi, elle est comme un bon canapé bien commode. Hélas! rien de plus, je n'ai pas davantage et, ce qui est bien pis, je ne désire pas davantage.

« Ma vraie place était d'être à Paris, aux gages de Marc-Michel Rey, libraire, qui me donnerait 4000 francs par an pour un ou deux volumes in-8°... Que de carac-

tères froids, que de géomètres seraient heureux, ou du moins tranquilles et satisfaits à ma place ! Mais j'ai dans moi une âme qui est folle. Mon âme à moi est un feu qui souffre s'il ne flambe pas : il me faut trois ou quatre pieds cubes d'idées nouvelles par jour, comme il faut du charbon à un bateau à vapeur.

« Ah ! que n'ai-je une chaumière, ou 1500 francs dans la rue Saint-Roch (1) !... »

Il s'ennuie tellement, qu'il ne recule pas devant une sottise : il est sur le point de se marier ! Oui, lui qui professe que le mariage est une institution contre nature, il en est là. C'est très grave. — Donc, la demoiselle avait vingt ans, point belle et sans éducation. Son père était le fils d'un ancien consul à Civita-Vecchia, J.-B. Vidau ; il avait épousé une blanchisseuse, et le meilleur de son revenu provenait de la location d'une maisonnette. En outre, il recevait une petite pension de son frère, retiré dans un couvent. Stendhal ne visait pas trop haut ! Il est vrai qu'il se sentait vieillir ; il avait des douleurs ; ses exigences ne pouvaient être grandes. Très régulièrement, il faisait sa cour à la jeune fille et, histoire de plaire aux parents, chaque dimanche il entendait la messe. Tout allait pour le mieux, et l'union se serait certainement réalisée, si le père de la fiancée n'avait communiqué à son frère son désir de donner sa fille en mariage à Beyle. Mais ledit frère ayant pris des renseignements à Grenoble, il lui revint que le futur mari de sa nièce était une sorte d'antéchrist. Patatras ! tout fut rompu, Vidau ne voulant pas courir le risque de perdre l'héritage de son frère, pour le seul plaisir de voir sa fille épouser un consul (2).

Évincé, ridiculisé peut-être un peu aussi, assez mal portant, au surplus, Stendhal ne serait pas fâché de quitter Civita-Vecchia. Mettant les raisons de santé en avant, il sollicite son déplacement ; un consulat en Espagne ferait tout à fait son affaire. Mais on reste sourd

(1) *Correspondance*, p. 141.

(2) Casimir Stryienski, *Soirées du Stendhal-Club.*

à sa demande, au Ministère. Alors il se démène pour obtenir un congé. Il y réussit. Il sera mis en demi-solde toutefois. Ça ne fait rien, il accepte. Et le voici sur le



Il cavaliere Henrico de Beyle, letteraturo, consola da Civita-Vecchia (assiette).
(Communiqué par M. Paupe.)

chemin de Paris. Où vouliez-vous qu'il aille?... Il est si heureux, c'est un tel enivrement qu'il va demeurer trois ans absent de son consulat, grâce à la bienveillante protection du comte Molé, alors ministre. Et c'est la vie brillante d'autrefois qui recommence. Il est plus dandy que jamais. R. Colomb nous a tracé de lui un portrait, à

cette époque, bien vivant et pittoresque : « Il était, dit-il, d'une taille moyenne, et chargé d'un embonpoint qui s'était beaucoup accru avec l'âge; ses formes athlétiques rappelaient un peu celles de l'Hercule Farnèse. Il avait le front beau, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique, le teint coloré, beaucoup de physionomie, le col court, les épaules larges et légèrement arrondies, le ventre développé et proéminent, les jambes courtes, la démarche assurée... » Au surplus, corrigeait-il de son mieux les traces de la marche du temps. « A cinquante-neuf ans, Beyle se coiffait comme un jeune homme. Sa tête faiblement garnie de cheveux, au moyen d'un fort toupet d'emprunt, offrait l'aspect d'une chevelure à peu près irréprochable. De gros favoris, prolongés par un large collier de barbe passant sous le menton, encadraient la face. Est-il besoin d'ajouter que les cheveux et la barbe étaient soigneusement teints en brun foncé? Puis, le cigare à la bouche, le chapeau légèrement sur l'oreille et la canne à la main, il se mêlait aux *beaux* du boulevard des Italiens (1). »

Parmi les salons où il fréquentait, celui de Mme de Castellane, l'amie de Chateaubriand, tient la place la plus brillante; Beyle s'y rencontre avec les personnalités les plus marquantes des lettres et de la politique : Dupin, Thiers, Molé, Arago, Béranger, Villemain, Mérimée, etc. C'est Mérimée, précisément, qui l'introduisit auprès de la comtesse de Montijo. Les deux filles de la comtesse, Eugénie et Paca, s'éprennent tout de suite de lui. Il les faisait sauter sur ses genoux et leur racontait des épisodes de la plus merveilleuse des histoires : l'histoire du grand Empereur. Comme la petite Eugénie était fort belle, il lui disait : « Quand vous serez grande, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz. Alors vous m'oublierez, et moi je ne me soucierai plus de vous. » Cependant, en 1860, lorsque Eugénie, devenue impératrice des Français, passera par Grenoble et visitera la bibliothèque, elle n'aura

(1) R. Colomb, *Notice* sur Beyle.

pas perdu le souvenir de son gros ami, puisqu'elle reconnaîtra son portrait. D'ailleurs, quand il eut rejoint son consulat, en 1840, il lui écrivait des choses aimables, il lui envoyait l'*Histoire du siège de Florence*, par Varchi; de son côté, la petite Paca l'invitait à venir à Madrid, l'assurant que cela rendrait bien heureuses sa sœur et elle. « Adieu, mon cher monsieur, terminait-elle gentiment, croyez à l'amitié de votre affectionnée. »

Par manière d'habitude, et bien qu'il ne fût plus très séduisant, il ne négligeait nullement le sexe. Pas trop doré, il ne peut être bien généreux avec les femmes, à moins qu'il ne soit économe — comme l'on voudra! — Il avoue que ses amours lui coûtent 120 francs par mois. Mais, vite, il ajoute avec sagesse : « Je ne prétends pas à une fidélité miraculeuse. » Heureusement!

Il avait d'excellentes relations avec la femme du percepteur des finances à Saint-Denis, Mme Jules Gaultier; dans ses lettres, il l'appelle familièrement « aimable Jules ». Elle est aimable, en effet, et point bégueule : « J'ai toujours été étonnée, lui écrivait-elle en 1834, que vous n'ayez pas été amoureux de moi; (c'est peut-être pour cela qu'elle fait attention à lui!); je trouvais que je devais être selon votre cœur. » Ma foi, à Paris, il l'attaque carrément. Mais l' « aimable Jules » demeure la plus forte. Stendhal s'en fut navré de cette défaite. Alors, la charmante femme de lui écrire spirituellement : « N'ayez point de regret de votre journée; elle doit compter pour l'une des meilleures de votre vie (ça c'est de la présomption!) et pour moi, c'est la plus glorieuse. J'éprouve toute la douce joie d'un grand succès. Bien attaquée, bien défendue, pas de traité, pas de défaite, tout est gloire dans les deux camps. » (Ça, c'est délicieusement indulgent!) « Appelez-moi grosse bête, disait-elle encore, froide femelle, sotte, peureuse, stupide, tout ce que vous voudrez, vos injures n'effaceront pas le bonheur de notre divine causerie. » Voilà quelles femmes il y avait en ce temps-là!

Au surplus, Stendhal, bien qu'il donne beaucoup de

son temps aux théâtres, aux salons et aux demoiselles, ne négligeait pas la littérature. En 1838, il publie les *Mémoires d'un touriste*, l'année suivante deux romans : *La Chartreuse de Parme* et *L'abbesse de Castro*. En somme, son activité est considérable.

Malheureusement pour Beyle, M. Molé fut renversé; ayant perdu son protecteur, il lui fallut se soumettre à la toute-puissance des bureaux, c'est-à-dire que force lui fut de rejoindre Civita-Vecchia. Il ne tardera pas à tomber dans une nouvelle crise de spleen. C'est alors, dans l'instant où il s'ennuie le plus, cependant que l'idée de la mort le hante et qu'il rédige de nouveaux testaments, c'est alors que, par un moment d'humeur contradictoire comme il en eut si souvent, il s'amuse à jeter sur le papier une manière de code du bonheur. Mais, à la vérité, ce code — qui ne compte pas moins de vingt-trois articles — sera assez éloigné de ce que l'on pourrait attendre d'un esprit précis et psychologue comme le sien : il ne va point noter un à un les menus actes de la vie qui seraient capables de procurer le bonheur, il ne va pas, tel un médecin Tant-pis, prescrire des régimes d'hygiène physique et morale : pas de défense de faire ceci, ou d'ordre de faire cela, non; échappant à la sotte réalité, il devient le héros fabuleux d'un conte de fée. Ainsi, l'article 4 stipule :

« Le privilégié, ayant une bague au doigt et serrant cette bague en regardant une femme, elle devient amoureuse de lui à la passion, comme nous voyons qu'Héloïse le fut d'Abeilard. Si la bague est un peu mouillée de salive, la femme devient seulement une amie tendre et dévouée. Regardant une femme et ôtant une bague du doigt, les sentiments inspirés, en vertu des privilèges précédents, cessent. La haine se change en bienveillance, en regardant l'être haineux et frottant une bague au doigt. — Ces miracles ne pourront avoir lieu que quatre fois par an pour l'*amour-passion;* huit fois pour l'amitié; vingt fois pour la cessation de la haine, et cinquante fois pour l'inspiration d'une simple bienveillance. »

Ayant à fixer ses vœux, il serait étrange, n'est-ce pas, qu'il ne parlât pas de l'amour et des femmes.

Le dandy, maintenant :

« Art. 5. — Beaux cheveux, belle peau, excellents doigts jamais



Vue du port de Civita-Vecchia. (D'après une gravure du Cabinet des Estampes.)

écorchés (il faut dire que Stendhal avait de très belles mains et qu'il en était très fier), odeur suave et légère. Le 1er février et le 1er juin de chaque année, les habits du privilégié deviennent comme s'ils étaient la troisième fois qu'il les a portés. »

Dans l'article 7, il laisse libre cours à sa fantaisie :

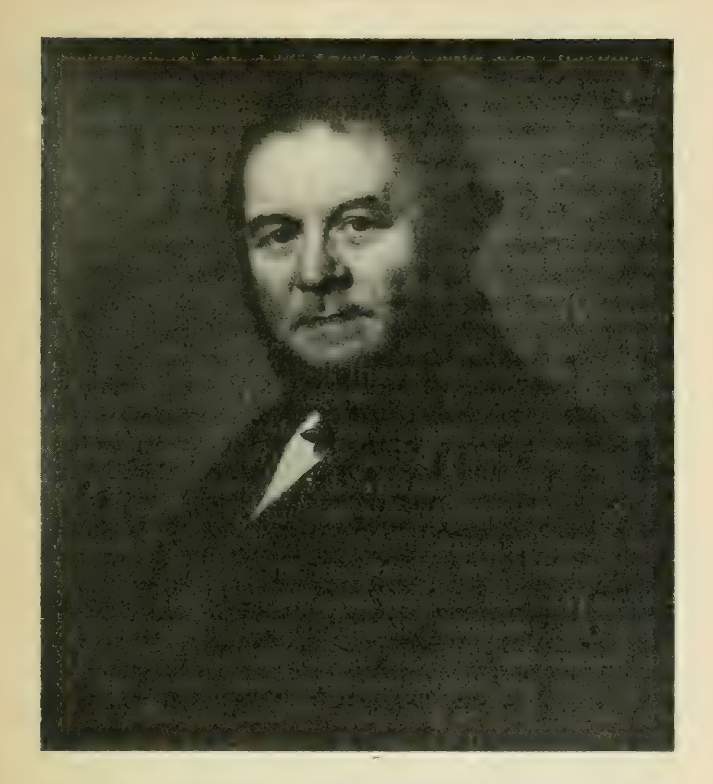
« Quatre fois par an, il (le privilégié, c'est-à-dire Beyle) pourra se changer en l'animal qu'il voudra ; et, ensuite, se rechanger en homme. Quatre fois par an, il pourra se changer en l'homme qu'il voudra ; plus, concentrer sa vie en celle d'un animal, lequel dans le cas de mort ou d'empêchement de l'homme dans lequel il s'est changé, pourra le rappeler à la forme naturelle de l'être privilégié. Ainsi, le privilégié pourra quatre fois par an, et pour un temps illimité chaque fois, occuper deux corps simultanément. »

S'il faut toutes ces métamorphoses pour être heureux, ne nous étonnons plus que le bonheur ne soit pas de ce monde!

Mais voici l'article 10, qui ne manque vraiment pas d'humour :

« A la chasse, huit fois par an, un petit drapeau indiquera au privilégié, à une heure de distance, le gibier qui existera et sa position exacte. Une seconde avant que le gibier parte, le petit drapeau sera lumineux ; il est entendu que ce petit drapeau sera invisible à tout autre que le privilégié. »

Voilà, c'est une véritable histoire de Petit Poucet qu'il se raconte à lui-même. Et cela, si amusant, n'est cependant point sans quelque tristesse, car nous devinons dans ces lignes écrites à la volée que Stendhal ne donne ainsi libre cours à son imagination, à son « âme folle » — comme il dit — que parce que le terre-à-terre de la vie le déçoit et le navre. Dégoûté du réel, il s'évade vers le rêve, et, parce qu'il n'a aucun moyen d'être heureux, parce qu'il est retenu à son rocher, parce qu'il est impuissant, il se donne tous les pouvoirs, il satisfait à toutes les mirifiques ambitions d'un féerique bonheur. Or, voici que, juste au moment où le pauvre Stendhal, qui se sent vieillir, qui est malade, qui s'ennuie à la mort, donne à son esprit les modestes compensations que nous venons de résumer, un grand bonheur lui arrive, sous la forme d'un article de Balzac, consacré à



Stendhal, en 1840, par Sodermarck.
(Communiqué par M. P.-A. Chéramy.)

la Chartreuse de Parme. Balzac, à cette époque, écœuré de la veulerie des journaux et désireux de se créer une arme, venait de faire imprimer sa *Revue parisienne*, dont il était le directeur, l'éditeur et l'unique collaborateur. Non content d'être un romancier de génie, le père de la *Comédie humaine* voulut encore se faire journaliste et critique littéraire. Et, comme *la Chartreuse de Parme* avait paru tout dernièrement, il en rendit compte dans

sa revue. Cet article fut une stupeur pour Beyle. Lui qui ne pensait pas être lu avant 1880, on le comprenait donc, on reconnaissait sa valeur, et cela, c'était le plus grand des romanciers qui le faisait. Balzac n'hésitait pas à écrire du roman de Stendhal que c'était « le chef-d'œuvre de la littérature à idées ». Notre Beyle en reste tout étourdi, il va même jusqu'à trouver que Balzac exagère les mérites de son livre. Il s'efforce de garder tout son calme devant de si belles paroles, mais, comme le note justement R. Colomb, « sa tête en avait été bouleversée de bonheur ».

Hélas, ce devait bien être sa dernière grande joie. De Civita-Vecchia, le 5 avril 1841, il écrit à son ami Di Fiore : « Je me suis colleté avec le néant... Donc, migraines horribles pendant six mois ; puis, quatre accès du mal que voici : Tout à coup j'oublie tous les mots français. Je ne puis plus dire : *Donnez-moi un verre d'eau.* Je m'observe curieusement; excepté l'usage des mots, je jouis de toutes les propriétés naturelles de l'*animal...* » Il ne demande pas au médecin le nom de sa maladie, pour ne pas « s'embarquer dans des réflexions ».

Voilà où la maladie l'a conduit. Il fait preuve d'ailleurs d'un surprenant courage, il est stoïque. Il montre vraiment, dans ces douloureuses circonstances, tout son caractère — je veux dire qu'il avait du caractère et que cela étonne, car il ne nous a guère donné occasion de nous en apercevoir jusqu'ici.

Enfin, il obtient un congé ; le 8 novembre il touche Paris. Reprend-il courage? Oui sans doute, puisque nous le voyons plein de projets. Ne songe-t-il point à se présenter à l'Académie! Mme Ancelot pense son élection possible; elle l'aidera de son mieux. Oui, mais l'implacable destin se tient là, dans l'ombre. Le 22 mars 1842, comme Stendhal passait, à sept heures du soir, au coin du boulevard et de la rue Neuve-des-Capucines, une attaque d'apoplexie le foudroyait. Transporté dans une boutique, puis chez lui, rue Neuve-des-Petits-Champs, il expira le lendemain, à deux heures du matin.



Tombe de Henri Beyle au cimetière Montmartre.

En 1830, il souhaitait être enterré au cimetière d'Andilly, près Montmorency; en 1832 et 1834, son désir était de reposer « auprès de son ami Shelley », au pied des vieilles murailles de Rome, à côté de la pyramide de Cestius : ce fut au cimetière Montmartre qu'on lui donna un tombeau. Sur la pierre, on lit cette inscription qu'il avait rédigée lui-même :

ARRIGO BEYLE
MILANESE
Visse, scrisse, amo (1)
quant' anima
Adorava
Cimaroza, Mozart é Shakespeare.

Henri Beyle, Milanais, vécut, écrivit, aima avec autant d'âme qu'il adorait Cimaroza, Mozart et Shakespeare.

(1) On a d'ailleurs interverti sans raison les mots, on a mis *scrisse, amo, visse.*

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. F. Schmidt, 5-7, avenue Verdier, Paris-Montrouge.

